HESPÉRIS

TOME XXIV

Année 1937. *4e Trimestre*

SOMMAIRE

***

BIBLIOGRAPHIE :

LES PORTUGAIS ET L'AFRIQUE DU NORD
SOUS LE RÈGNE DE JEAN III (1521-1557),
D'APRÈS LA CHRONIQUE DE FRANCISCO DE ANDRADE

A la mémoire de Pierre de CENIVAL.

En donnant aujourd'hui la traduction des chapitres nord-africains de la chronique de Francisco de Andrade, j'aborde la troisième et dernière partie du programme portugais que j'ai été amené à envisager. Mon mémoire sur *Le Maroc septentrional au XVe siècle d'après les chroniques portugaises* et ma traduction des chapitres marocains de Damião de Góis d'un côté, de l'autre les publications de documents dirigées si magistralement par Pierre de Cenival doivent permettre aux historiens du Maroc de s'orienter au milieu des sources portugaises pour toute la période qui s'étend de 1415 à 1521. Il s'agit maintenant de compléter cet ensemble pour le règne de Jean III (1521-1557), que Pierre de Cenival n'avait encore pu étudier que partiellement en éditant la *Chronique de Santa-Cruz du Cap de Gué* et qui est essentiellement marqué par la chute d'Agadir en 1541, par l'évacuation de Safi et d'Azemmour, puis par celle d'El-Qṣar eṣ-Ṣġîr et d'Arzila.

A dire vrai, la *Chronica do muito alto e muito poderoso rei d'estes reinos de Portugal D.João III d'este nome*, que Francisco de Andrade (né vers 1535, mort en 1614) publia à Lisbonne en 1613 chez Jorge Rodrigues (1), n'a pour les questions marocaines qu'une portée restreinte et ne saurait être comparée à un texte comme celui de Damião de Góis. Loin de nous fournir un récit méthodique et continu des événements marocains, Andrade apporte seulement quelques chapitres sporadiques et fragmentaires sur

(1) Cf. Ricardo Pinto de Matos, *Manual bibliographico portuguez*, Porto, 1878, p. 21, et Cenival, *Santa-Cruz*, p. 11. Je suis la seconde édition, 4 vol., Coimbre, 1796.

les affaires des différentes places marocaines, s'étend complaisamment sur la participation de l'infant D. Luiz à l'expédition de Charles-Quint contre Tunis et consacre la plupart de ses pages au problème d'El-Qṣar eṣ-Ṣġîr et aux négociations avec le « roi de Velez » Aboû Hassoûn. Les lacunes chronologiques, pour un règne de trente-cinq ans, sont énormes : de 1522 on saute à 1534-1536, puis à 1544, à 1546 et à 1549-1550 ; pratiquement rien sur les dernières années, 1550-1557. D'autre part, si l'on rapproche même les chapitres les plus détaillés d'Andrade, comme ceux qui concernent El-Qṣar eṣ-Ṣġîr et Aboû Hassoûn, des seuls documents publiés dans les *Sources inédites* et dans le supplément aux *Anais de Arzila* de Bernardo Rodrigues, on s'aperçoit que son information manque trop souvent de précision et d'étendue. Sa chronique ne peut donc être regardée que comme une source complémentaire, utile surtout pour contrôler ou illustrer les renseignements qui nous sont connus par ailleurs.

On sait que nous avons pour le règne de Jean III une autre chronique, les *Annaes de ElRei Dom João terceiro* de Fr. Luiz de Sousa, qui ne furent publiées qu'en 1844, à Lisbonne, par le célèbre historien Herculano. Incomplète et inachevée, plus récente que celle d'Andrade, la chronique de Sousa est plus riche, mieux menée, mieux équilibrée. J'espère ne pas en faire attendre plus longtemps la traduction. Il eût été certainement plus logique et plus harmonieux de réunir les deux textes en un seul volume. Mais il m'a semblé que, dans le cas, le mieux risquait une fois de plus d'être l'ennemi du bien. La publication en volume comportait des difficultés d'ordre pratique que faisait disparaître l'impression dans une revue comme *Hespéris* et qui pouvaient retarder indéfiniment la diffusion d'un travail que je souhaite utile. La nécessité d'attendre l'achèvement de la seconde traduction aurait été une autre cause, et non la moindre, de délais et d'ajournements sans limite précise.

La chronique d'Andrade ne comprend qu'un très petit nombre de termes portugais impossibles à faire passer en français. Tous ceux qui s'y trouvent sont déjà expliquées dans l'*Index des mots portugais* de ma traduction de Góis (p. 241-242), auquel je me permets de renvoyer.

Les principaux textes ou travaux utilisés pour le commentaire sont les suivants :

Fr. Luiz de Sousa, *Annaes de ElRei Dom João terceiro*, éd. Herculano, Lisbonne, 1844.

Henry de Castries, *Les sources inédites de l'histoire du Maroc*, Première série, France, I, Paris, 1905.

Id., *id.*, Première série, Espagne, I, Paris, 1921.

Pierre de Cenival, *id.*, Première série, Portugal, I, Paris, 1934.

Damião de Góis, *Les Portugais au Maroc de* 1495 *à* 1521, trad. Robert Ricard, Rabat, 1937.

Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, éd. David Lopes, 2 vol., Lisbonne, s. d. (1915 et 1919-1920).

Pierre de Cenival, *Chronique de Santa-Cruz du Cap de Gué*, Paris, 1934.

Robert Ricard, *Un document portugais sur la place de Mazagan au début du XVIIe siècle*, Paris, 1932.

Jerónimo de Mascarenhas, *Historia de la ciudad de Ceuta*, éd. Dornelas, Lisbonne, s. d. (1918).

Fernando de Meneses, comte d'Ericeira, *História de Tangere*, Lisbonne, 1732.

Lourenço Anastasio Mexia Galvão, *Vida do famoso herôe Luiz de Loureiro*, Lisbonne, 1782.

David Lopes, *História de Arzila durante o domínio português*, Coimbre, 1924-1925.

Robert Ricard, *Le Maroc septentrional au XVe siècle d'après les chroniques portugaises*, dans *Hespéris*, XXIII, 1936, p. 89-143.

Robert Ricard.

Liste des chapitres intégralement traduits

PREMIÈRE PARTIE

Ch. 32. — Gonçalo Mendes Sacoto, capitaine d'Azemmour, fait une incursion sur le territoire des Maures ; ce qui lui arrive.

DEUXIÈME PARTIE

Ch. 90. — Le Chérif vient mettre le siège devant la ville de Safi ; ce qui lui arrive. On raconte comment le Roi notre maître fit évacuer quelques places en Afrique.

TROISIÈME PARTIE

Ch. 15. — L'infant D. Luiz part secrètement de la Cour pour retrouver son beau-frère l'empereur Charles-Quint qui va conquérir Tunis, et il s'embarque avec lui. On expose brièvement les raisons qui amènent l'Empereur à entreprendre cette expédition, et l'issue de celle-ci.

Ch. 26. — Le Chérif vient mettre le siège devant la place du Cap de Gué, les nôtres la défendent vaillamment, mais enfin après plusieurs assauts elle est prise à la suite d'un malheur qui survient aux nôtres.

Ch. 96. — Le capitaine d'Arzila D. Manuel Mascarenhas fait une incursion sur le territoire des Maures ; issue de celle-ci. Les Maures l'attaquent en deux occasions, et ce qui lui arrive en toutes deux.

QUATRIÈME PARTIE

Ch. 5. — Francisco Botelho, capitaine de Tanger, sort de la ville pour combattre les Maures jusqu'à trois lieues de celle-ci, et ce qui lui arrive.

Ch. 34. —Le Chérif prend par la force la ville de Fès et se rend maître de tout le royaume. Le Roi ordonne de faire fortifier les places d'Afrique.

Ch. 35. — Le Roi ordonne de faire faire un fort sur la montagne du Seinal ; il envoie à cet effet D. Afonso de Noronha, capitaine de Ceuta ; instructions qu'il lui donne. Il envoie Luiz de Loureiro en Andalousie recruter des soldats et pourvoir aux places d'Afrique. Il envoie à Lisbonne D. Afonso de Portugal pourvoir ce qui de là doit aller au Seinal.

Ch. 36. — Le Roi fait informer l'Empereur et le prince Maximilien, qui gouverne la Castille, de l'entrée du Chérif à Fès, et du fort que lui-même fait construire

au Seinal. Il leur demande leur aide à tous deux pour cela. Réponse que lui fait l'Empereur.

Ch. 39. — Le Roi envoie des soldats en garnison à El-Qṣar; pouvoirs qu'il donne à D. Afonso sur les hommes qui se trouvent au Seinal; celui-ci commence à faire le fort. Arrivent à El-Qṣar deux gentilshommes de Castille; on trouve sous une pierre une croix laurée, dont le Roi ordonne qu'on lui apporte le dessin.

Ch. 40. — Le Roi fait parler à l'Empereur de la guerre qui se doit faire au Chérif et du roi de Velez, et ce qu'il lui répond. Il fait aussi parler du même sujet au prince Maximilien. On est informé par Arzila que les place d'Afrique sont menacées d'un siège; ce que le Roi fait en cela. Au Seinal des doutes se présentent sur les travaux du fort, et le Roi fait venir au royaume Miguel de Arruda et Luiz de Loureiro.

Ch. 41. — Le Roi décide de faire évacuer Arzila; il envoie pour cela Luiz de Loureiro, écrit là-dessus au comte de Redondo et lui indique l'ordre dans lequel doit se faire l'évacuation. Il envoie D. Afonso de Noronha attaquer Tétouan; réponse de celui-ci sur cette affaire. [Il se transporte de Lisbonne à Enxobregas].

Ch. 44. — [Cette année (1549) part pour l'Inde une flotte de cinq bâtiments]; une autre part pour le Détroit et garde la côte d'Algarve; une autre va garder la côte de Portugal. Le Roi envoie D. Pedro Mascarenhas et D. João Mascarenhas, son neveu, prendre information sur le Seinal et examiner la ville de Tanger; instructions qu'il lui donne sur ces deux points.

Ch. 45. — Le Roi fait informer l'Empereur des raisons pour lesquelles il veut faire évacuer Arzila, et il envoie D. Pedro Mascarenhas examiner les affaires du Seinal et de Tanger; il essaie d'aider le roi de Velez, et il fait parler de cela au roi de Bohême et à l'Empereur.

Ch. 46. — D. Pedro Mascarenhas arrive à Tanger; ce qu'il y fait; il est informé par le Roi que Dargut Arraiz a pénétré dans le Détroit; il passe de là au Seinal avec D. Bernardino de Mendoza; démarches qui s'y font et décision que l'on prend.

Ch. 47. — D. Pedro Mascarenhas fait une nouvelle enquête sur le port d'El-Qṣar; il l'envoie au Roi avec son opinion et celle des autres qui se trouvent là, aussi bien sur ce point que sur les travaux du Seinal et l'évacuation de la place; ce que le Roi répond à tout. Le Roi lui ordonne de reformer l'escadre, et en compagnie de D. Bernardino il va à la recherche de Dargut Arraiz.

Ch. 48. — Le roi de Velez passe de Melilla à Málaga; il fait dire à D. Pedro Mascarenhas d'écrire au Roi de lui livrer Arzila pour qu'il puisse la défendre. D. Pedro écrit; réponse que le Roi lui envoie. D. Pedro empêche Luiz de Loureiro d'aller évacuer Arzila; motif de cet acte.

Ch. 49. — On apprend avec certitude que la nouvelle de l'arrivée de Dargut Arraiz dans le Détroit est fausse. D. Pedro Mascarenhas part de Puerto de Santa María pour Málaga ; il rencontre en route quelques navires qui ramènent des gens évacués d'Arzila ; ce qui se passe à Málaga avec le roi de Velez.

Ch. 50. — D. Pedro Mascarenhas a une nouvelle entrevue avec le roi de Velez au sujet de l'affaire d'Arzila, et ce qui se passe avec celui-ci ; il informe le Roi, et la réponse qu'il a de celui-ci. Le Roi fait mettre l'Empereur au courant de cette affaire.

Ch. 51. — Le Roi fait évacuer El-Qṣar par les habitants et il y fait établir une garnison de soldats. Il ordonne à D. Afonso de Noronha de se retirer à Ceuta et envoie António Leite comme capitaine du Seinal. D. Pedro, après avoir fixé avec le roi de Velez les conditions dans lesquelles on doit lui livrer Arzila, se rend à Lisbonne ; Mulei Hamet et le caïd Xacron viennent à la Cour pour les affaires du roi de Velez.

Ch. 52. — Le Roi décide de renoncer aux travaux du Seinal ; il fait mettre l'Empereur et le Prince au courant de cela et de la décision finale qu'il a prise avec le roi de Velez au sujet d'Arzila, et il leur demande d'appuyer celui-ci ; réponse de l'Empereur.

Ch. 60. — D. Pedro de Meneses, capitaine de Tanger, a un combat avec les Maures et il les met en fuite ; blessé mortellement, il remet le commandement à João Alvares de Azevedo, trésorier de la ville.

Ch. 66. — Réponse que l'Empereur fait à l'ambassadeur Lourenço Pires au sujet de l'affaire du roi de Velez ; réplique de l'ambassadeur. Le roi de Velez quitte la Cour de Castille pour se rendre auprès de l'Empereur ; ce qui se passe avec celui-ci au sujet de son affaire ; le Roi lui fait aussi répondre par Lourenço Pires sur l'affaire d'Arzila. Muley Hamet et le caïd Xacron quittent la Cour pour aller en Flandre ; le roi de Velez lui-même y va ; Son Altesse l'envoie à Velez avec une bonne escadre ; et ce qui arrive aux nôtres après y être parvenus.

Ch. 101. — D. Afonso de Noronha, capitaine de Ceuta, et Alvaro de Carvalho, capitaine d'El-Qṣar, font une incursion contre Tétouan ; ils y brûlent beaucoup de navires ; ce qui leur arrive encore.

Ch. 110. — D. Pedro da Cunha, général des galères, part de Lisbonne avec une bonne escadre pour garder la côte d'Algarve. Il rencontre un corsaire turc nommé Xaramet Arraiz, auquel il livre une rude bataille ; issue de celle-ci.

PREMIÈRE PARTIE

Ch. 3. [*Mention de Diogo Ortiz de Vilhegas (Villegas), évêque de Tanger.* Il s'agit du personnage que cite Góis, I, 54 (trad. Ricard, p. 12 et n. 2).]

Ch. 4. [*Rappel de la mort de D. João de Meneses à Azemmour* (Góis, *D. Manuel*, III, 51, trad. Ricard, p. 124-125).]

Ch. 10. *Etat dans lequel se trouvent les choses du royaume, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, quand le prince Jean commence à régner* (extrait).

[Grande sécheresse et grande famine dans la Péninsule]..... Cette sécheresse et stérilité de la Péninsule atteignit aussi l'Afrique où elle fut encore bien plus forte qu'ailleurs parce que le climat du pays est plus chaud, et où elle mit les Maures dans une telle extrémité de faim et de misère que dans certains endroits, et principalement à Azemmour et à Safi, ils venaient sans armes se livrer aux Chrétiens et vendre leurs femmes, leurs enfants et eux-mêmes ensuite à très bas prix ; beaucoup se livraient pour rien à quiconque acceptait de les nourrir..... (1).

Ch. 32. *Gonçalo Mendes Sacoto, capitaine d'Azemmour, fait une incursion sur le territoire des Maures ; ce qui lui arrive.*

En novembre (2) de cette année 1522, Gonçalo Mendes Sacoto, capitaine
522 d'Azemmour, fut avisé qu'Alemimero, Maure principal d'Enxouvia, et si puissant dans ce pays qu'il entretenait mille hommes de cheval, auxquels il en joignait cinq mille chaque fois qu'il voulait, grâce à quoi il n'avait jamais obéi au roi de Fès, tâchait alors à se concerter avec celui-ci pour occuper Tageste (3), et que les gens de Fès allaient déjà vers lui pour lui emmener ses fils, décida de l'attaquer avant que l'accord ne fût conclu, car il pensait pouvoir le faire en sécurité avec peu ou point de péril. En vue de cela, le samedi premier novembre il partit de la ville à
522 la tête de deux cents hommes de cheval, dont vingt que lui avait envoyés António Leite, capitaine de Mazagan (4), avec son beau-frère António das Neves, et cent arbalétriers et espingardiers, sans compter cinquante hommes de cheval et mille de pied, tous alliés, que lui avait envoyés le Maure Acoo (5), et beaucoup de chameaux chargés de vivres. Le mardi suivant, à l'aube, il arriva avec tout ce monde à deux lieues en deçà de Salé, d'où il alla courir les Maures tandis que l'Alemimero n'était pas là, car il était allé voir les ambassadeurs du roi de Fès, mais il y avait beaucoup des chikhs de son entourage, auprès de qui il rencontra une bonne résistance, insuffi-

(1) Cf. Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, pp. 326-329, Góis, *D. Manuel*, IV, 76 (trad. Ricard, p. 228) et Sousa, pp. 44-45 et pp. 59-60.

(2) Sans doute lapsus pour octobre. Voir plus loin et rapprocher le début du récit de Sousa (pp. 64-67), qui raconte le même épisode.

(3) Tageste, ou Tegeste, Tejeste, localité située en Chaouiya, non loin de l'Oum er-Rbia, à une centaine de kilomètres d'Azemmour, sans doute dans la région de Mechra ben Abou. Cf. Cenival, *Sources inédites*, Portugal, I, p. 467, p. 486, p. 584.

(4) Sur António Leite, cf. Robert Ricard, *Les inscriptions portugaises de Mazagan*, dans *Bulletin des études portugaises*, 1932, p. 158, n. 4, et Cenival, *Sources inédites*, Portugal, I, p. 575, n. 1.

(5) Yaqoûb. Il s'agit sans doute de « Jaco bem Gariba », un des plus fidèles alliés des Portugais dans cette région (Cenival, *Sources inédites*, Portugal, I, p. 610, n. 2).

sante cependant pour l'empêcher, après un dur combat, de les tuer tous et d'emmener en captivité leurs femmes et leurs enfants. Les principaux de ces chikhs, qui étaient en même temps les plus notables de toute l'Enxouvia, s'appelaient Iocef ben Mafamede, Barahoo, Alyben Narbian, Iocef ben Buciba el Gueila, Mafamede ben Abuu, Azuz ben Mafamede ben Maleque, Hamede ben Maleque Barahao, et des autres qui furent tués on ne sut pas le nombre. On prit là également la femme de l'Alemimero, mère de ses fils, qui étaient deux et qui furent tous deux blessés ; leurs femmes et leurs enfants furent pris aussi, avec plus de six cents autres personnes. Mais beaucoup plus encore échappèrent en se réfugiant dans un ravin fort escarpé, qui était tout près de là. La prise de cette journée fut très importante, car les seuls chameaux furent évalués à deux mille, les têtes de petit bétail à vingt mille, sans compter un magnifique butin de manteaux, de marlotes, de chemises de *zarza gitania* (1), beaucoup de riches étriers, de têtières d'argent, et une grande quantité de tapis, et de blé et d'orge, que le Capitaine fit charger en plaçant l'étendard au milieu de l'armée, qu'il mit plus de quatre heures à rassembler. La raison pour laquelle on trouva en cet endroit une telle quantité de tout cela était que, comme ces Maures étaient si puissants, non seulement il n'y en eut jamais d'autres pour oser les voler, comme ils ont coutume de se le faire les uns aux autres dans ce pays, mais qu'eux-mêmes avaient volé toute l'Enxouvia. Outre cela, les Maures captifs dirent que l'on avait fait disparaître de là beaucoup de quintaux d'argent dont on ne trouva alors qu'une très faible quantité, parce que nos Maures alliés avaient volé de cette prise comme de toutes les autres. La chose ne se put éviter parce que la prise s'étendait sur une lieue, et, comme les Maures l'accompagnaient pour la faire cheminer, ils allaient pendant le chemin dérobant chacun ce qu'il pouvait, sans que personne réussît à les en empêcher, car les Chrétiens allaient derrière eux. Mais le Capitaine, craignant ce que les Maures firent en effet, envoya secrètement occuper d'avance le gué qu'on appelait du Duc, d'où on lui ramena deux barques et quelques chameaux chargés d'étoffes, que les Maures avaient détournées. En outre, il recouvra peu à peu par la suite sur les mêmes Maures beaucoup de choses de prix. Quand le Capitaine partit de la ville, il prit le chemin qui passait par l'intérieur, parce qu'il convenait mieux à son dessein, bien qu'il fût le plus mauvais et le plus pénible, mais au retour il prit celui qui longeait la mer, qui était meilleur et plus court, et où l'on pouvait mieux se défendre. Le mercredi suivant il rencontra une troupe d'amogabares à pied, qui étaient de Salé et qui avaient pillé à la barre d'Azemmour un bateau castillan ; ils y avaient tué neuf hommes et ils en emmenaient trois prisonniers. Dès qu'ils les virent, les nôtres foncèrent aussitôt sur eux, et les autres commencèrent à se défendre ; en combattant ils tâchaient à se réfugier vers des rochers qu'il y avait là au bord de la mer, mais avant qu'ils ne pussent le faire les nôtres en tuèrent sept et en prirent

(1) Sans doute ce que Bernardo Rodrigues appelle *zarzagania*, soie travaillée, rouge et blanche (*Anais de Arzila*, II, p. 75). Faut-il l'identifier avec la *ǧurǧāniyyât* arabe ? (Cf. Lévi-Provençal, *Les « mémoires » de ʿAbd Allāh* etc., dans *Al-Andalus* (Madrid), vol. III, 1935, p. 258, n. 57). Rapprocher le mot castillan *Zarzahán*

cinq. Comme c'étaient de dangereux chefs de bande et qu'ils avaient fait beaucoup de mal par ce pays, le Capitaine les fit aussitôt mettre à mort. C'était là un acte contraire aux usages de la guerre loyale, mais la chose lui fut demandée par tous ceux qui allaient avec lui, et qui estimèrent que la perte qu'ils faisaient de ce qu'aurait pu leur rapporter la vente de ces hommes était bien compensée par la suppression des maux qu'ils en recevaient. Le lendemain, passant par Anafé, le Capitaine se détacha avec quelques hommes de cheval et il alla donner un coup d'œil à la ville. Il y trouva onze Maures dont il prit sept, et les quatre autres se cachèrent de telle manière qu'il ne put pas les trouver. Avec toute cette prise les nôtres cheminèrent cinq jours avant de rentrer à Azemmour, sans trouver en tout ce temps quelqu'un qui leur barrât le chemin ni voir d'autres gens de guerre que Alemimero lui-même, qui avec les douze hommes de cheval accourut à l'alerte et prit langue avec les nôtres. Au cours de ce fait d'armes, qui fut assez disputé, nous ne souffrîmes pas d'autre dommage que deux chevaux tués par les Maures, et quatre hommes blessés, qui guérirent en peu de temps. Les serviteurs de S. A. qui se trouvèrent là furent Francisco Botelho, Duarte da Cunha, Vasco da Silveira, Diogo Leite, Bastião Leite, le trésorier et son frère, dont je n'ai pas trouvé les noms, le facteur Martim Afonso, João Fernandes da Fonseca et Carrião (1). Il s'y trouva aussi l'auditeur de la ville, que, en dépit de toutes ses instances, le Capitaine ne put réussir à empêcher de l'accompagner. J'ai beaucoup regretté de ne pas trouver son nom, car il eût été bon de faire connaître celui d'un homme qui ce jour-là rendit aux lettres le service de montrer à tous combien le monde se trompe dans la mauvaise opinion qu'il a de les tenir pour impropres aux armes : en effet, dans toutes occasions qui se présentèrent en ce combat d'employer celles-ci, cet auditeur tint son rang aussi bien que les meilleurs qui s'y trouvèrent. Pour les habitants de la ville qui accompagnèrent le Capitaine et pour ceux qui vinrent avec António das Neves, je n'ai pas non plus trouvé leurs noms. C'est pourquoi je ne les mets pas ici, mais j'ai trouvé qu'ils étaient tous de fort bons soldats, et que par leurs bras ils avaient gagné assez d'honneur pour bien mériter d'être connus par leurs noms, comme le furent les autres qui ont été mentionnés.

Ch. 56. *Le Roi notre maître envoie en Castille deux ambassadeurs avec les procurations nécessaires pour conclure son mariage avec l'infante Doña Catalina, sœur de l'empereur Charles-Quint, et traiter de sa dot, et ils concluent toute l'affaire* (résumé partiel).

[Au cours de ces négociations, la Castille et le Portugal décident de s'aider mutuellement en toutes choses. Pour l'Afrique, cette collaboration se réduit à la zone comprise entre Oran-Mers el-Kbîr et le Cap de Gué.]

(1) La fin de cette liste présente quelque difficulté. On ne voit pas bien si Carrião fait partie des noms de João Fernandes ou s'il désigne un personnage distinct. Sousa (p. 67) ignore João Fernandes et appelle le facteur : *Martim Alonso de Fonseca e Carrion*, ce qui donne à penser que celui-ci était Castillan.

DEUXIÈME PARTIE

Ch. 90. *Le Chérif vient mettre le siège devant la ville de Safi ; ce qui lui arrive. On raconte comment le Roi notre maître fit évacuer quelques places en Afrique.*

Le chérif Hamete, roi de Maroc, vivement fâché et se regardant presque comme outragé par l'établissement des Chrétiens, ses ennemis, dans la ville de Safi, qui avait été une des principales de ses États, décida d'employer toutes ses forces et tout son pouvoir (qui à cette époque était fort grand) pour la réduire à son obéissance, jugeant qu'il suffirait de l'attaquer pour nous la reprendre. Pour cela, le plus vite qu'il put, il fit réunir une armée de quatre-vingt-dix mille soldats entre gens de pied et de cheval, tous hommes d'élite, et de vingt mille gastadours, largement fournie de munitions, de grosse et de petite artillerie, et de tout ce qui était encore nécessaire pour battre le mur et donner l'assaut. Avec cette armée il partit au début de l'été de cette année 1534 le plus rapidement qu'il put, sans s'arrêter avant d'être sous les murs de Safi, où il fit aussitôt élever des redoutes et braquer l'artillerie pour battre la ville. Parmi les pièces qu'il amenait pour cela il y en avait une qu'on appelait *la Maimona*, qui lançait un boulet de pierre si gros qu'un homme avait grand peine à en faire le tour avec les deux bras ; on amena un de ces boulets au royaume, et il fut placé en souvenir devant la porte de l'église de S. Braz, à Lisbonne, où on le voit encore aujourd'hui (1). Le capitaine de la ville (dont je ne mets pas le nom ici, car je n'ai pas réussi à savoir avec certitude qui c'était, encore que dans une relation de ce siège qui est venue entre mes mains, assez courte et confuse, j'aie trouvé que c'était Luiz de Loureiro, mais elle n'était pas affirmative sur ce point), dès qu'il eut des nouvelles certaines de ce siège, en informa aussitôt S. A., et, à la tête des forces qu'il avait à l'intérieur de la place, il se prépara à recevoir l'ennemi, avec tout l'ordre et toute la diligence qui étaient nécessaires pour la meilleure défense de la ville. Dès que S. A. eut la nouvelle de ce siège, elle envoya aussitôt D. Garcia de Noronha (qui ensuite partit pour l'Inde comme vice-roi en 1538) secourir Safi, avec la plus grande quantité d'hommes et de choses nécessaires que lui permirent la hâte qu'on lui imposa et la brièveté du temps qui lui était laissé. De son côté, le Chérif, que le désir de prendre la ville empêchait de rester négligent et oisif, voyant tout préparé pour donner l'assaut (ce qui à cause de la grande hâte et diligence qu'on y apporta fut fait en peu de jours), engagea l'attaque avec un tel acharnement, surtout au moyen de *la Mai-*

(1) On conserve au Musée Militaire de Lisbonne un boulet lancé contre la place de Safi lors du siège de 1534 ; il provient en effet de l'église de Santa Luzia, qui est l'autre nom sous lequel est connue l'église S. Braz (*Guia de Portugal*, I, 1924, p. 307, *Catálogo do Museu Militar*, 10e éd., Lisbonne, 1930, p. 39, et Damião Peres et Eleutério Cerdeira, *História de Portugal*, t. IV, Barcelos, 1932, p. 85).

mona, qu'en peu de temps il jeta bas un grand pan de mur, par où il lança plusieurs fois les meilleurs hommes qu'il avait, mais il trouva toujours dans la ville une telle résistance qu'à chaque tentative il se retira avec de grandes pertes, tandis que celles des nôtres restaient petites. D'ailleurs, au milieu de l'acharnement de ces attaques, la brèche du mur fut aussitôt réparée au moyen d'un autre mur de bois très fort et de tonneaux remplis de terre, d'où les nôtres se défendaient si valeureusement que jamais les ennemis ne purent les ébranler le moins du monde, et, si l'on ajoute à cela que Notre-Seigneur permit qu'éclatât la bombarde *Maimona*, qui constituait leur principale espérance, à cause du grand dommage qu'elle les avait aidés à faire dans le mur, ils commencèrent à perdre tout à fait confiance de réussir à prendre la ville par ce moyen. Toutefois, ne renonçant pas à l'entreprise, ils établirent à l'extérieur, dans la campagne, une mine qui devait aboutir sous une des tours de la ville, pour que, abattant cette tour, ils pussent par la brèche qui se trouverait ainsi ouverte pénétrer dans la place. Mais cela ne put se faire avec assez de secret que les nôtres ne s'en doutassent, et ils établirent aussitôt à l'intérieur de la ville une contre-mine qui passait sous le mur et aboutissait à l'extérieur dans la campagne, où, rencontrant la mine des Maures, ils eurent avec eux un dur combat, qui se prolongea jusqu'à ce que les nôtres, à la force des bras, les jetassent hors de la mine et demeurassent maîtres de celle-ci. Le capitaine de la ville, se voyant libre de ce péril, avec tant de gloire pour nous et tant de mal pour les ennemis, donna la garde de cette mine à quatre des principaux gentilshommes de la ville, gens de grande confiance, qui étaient Inácio Nunes Gato, João Fernandes de Vasconcelos, Alvaro de Morais et un autre dont la relation ne dit pas le nom, mais elle dit qu'il était le frère de la femme du Capitaine, en la compagnie desquels il envoya aussi les arquebusiers qui lui parurent nécessaires pour la meilleure défense de la mine. Ces quatre vaillants gentilshommes la défendirent longtemps, combattant à l'entrée de celle-ci tous les jours contre les ennemis, qui travaillaient de manière très pressante et très vigoureuse, avec beaucoup de monde, pour reprendre ce qu'ils avaient perdu ; et, comme cette mine aboutissait à l'extérieur dans la campagne, fort loin des murailles de la ville, les nôtres durent y faire à l'intérieur un mur de pierre avec un fossé, pour se protéger contre la grande multitude d'ennemis qui se présentait là continuellement, ce qu'ils firent avec une vaillance et une constance invincibles, jusqu'à ce que le Capitaine ordonnât de détruire la mine de façon que les Maures ne pussent pas s'en servir. A la suite de cela le Chérif, désespérant dès lors complètement de mener à bien ce qu'il avait entrepris, leva le siège et se mit à battre en retraite avec toute son armée, après avoir perdu beaucoup des siens, tandis que nous n'avions que des pertes très faibles, ou nulles. Après avoir été trente-six ans au pouvoir des Portugais, cette ville de Safi fut évacuée en l'année 1542, sur l'ordre du Roi notre maître et sur l'avis de tous ceux de son conseil et de beaucoup d'hommes bien expérimentés dans les choses de la guerre, et aussi de quelques princes chrétiens qu'il consulta sur la même affaire. Tous pensèrent que la ville, outre qu'elle était fort coûteuse et

rapportait peu, ou rien, était impossible à défendre, d'un côté parce qu'elle était immédiatement avoisinée par quelques hauteurs, d'où l'on pouvait faire beaucoup de dommage à ceux qui se trouveraient à l'intérieur de la ville — car elles dominaient celle-ci complètement —, et que cette situation ne comportait pas de remède, d'un autre côté parce qu'elle avait un si mauvais port que, le jour où elle en aurait besoin, elle ne pourrait recevoir du secours qu'avec beaucoup de difficulté et un très grand péril. Le Roi dédommagea si généreusement les habitants que tous demeurèrent satisfaits. Et en cette même année 1542 S. A. fit encore évacuer la ville d'Azemmour, qui était en notre pouvoir depuis près de trente ans, pour la même raison qu'elle était difficile à défendre, et qu'elle avait, elle aussi, un très mauvais port, qui ne permettait de la secourir qu'avec beaucoup de danger. La garnison et l'artillerie de cette ville furent transportées à la place de Mazagan, dont le Roi fit refaire les fortifications de telle manière qu'elle devint inexpugnable, et qu'elle l'est encore aujourd'hui. Quelques années plus tard S. A. fit évacuer également Arzila et El-Qṣar eṣ-Ṣġîr, comme on le verra plus loin [IV, 41 sq.]. Il avait fort bien compris, en homme très sage qu'il était, de même que ceux qui lui conseillèrent ces évacuations, qu'il valait mieux pour sa gloire diminuer le nombre de ses forteresses qui se trouvaient dispersées en Afrique et détenir moins de places, mais bien munir celles-ci et les mettre à l'abri de toute attaque, plutôt que de s'obstiner à les maintenir toutes, alors que la situation du royaume ne lui permettait pas de pourvoir à tout ; sinon elles seraient toutes restées exposées à des désastres auxquels il n'aurait pu remédier et par lesquels il eût risqué le crédit de ses hommes et de son royaume. Ce qu'il ne fit pas sans une très grande douleur d'avoir à suivre en cela une ligne de conduite si contraire à son inclination et si peu conforme à son invincible courage.

TROISIÈME PARTIE

Ch. 15. *L'infant D. Luiz part secrètement de la Cour pour retrouver son beau-frère l'empereur Charles-Quint qui va conquérir Tunis, et il s'embarque avec lui. On expose brièvement les raisons qui amenèrent l'Empereur à entreprendre cette expédition, et l'issue de celle-ci* (1).

L'année 1534, alors qu'il se trouvait occupé aux choses qui concernaient le bien et la paix de ses royaumes et de ses vassaux, et en lesquelles il ne se montra jamais négligent, l'empereur Charles-Quint eut la visite d'un ambassadeur de Muley Hascem, ancien roi de Tunis — dont Hairedim Barberousse, très fameux

(1) Il y a sur la participation portugaise à l'expédition de Tunis une abondante bibliographie : outre Sousa (pp. 386-396), on peut se reporter à Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, II, pp. 272-274 ; A. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles-Quint*, Paris, 1913, pp. 208-211 ; A. González Palencia, *Don Luis de Zúñiga y Ávila*, Madrid, 1932, p. 14 ; J. D. M. Ford, *Letters of John III, King of Portugal*, Cambridge, Mass., 1931, pp. 208-240, et J. D. M. Ford et L. G. Moffatt, *Letters of the Court of John III. King of Portugal*, Cambridge, Mass., 1933, pp. 14-20.

Third Part, Ch. 15: Infant D. Luiz secretly leaves the Court to find his brother-in-law Emperor Charles V who is going to conquer Tunis, and he embarks with him. We briefly explain the reasons which led the Emperor to undertake this expedition, and the outcome of this one.

corsaire de cette époque, avait pris le royaume par la force des armes, et l'en avait chassé —, par lequel il lui faisait demander du secours pour recouvrer ses Etats ; il lui offrait pour cela l'aide d'un grand nombre d'Arabes ses parents et amis, un peu d'argent pour le paiement de ses soldats, et de ravitailler l'armée, et il lui promettait d'être par la suite son vassal perpétuel. Cet ambassadeur sut représenter si bien à l'Empereur en son conseil combien il importait de chasser ce puissant ennemi de Tunis, où il s'était établi par ruse afin de troubler et de détruire de là, s'il le pouvait, toute la Chrétienté, et il donna pour cela tant de raisons, et de si fortes, que l'Empereur, les pesant avec beaucoup de loisir et de réflexion et les trouvant fort bien fondées, mû premièrement du zèle de la religion chrétienne, et ensuite de sa clémence et de sa bénignité naturelles qui le faisaient compatir au sort misérable de ce roi, qui se remettait entre ses mains avec tant d'humilité et lui demandait de porter remède à sa misère, accepta l'entreprise et décida d'y participer en personne. Il fit donc apprêter secrètement tous les petits bateaux et tous les navires de haut bord qui pouvaient se trouver dans les ports d'Espagne, de Gênes, de Naples et de Sicile, et préparer une très grande quantité de vivres, de munitions et de machines de guerre et de toutes les autres choses nécessaires pour une si grande entreprise, et il fit demander au Roi notre maître, son beau-frère (1), de bien vouloir l'y aider avec une escadre de gros navires et de caravelles, laquelle devrait se trouver à Barcelone au plus tard au mois de mars de l'année suivante 1535. Comme ces préparatifs étaient fort grands et se faisaient en beaucoup d'endroits divers, ils ne purent être entourés d'un assez grand secret que le bruit n'en arrivât aux oreilles de Barberousse. Mais celui-ci n'y accorda un vrai crédit que lorsque vinrent aborder à La Goulette deux galères de France, sur lesquelles le Roi envoyait un homme au Grand Turc au sujet de ses affaires, lequel l'informa entièrement de ce qui arrivait, et que l'on pensait que l'Empereur en personne se trouverait dans cette expédition. Alors Barberousse, connaissant avec certitude la vérité, envoya aussitôt à Constantinople deux galiotes l'une derrière l'autre pour informer le Grand Turc et les pachas de l'état dans lequel se trouvaient les affaires d'Afrique, et leur demander du secours pour les sauver. Ceux-ci, encore qu'ils montrassent la volonté de le lui envoyer, ne le firent pas parce que le Turc était alors occupé avec la plus grande partie de ses forces dans les guerres d'Asie. Néanmoins, comme il était doué d'un grand courage, le Maure décida de se défendre dans La Goulette, en vue de quoi il la fortifia par mer et par terre du mieux qu'il lui fut possible en si peu de temps, il se pourvut de vivres, d'armes et de munitions, il fit venir à Tunis tous les gens de guerre qu'il y avait en Alger, à Djerba (*nos Gelues*) et dans toute la Berbérie, et en même temps il envoya des ambassadeurs à tous les rois d'Afrique pour leur demander secours contre le Chrétien, qui était leur ennemi commun à tous. Puis, sans cesser de mettre en ordre toutes les choses

(1) Charles-Quint avait épousé l'infante Isabelle de Portugal, sœur de Jean III et de l'infant D. Luiz, qui devait mourir en 1539 ; de son côté, Jean III avait épousé l'infante Catherine, sœur de l'Empereur, qui devait être régente du Portugal pendant la minorité de son petit-fils Sébastien (cf. plus haut, I, 56).

He made the provision that if Antonio de Saldanha, the commander-in-chief, should die, he would be replaced by Simao de Melo, a gentleman of good birth, who, by his qualities and by the services which he had also rendered to the King and to Portugal, was well worthy of this office.

nécessaires à sa défense en tous endroits, il attendit au milieu de beaucoup de précautions et avec de bonnes sentinelles la venue de l'Empereur. Celui-ci, tandis que Barberousse se préparait de cette manière, passa à Barcelone, ville de Catalogne, pour organiser son départ. Dès qu'il eut son message, le Roi notre maître, qui n'oubliait pas l'escadre que l'Empereur son beau-frère lui avait fait demander, fit préparer un grand et beau galion appelé « São João », qu'il y avait alors en ce royaume — si renommé de toutes parts que j'ai trouvé écrit que l'Empereur l'avait fait particulièrement désigner dans l'escadre qu'il lui avait fait demander — et deux grands navires et vingt caravelles, où l'on embarqua beaucoup de monde et très bon, beaucoup de munitions et de la bonne artillerie, et tout le reste qui était nécessaire pour l'approvisionnement de l'escadre. Il donna le commandement en chef de celle-ci à António de Saldanha le père, dont la noblesse, la vaillance, la pratique et l'expérience des choses de la guerre, à la suite des nombreux services qu'il avait rendus au Roi et au Portugal dans les Indes, pouvaient avec sécurité se voir confier notre gloire et notre crédit en une affaire si publique et de si grande importance. Il lui donna de vastes pouvoirs au civil et au criminel sur toutes les catégories d'hommes qui allaient dans l'escadre, et il lui fit remettre des provisions pour que tous les capitaines des autres navires, tous les officiers et gens de mer et tous les soldats, de quelque catégorie qu'ils fussent, qui allaient dans la flotte, lui obéissent comme à sa propre personne. Dans une des provisions il prévoyait que, si António de Saldanha venait à mourir en cette expédition, ce qu'il priait Dieu de ne pas permettre, il serait remplacé à la tête de cette escadre par Simão de Melo, gentilhomme de bonne naissance, qui, par ses qualités et par les services qu'il avait aussi rendus au Roi et au Portugal, était bien digne de cette charge. Je ne mets pas ici les noms des capitaines des autres navires, car je ne les ai trouvés nulle part. António de Saldanha fit une telle diligence et organisa si méthodiquement la préparation de cette escadre que S. A. lui avait confiée, qu'il quitta le royaume à temps pour rejoindre l'Empereur à Barcelone à la date que celui-ci lui avait fait indiquer, lequel se montra assez content de la flotte, et il fit un accueil plein d'honneur et d'attentions à António de Saldanha et à ceux qui allaient avec lui, selon le rang de chacun. L'infant D. Luiz, frère du Roi notre maître, qui avait toujours été désireux de grandes entreprises et à qui le Roi son frère avait plusieurs fois refusé la permission de participer à certaines d'entre elles qui séduisaient sa noble ambition, résolut de ne pas laisser passer l'occasion qui s'offrait à lui de satisfaire son ancien désir dans une affaire si glorieuse, à laquelle participait l'Empereur son beau-frère, et, dès qu'il sut qu'António de Saldanha était parti avec notre escadre, en secret il partit lui aussi de la Cour, qui se trouvait alors à Evora. Il était accompagné d'une petite troupe de gentilshommes et de son chambellan, et j'ai trouvé dans les documents que c'étaient Manuel de Sousa Chichorro, D. Fernando, dont je n'ai pas trouvé le nom de famille, Francisco Pereira, Pero Botelho et André Teles. Quand on apprit à la Cour et dans le royaume la nouvelle du départ de l'Infant, quelques

gentilshommes et quelques seigneurs se hâtèrent de partir à sa suite, les uns avec la permission de S. A., et les autres sans elle. Le duc d'Aveiro D. João de Lancastre vint de Setúbal à Evora demander cette permission au Roi avec de grandes instances. Celui-ci ne voulut pas la lui accorder pour beaucoup de raisons qu'il lui donna à ce sujet, mais le duc de Bragance D. Teodósio, sans demander la permission du Roi, partit aussitôt sur les pas de l'Infant et le rejoignit à Arronches. Dès que le Roi fut avisé du départ de l'Infant et du duc de Bragance, il envoya derrière eux en poste le comte de Castanheira D. António de Ataide, par lequel il faisait remettre à l'Infant sa permission pour continuer sa route et un crédit de 100.000 *cruzados* (1) sur ses banquiers. Pour le Duc, il lui ordonnait de revenir sur ses pas, à quoi celui-ci répondit à S. A. avec beaucoup d'instance, mais S. A. par une lettre écrite de sa propre main lui ordonna expressément de revenir. Il y obéit et il revint aussitôt, en montrant à la fois de grands regrets et une grande magnificence, car tout l'argent qu'il avait alors sur lui et qui s'élevait à 15.000 *cruzados*, il le fit partager entre les personnes qui accompagnaient l'Infant et dont il pensa qu'elles pourraient en avoir besoin et être prêtes à l'accepter. Pour les gentilshommes qui suivirent l'Infant en cette affaire avec la permission du Roi, j'ai trouvé dans les documents que ce furent D. Pedro Mascarenhas, Lourenço Pires de Távora, Pero Mascarenhas, Rui Lourenço de Távora, Luiz Gonçalves de Ataide, D. João de Eça, Tristão Vaz da Veiga, D. Garcia de Castro, António de Albuquerque Fernão da Silveira, D. Diogo de Castro Sabugal, D. Francisco Coutinho, Belchior de Brito, Pero da Fonseca, D. Afonso Portugal, fils du comte de Vimioso, D. Afonso de Castelo Branco, D. António de Almeida, Rui Mendes de Mesquita et João de Sepulveda ; et ceux dont j'ai vu dans les documents qu'ils avaient accompagné l'Infant sans la permission du Roi furent un autre fils du comte de Vimioso, dont je n'ai pas trouvé le nom, Luiz Alvares de Távora, D. João Pereira, fils du comte de Feira, Tristão de Mendonça et João Freire de Andrade. Il va sans dire que beaucoup d'autres gentilshommes devaient accompagner l'Infant dans cette expédition, mais leurs noms ne sont pas venus à ma connaissance. A tous le Roi notre maître fit de grandes largesses pour les aider dans leurs dépenses, et à António de Saldanha, commandant en chef de l'escadre, il écrivit d'obéir en tout à son frère l'Infant, en tout temps et en tout lieu, tant que durerait le voyage, comme si lui-même y était présent. L'Infant arriva à Barcelone comme l'Empereur était sur le point de partir, et il fut reçu de lui avec les honneurs, les réjouissances et les attentions qui étaient dus à sa personne comme à la grande affection et à la parenté qu'il y avait entre eux. Les gentilshommes qui accompagnaient l'Infant ne furent pas privés non plus des honneurs et des gracieusetés de l'Empereur, selon le rang de chacun. Quand son escadre fut bien en état de
535 partir, l'Empereur s'embarqua le 30 mai 1535 sur une belle galère à quatre rames par banc que le prince André Doria avait fait faire à Gênes à cet effet, et l'Infant

(1) Sur la valeur du *cruzado* à cette époque, cf. Góis-Ricard, p. 241.

s'y embarqua en sa compagnie avec quelques-uns des gentilshommes de sa suite dont j'ai trouvé dans les documents que c'étaient D. Pedro Mascarenhas et André Teles ; et, faisant embarquer tout le monde dans les deux jours, il mit à la voile. Mais l'escadre n'avait pas encore parcouru beaucoup de chemin quand éclata une tempête si violente qu'elle fut dispersée vers différents ports. Les galères allèrent aborder à Majorque, où elles restèrent jusqu'à ce que tout le reste de l'escadre se fût réuni à Mahon, qui est dans l'île de Minorque, et quand le beau temps fut revenu elle reprit sa route vers la Sardaigne et elle alla aborder à Cagliari et sur d'autres points de cette île, où arriva le marquis del Vasto avec une grande quantité de navires et de galères et d'autres bâtiments de petit tonnage. L'Empereur y fut avisé par des captifs, qui arrivèrent dans une barque après s'être enfuis de Tunis, des fortifications que Barberousse faisait à La Goulette et de la détermination qu'il avait prise de s'y défendre, à cause de quoi l'Empereur fit tellement presser le départ que le lendemain toute l'escadre mit à la voile. Elle présentait un spectacle très beau, et en même temps très redoutable, car elle était composée de quatre cents voiles grandes et petites, dont quatre-vingt-dix galères royales, et quelques galiotes et fustes d'aventuriers d'Espagne, d'Italie et d'autres pays. Allaient dans cette escadre, outre les gens de mer et les équipages, vingt-quatre mille soldats, entre vétérans et recrues de diverses nations, et mille cinq cents chevaux, à savoir mille qui appartenaient aux gentilshommes et aux seigneurs particuliers de diverses nations, armés les uns lourdement, les autres à la légère, et cinq cents genets d'Espagne. L'escadre navigua par beau temps et sans difficulté aucune jusque près de La Goulette, que l'Empereur envoya reconnaître par le marquis del Vasto (1) avec quelques galères. Celui-ci lui fit une relation détaillée de l'édifice de la tour, des fortifications de La Goulette et de l'état de la mer, et le lendemain matin, sur son ordre, l'escadre doubla un cap qui se trouvait entre elle et La Goulette (2). Les troupes commencèrent à débarquer avec beaucoup d'ordre, et les premiers qui sautèrent à terre furent les vétérans du bataillon de Francisco Sarmiento avec quelques pièces d'artillerie de campagne et quelques chevau-légers. Aussitôt après eux débarqua l'Empereur, accompagné de l'infant D. Luiz et des seigneurs et gentilshommes qui allaient avec lui, sans que les Maures ni les Turcs fissent ce jour-là de résistance, sauf quelques Arabes de cheval qui allaient galopant sur la plage avec leurs cris accoutumés et se retirèrent en lieu sûr tout en escarmouchant. On ne mit que cette journée et la suivante à débarquer tous les soldats, chevaux, artillerie et munitions, et on commença aussitôt à se préparer pour donner l'assaut à La Goulette, car il ne parut pas bon à l'Empereur et à son conseil de marcher sur Tunis en laissant derrière soi un ennemi si fort. Barberousse, qui était d'un caractère très énergique, ne perdit pas courage à la vue d'une armée si puissante, et commandée par un prince si vaillant

(1) « dom Vasco » (p. 71), lapsus ou erreur d'impression pour : do Vasto = del Vasto.
(2) Il s'agit vraisemblablement du cap Carthage.

et si redouté. Se rendant compte qu'il ne lui était pas possible de défendre la ville de Tunis, à cause des nombreux inconvénients qui s'y opposaient, il décida de se défendre dans La Goulette. Il fit donc fortifier celle-ci de tous les côtés qui lui parurent les plus propres à la défense comme à l'attaque, sans omettre aucun travail sur aucun point, pour quelque grand et coûteux qu'il fût, et il y mit en garnison sept mille soldats d'élite. Quand l'Empereur débarqua, Barberousse opposa à notre armée quinze mille mercenaires arabes de cheval qu'il avait avec lui, et qui, chaque jour, accompagnés de quelques hommes de cheval et de pied de la ville de Tunis, sortaient escarmoucher avec les nôtres. L'Empereur, étant résolu à attaquer La Goulette et à lui donner assaut, passa quelques jours à diriger le travail des tranchées que l'on creusait pour s'en approcher davantage. La chose se fit avec beaucoup de peine, car ce pays était grandement dépourvu de tout ce qui était nécessaire pour les faire, et l'on était forcé de l'apporter du dehors sur les galères. Pendant ce temps il y eut beaucoup de rencontres de jour et de nuit entre les Turcs et Maures et les Chrétiens, avec des pertes des deux côtés, mais toujours plus fortes chez les ennemis. L'Empereur, se voyant arrivé à un endroit d'où l'on pouvait facilement bombarder les murs et ayant mis en ordre toutes les choses nécessaires pour cela, fit établir trois batteries aux endroits où l'on pensait qu'elles seraient le plus efficaces, et, comme la mer était alors paisible et tranquille, il ordonna à l'escadre de bombarder aussi de différents points, suivant les moyens de chaque navire. Le bombardement ne tarda pas à commencer par terre et par mer, avec un si grand vacarme et fracas, sans cesser un seul instant, qu'aussitôt on commença à remarquer chez les ennemis des signes de faiblesse. Notre galion, qui bombardait par dessus tout le reste de l'escadre, se comporta de telle manière qu'il attirait l'attention générale, et nos caravelles firent aussi leur office excellemment. Le bombardement, qui dura sans interruption depuis le matin jusqu'à midi, ouvrit une si large brèche que les soldats pouvaient monter facilement, ce que voyant l'Empereur fit donner des échelles à chaque compagnie de vétérans espagnols, et, après leur avoir adressé une brève harangue et les avoir recommandés à Dieu et au bienheureux Apôtre saint Jacques, dont la fête se célébrait ce jour-
che là, dimanche 25 juillet (1), il leur fit donner le signal de l'assaut. Celui-ci fut mené
1535 avec tant d'ardeur et d'impétuosité que les nôtres l'emportèrent en dépit de la résistance des ennemis, et courant jusqu'à la place de La Goulette ils la trouvèrent débarrassée d'un important bataillon qui s'y trouvait pour la défendre, à la suite de quoi ils en restèrent complètement maîtres, et un vaillant soldat plaça un étendard tout en haut en signe de victoire. On prit ce jour-là aux Turcs trois cents pièces d'artillerie de bronze, sans compter beaucoup d'autres en fer, et quatre-vingt-sept navires à rames, dont quarante-deux galères royales, et douze que les ennemis avaient pris aux Chrétiens à différentes époques. L'Empereur entra

(1) On place tantôt le 12, tantôt le 14 juillet la prise de La Goulette, mais la date du 25 est certainement erronée. Andrade l'a empruntée à Mármol, f° 254 r° (voir plus loin).

aussitôt dans La Goulette accompagné de l'infant D. Luiz — qui ne s'était pas écarté de lui —, du roi de Tunis et de beaucoup d'autres seigneurs. Après cette victoire si glorieuse, où l'on prit aux ennemis une telle quantité de navires, d'artillerie et de munitions, il se présenta diverses opinions parmi les seigneurs et les capitaines sur le point de savoir si l'Empereur entreprendrait ensuite la conquête du royaume de Tunis, ou s'il rentrerait de là en Espagne. Il y en eut beaucoup qui jugeaient qu'il ne devait pas passer plus outre, mais l'opinion qui prévalut fut celle de l'infant D. Luiz, du duc d'Albe et d'autres seigneurs, qui donnèrent beaucoup de raisons pour que l'Empereur allât plus avant et n'abandonnât pas une si glorieuse entreprise. Le résultat fut que l'Empereur donna à son armée l'ordre de marcher sur Tunis, et après avoir surmonté, avec son courage et son adresse habituels, toutes les difficultés qui se présentèrent à lui sur le chemin et dans la conquête, il finit par forcer Barberousse à s'enfuir, prit la ville de Tunis et la remit à son ancien roi Muley Hascem, qu'il avait amené avec lui pour cela, sous certaines conditions qu'il avait jurées et qui étaient avantageuses pour la Chrétienté et pour les Etats de l'Empereur. En reconnaissance du bienfait qu'il avait reçu, les rois de Tunis devaient avoir par la suite l'obligation de donner chaque année à ceux d'Espagne, en manière de tribut, six chevaux et deux faucons. Les autres particularités qu'il y eut dans cette expédition, et qui furent nombreuses et très dignes d'être connues, il ne m'a pas semblé convenable d'en traiter ici, car elles concernent particulièrement la chronique de l'empereur Charles-Quint. Si par hasard je me suis étendu en cette matière plus qu'il n'importe à mon propos, ç'a été pour montrer succinctement les choses auxquelles l'infant D. Luiz participa pendant cette expédition, au cours de laquelle dans les choses de la guerre comme dans celles de la paix son opinion fut toujours suivie. Si quelque curieux veut savoir toutes les particularités de cette expédition, il les trouvera toutes écrites en grand détail et en fort bon style au Livre sixième de la description générale de l'Afrique de Luis del Mármol Carvajal, où l'auteur traite du royaume de Tunis (1). L'Empereur, voyant qu'il n'avait plus rien à faire là, car il était arrivé au but qu'il s'était fixé dans cette entreprise, avec beaucoup d'honneur et de gloire pour lui et pour toute la Chrétienté, ordonna de réparer et de fortifier de nouveau La Goulette, y plaça une garnison de mille Espagnols, avec D. Bernardino de Mendoza, frère du marquis de Mondéjar, comme général, puis donna l'ordre du départ, et avant tout de celui de notre escadre. L'infant D. Luiz s'embarqua sur celle-ci après avoir pris congé de l'Empereur, qui lui fit alors de grands remerciements pour avoir tenu à l'accompagner en cette expédition, confessant que c'était à lui qu'il devait la plus grande partie de la victoire que Notre-Seigneur lui avait accordée à Tunis, et que pour cela il lui avait une obligation de plus, outre l'affection et la parenté qui les unissaient l'un à l'autre ; et il en écrivit ainsi au Roi notre maître.

(1) Mármol, *Descripción general de Affrica*, 3 vol., Grenade, 1573, tome II, Livre VI, f°s 247 v°-260 r°.

Ch. 26 The Cherif lays siege to the Cap de Gué; we defend it valiantly, but after several assaults it is taken following a misfortune that befell us. Muley Hamet, one of the two cherif brothers who reigned in Barberie at the time, the youngest but the most valiant and remarkable in the war, and who had already taken the title of king of Sous, holding that it was for him an affront and an insult to his honor that the Christians were masters of the Cap de Gué, from where so many times they made incursions on his territory, and they took and killed so many of his people, decided to go and lay siege there until he became master of it, both to be freed from ongoing damage he received from us and to gain a victory over the Christians, so as to increase his fame and prestige among the Moors. In view of this he assembled an army of 50,000 men, under the command of his eldest son Muley Hamet el Harran, and he set out for the place, and he invested it by sea in 1536. The Cap then had as its commander-in-chief our master D. Guterre de Monroy, who, being informed of this siege, although he feared little and made little of it, divided the defense sectors between the garrison, and arranged all that seemed necessary to him for the fortification and the defense of the place. After initial unsuccessful bombardments and attacks, seeing the Moors gain high ground D. Guterre asked for a 2 month truce.

Ch. 26. *Le Chérif vient mettre le siège devant la place du Cap de Gué, les nôtres la défendent vaillamment, mais enfin après plusieurs assauts elle est prise à la suite d'un malheur qui survient aux nôtres* (1).

Muley Hamet, un des deux frères chérifs qui régnaient alors en Berbérie, le plus jeune d'âge, mais le plus vaillant et le plus remarquable à la guerre, et qui avait déjà pris le titre de roi du Sous, tenant que c'était pour lui un affront et une insulte à son honneur que les Chrétiens fussent sous ses yeux maîtres de la place du Cap de Gué, d'où tant de fois ils faisaient des incursions sur son territoire, et ils lui prenaient et lui tuaient un si grand nombre de ses gens, décida d'aller y mettre le siège et de ne pas le lever avant d'en être maître, aussi bien pour se libérer de ces dommages qu'il recevait des nôtres continuellement que pour accomplir un exploit contre les Chrétiens, afin de grossir la renommée et le crédit qu'il avait déjà parmi les Maures. En vue de cela il réunit une armée de cinquante mille hommes, dont il donna le commandement en chef à son fils aîné Muley Hamet el Harran, et il se mit en marche vers la place, et avec tous ces hommes il l'investit de mer à mer en cette année 1536 (2). Elle avait alors pour commandant en chef au nom du Roi notre maître D. Guterre de Monroy, qui, étant informé de ce siège, bien qu'il le craignît peu et en fît peu de cas, répartit entre la garnison les secteurs de défense, et disposa tout ce qui lui parut nécessaire pour la fortification et la défense de la place. Et il avisa aussitôt S. A. de l'annonce qu'il recevait de ce prochain siège, ajoutant que lui entendait qu'il y avait peu à craindre, car les troupes qui venaient, outre qu'elles n'étaient pas propres à bombarder des murailles, avaient peu de pratique des ruses de la guerre et étaient toutes mal-armées. Il ne demanda donc alors au Roi que l'envoi de vivres et de munitions, parce qu'il entendait que, pour les hommes, il en était aussi pourvu qu'il était nécessaire pour résister à ces ennemis. Dès que le Chérif arriva au Cap de Gué, les renégats, qu'il avait chargés de l'artillerie, la placèrent sur son ordre aux endroits favorables, d'où ils commencèrent à bombarder la muraille avec très grande furie, et, avant que le bombardement fût poussé à fond, le Chérif lança beaucoup d'assauts fort courageux, croyant prendre la place de ce premier élan avant que les nôtres eussent reçu des secours du royaume. Mais les siens rencontrèrent toujours si vaillante résistance que toujours ils se retirèrent vaincus, perdant plus de sept mille morts, à la suite de quoi ils en arrivèrent à concevoir une telle peur des nôtres que l'on ne pouvait pas même à force de coups les faire marcher contre le mur. Aussi le Chérif, voyant qu'il lui serait peu utile de faire d'autres bombardements pour lancer de nouveaux assauts, s'il n'occupait pas tout d'abord une hauteur qui est au-dessus de la place, d'où l'on découvrait toute la muraille du côté de l'intérieur, et d'où avec les espingardes et quelques petites

(1) Sur cet événement, raconté par Andrade d'une façon parfois inexacte, voir Sousa, pp. 326-332, et surtout Pierre de Cenival, *Chronique de Santa-Cruz du Cap de Gué*, Paris, 1934.

(2) On sait que cette date est fausse, et que la prise de Santa-Cruz eut lieu en 1541. Cf. Cenival, *Santa-Cruz*, p. 104, n. 2. Sur *Muley Hamet el Harran*, *ibid.*, pp. 90-91.

At the end of the truce the Moors bombarded the town from the platform they had built and Gutere requested help from the King who sent 7 caravels of men and munitions. This 2nd phase lasted about 2 months, ending on the 12th of August, the Feast of St. Clare, when the Moors lost 6,000 men in a failed assault. A breach in the wall came as a result of a barrel of powder being mishandled by a soldier exploded, killing 60 and breaching the wall. The Portuguese fled to safety of the tower while those that tried to swim to the caravels were killed by the enemy in 2 small boats. D. Guterre, taking refuge in the dungeon, capitulated with his sons and a few gentlemen and lords who were with him. On that day Joao de Carvalho, son-in-law of D. Guterre, married with the latter's daughter D. Mecia, distinguished himself. With a sword in each hand, he defended the access and the entry to the tower, denying access to the enemy. He killed 30 and, despite having to fight on his knees as his ankles had been cut, he continued to fight until they killed him from a distance.

pièces de bronze l'on pouvait faire beaucoup de mal à ceux des nôtres qui défendaient la place contre le bombardement, et voyant aussi que cela ne pouvait pas se faire si ce n'est par une ruse telle que, sur le sommet de la hauteur, on pût faire une tour où se placeraient ses soldats, pour être à l'abri contre les nôtres, fit demander à D. Guterre une trêve de deux mois. Celui-ci jugea que le Chérif la demandait afin de se procurer plus d'hommes et de munitions ; mais, comme à lui-même elle ne convenait pas mal non plus pour pouvoir réparer les murs et faire d'autres choses qui lui étaient nécessaires pour la défense de la place, il la concéda facilement, sous la condition que, pendant la durée de la trêve, chacun pourrait réparer ou construire ce qu'il entendrait. Le Chérif, qui ne désirait et ne prétendait pas autre chose, faisant retirer toute son armée, commença aussitôt à construire une tour au plus élevé de la hauteur, où il fit fondre aussi une pièce d'artillerie, et tout cela fut achevé à la fin de la trêve. Il mit alors dans la tour trois cents arquebusiers et quelques petites pièces de bronze, et il recommença à bombarder la place avec autant ou plus de fureur qu'auparavant, car il y avait des jours où il faisait trois ou quatre assauts. Les nôtres se défendirent toujours avec beaucoup de vaillance et de courage, mais si grand était le mal que leur faisaient l'artillerie et les arquebuses qui tiraient de la nouvelle tour sans un instant d'interruption qu'en aucun endroit ils n'étaient plus à l'abri. Il leur fallait s'appuyer contre le mur, pour être à l'abri des merlons, et c'est ainsi qu'ils combattaient sans répit avec les ennemis et de jour et de nuit, car les tireurs de l'armée maure (1) étaient si bien en alerte que, dès qu'un homme apparaissait dans les rues, aux fenêtres des maisons ou sur le mur, il n'échappait pas à leurs coups. Ce siège dura ainsi près de deux mois, et le Chérif recevait toujours de nouveaux soldats, vivres et munitions. D. Guterre, voyant alors l'opiniâtreté de l'ennemi et le peu de cas qu'il faisait des hommes qu'on lui tuait, et que dans la place on commençait à manquer de tout, et principalement d'hommes, car il avait déjà perdu beaucoup de soldats, et d'autres étaient blessés, envoya une caravelle pour aviser le Roi de la situation dans laquelle se trouvait la place et lui demander de la secourir. Au reçu de ce message, S. A. ordonna aussitôt d'apprêter sept caravelles, et, chargées d'hommes et de munitions, il les envoya à l'aide avec toute la rapidité possible. Quand ce renfort arriva au Cap de Gué, le Capitaine fit placer les hommes qui venaient d'arriver sur la partie du mur qui regardait la mer, où les ennemis attaquaient moins fréquemment, jugeant bon de ne pas les charger tout de suite de repousser les assauts, car les cris et les hurlements avec lesquels ces barbares menaient chacun d'eux étaient si grands que les soldats les plus confirmés et les plus valeureux en concevaient une crainte terrible. Le Chérif continua encore quelques jours ces petits assauts, jusqu'à ce que, le 12 août, où se célèbre la fête de la glorieuse vierge sainte Claire, il attaquât avec toute la force de son armée, dont il perdit plus de six mille hommes, et la crainte que les siens conçurent à l'égard des nôtres fut si grande que le Chérif ne pouvait d'aucune façon les faire marcher en avant et continuer l'assaut. C'est pourquoi, comme un homme dégoûté

(1) Le texte porte ici : « dos muuros » (p. 121). Il me semble qu'il faut lire : « mouros ».

de la vie par la lâcheté qu'il voyait chez ses troupes, se plaçant devant tous pour leur donner courage, il ôta son bonnet et, par une superstition diabolique dont usent entre eux ces barbares, il le lança par terre et le fit aller en roulant vers le mur, et courant après lui il aurait trouvé la mort là d'un coup d'arquebuse qui fut tiré par un des nôtres, si un caïd qui allait tout à côté de lui, voyant peut-être l'arquebuse braquée vers lui, ne s'était pas placé devant et n'avait reçu le projectile et du même coup la mort, voulant par la perte de sa propre vie sauver celle de son maître. Comme l'assaut en était là, il arriva qu'un de nos bombardiers prit un baril de poudre à l'endroit où se trouvaient les munitions, et, comme il tenait sans précaution une mèche allumée, celle-ci y mit le feu, ce qui fit sauter le bastion en un instant, et tua plus de soixante soldats qui étaient en train de le défendre. La force de la poudre fut si grande qu'elle démolit un grand pan de mur et ouvrit par là aux ennemis une brèche meilleure et plus facile que celle qu'ils avaient faite avec leur artillerie. A la suite de cela, reprenant courage, une nombreuse troupe d'entre eux se réunit autour de Muley Hamet el Harran leur général, et ils attaquèrent la place par cette brèche avant que les Chrétiens, dans leur confusion, eussent eu le temps de réparer le dommage. Néanmoins, comme c'était le point le plus important de la défense, en dépit de ce malheur si grand, tous les soldats courageux accoururent pour défendre cette brèche contre les ennemis ; mais ceux qui chargèrent contre eux furent si nombreux que, ne pouvant se tenir près du mur, un grand nombre furent obligés de se tenir à découvert des coups de feu qui venaient de la tour, qui de ce côté-là dominait tout. Or, comme quelques-uns se retiraient pour se protéger derrière des murs qui étaient là près, au moment où les Maures faisaient un autre assaut avec leur habituel vacarme de vociférations et de hurlements, les hommes qui étaient arrivés depuis peu, entendant les cris des ennemis et voyant les Chrétiens se retirer, crurent que la place était prise, et quelques-uns, peu intrépides, commencèrent à se laisser tomber le long du mur, jugeant qu'ils pourraient se sauver dans les caravelles qui étaient mouillées dans le port. Après ceux-là beaucoup d'autres en firent autant, ce qui priva la place de protection du côté qui regardait la mer, tandis que les hommes vaillants et courageux restaient à la défendre contre l'assaut qui se donnait du côté de la terre. Portant et recevant beaucoup de blessures, ceux-ci n'abandonnèrent la lutte que lorsque la plupart d'entre eux eurent été tués, et beaucoup d'autres blessés, et que les rares qui étaient encore sains et saufs se trouvèrent si épuisés qu'ils ne pouvaient plus manier leurs armes. Alors ils furent forcés de se réfugier dans les tours et dans les endroits les plus forts. Les ennemis, voyant la place désormais sans aucune défense, y entrèrent avec tant de fureur et de cruauté qu'ils n'épargnèrent ni sexe ni âge : hommes, femmes et enfants, ils les massacrèrent tous également, et même les malheureux Chrétiens qui nageaient vers les caravelles ne purent échapper, car beaucoup d'entre eux furent tués à bord de celles-ci (1). D. Guterre, se retranchant dans le donjon, y

(1) Voir Cenival, *Santa-Cruz du Cap de Gué*, pp. 114-115 et pp. 144-145. En réalité, les Maures

Mumen Belelche, son of a Genoese renegade and Caid of the sharif, made D. Guterre his personal prisoner and saved many people from the hands of these cruel and inhuman barbarians.
The Sharif also entered the place, brought together all the captives, artillery and weapons and took everything to Taroudant. He garrisoned in the place a guy with a fairly strong troop.

capitula avec ses fils (1) et quelques gentilshommes et seigneurs qui étaient encore avec lui. Ce jour-là se signala très grandement un gentilhomme nommé João de Carvalho (2), gendre de D. Guterre, marié avec la fille de celui-ci D. Mecia. A lui tout seul, avec une épée dans chaque main, il défendit l'accès et l'entrée d'une tour, de telle manière que jamais les ennemis ne purent y pénétrer, et, comme il avait déjà trente morts autour de lui, ils lui coupèrent les jarrets, mais même ainsi à genoux il continua de combattre jusqu'à ce qu'ils l'achevassent de loin à coups de javelot, car personne n'osait s'approcher de lui. Le premier des caïds du Chérif qui entra dans la place fut Mumen Belelche, fils d'un renégat génois. Il fit de D. Guterre son prisonnier personnel et sauva beaucoup de gens des mains de ces barbares cruels et inhumains, qui par dérision du nom chrétien tuaient les femmes et les laissaient dans les rues complètement nues, jetant dessus des chiens morts. Le Chérif entra également aussitôt dans la place, et, faisant rassembler tous les captifs, artillerie et armes qui s'y trouvaient, il fit tout emmener à Taroudant. Puis, laissant en garnison dans la place un caïd avec une assez forte troupe, il passa à son tour dans cette ville et il y fut reçu avec beaucoup de fêtes et de manifestations de joie par les habitants, qui aujourd'hui encore lui donnent beaucoup de louanges pour cette victoire, la regardant alors comme la plus grande et la plus glorieuse de toutes celles que les Maures aient jamais pu remporter, parce qu'elle avait été contre des Portugais.

Ch. 82. *Le Roi notre maître fait publier une lettre* (3) *contre son premier ministre D. Miguel da Silva, qui a quitté secrètement le royaume pour passer à Rome et y a obtenu le chapeau de cardinal sans son autorisation; il y déclare le châtiment qu'il lui inflige pour cela, et celui dont il menace toute personne qui de quelque manière aura communication avec lui; on raconte le châtiment qu'il inflige à D. Jorge, son frère, pour sa culpabilité dans cette affaire* (résumé partiel).

[D. Jorge da Silva, ayant contrevenu aux ordres royaux qui interdisaient toutes relations avec son frère l'évêque de Viseu, D. Miguel da Silva, fut d'abord
43 enfermé à la tour de Belém. Puis, en octobre 1543, à la prière de la princesse D. Maria, fille de Jean III, cette prison fut commuée en exil à Mazagan, ville à laquelle
44 fut d'ailleurs substituée celle d'Arzila, en vertu d'un décret du 23 juin 1544. La décision ayant été prise avant son départ pour Mazagan, D. Jorge da Silva ne séjourna qu'à Arzila, où il servit sous les ordres de D. Manuel Mascarenhas.] (4).

n'attaquèrent pas les caravelles portugaises, mais ils mirent à la mer deux petites embarcations qui poursuivirent les fugitifs, dont beaucoup furent tués ainsi. Cf. David Lopes, dans *História de Portugal*, IV, Barcelos, 1932, p. 98.

(1) En fait, D. Guterre n'avait plus avec lui que son fils D. Jerónimo, sa fille D. Mecia, et son neveu D. Luiz de Monroy : son autre fils, D. Afonso, avait été tué au cours du siège. Cf. Cenival, *Santa-Cruz*, pp. 104-105 et pp. 140-141.

(2) La forme exacte paraît être *Carvajal*, et le prénom *Rodrigo* (et non *João*) ; ce gentilhomme était Castillan comme D. Guterre lui-même. Cf. Cenival, *Santa-Cruz*, pp. 100--101.

(3) Datée du 23 janvier 1542.

(4) Il y fut d'ailleurs tué dès 1545, lors d'un combat dans les environs. Cf. *Anais de Arzila*,

What is not related in this story is that the widowed daughter of D. Guterre, D. Mecia married Mohammed ash-Sheik. [Histoire de Sud Marocain, You Tube channel "Chronique d'Agadir, 1505 - 1541", uploaded 14 Aug 2016.https://www.youtube.com/watch?v=eq-L15ESX80&list=WL&index=6&t=0s

Ch. 95. *Le Roi notre maître fait venir à la Cour le seigneur D. Duarte, son fils naturel. Manière dont il le reçoit, et manière dont le reçoivent la Reine notre dame, le Prince, la Princesse et l'infante D. Maria* (1). *Il meurt peu après. Chagrin qu'en*
43 *ont le Roi et la Reine* (extrait).

...et, comme en cette conjoncture il [le Roi] fut avisé que l'escadre du Grand Turc cette année-là descendait la côte d'Espagne, il passa aussitôt à Lisbonne pour secourir la ville de Ceuta, dans le cas où cet avis eût été exact...

Ch. 96. *Le capitaine d'Arzila D. Manuel Mascarenhas fait une incursion sur le territoire des Maures ; issue de celle-ci. Les Maures l'attaquent en deux occasions, et ce qui lui arrive en toutes deux.*

D. Manuel Mascarenhas, capitaine d'Arzila, ayant appris par un Maure de sa connaissance, dont il avait déjà éprouvé la véracité en de pareilles affaires, qu'il pourrait aller prendre un village du Ferrobo, partit de la place avec tous
bre ses hommes de cheval le 11 septembre (2) de cette année 1544, et il envoya en avant à pied Francisco Colaço, avec cent vingt ou cent trente hommes de pied, arbalétriers et espingardiers, gravir la montagne pour tomber sur le village à l'aube. Mais Franscisco Colaço fut éventé, et, quand il atteignit le village, il le trouva complètement évacué. Néanmoins, il ne laissa pas de l'attaquer avec ceux qui purent le suivre, et il arriva encore à temps pour tuer quatre ou cinq Maures, en faire un captif, prendre tout le bétail du village et mettre le feu aux maisons, qui brûlèrent avec tout ce qu'elles contenaient. A ce moment, comme l'alerte faisait déjà accourir les Maures, le Capitaine envoya D. Nuno Mascarenhas, fils du capitaine des genétaires, qui alors se trouvait là comme gentilhomme de garnison, secourir les gens de pied avec cinquante cavaliers. Pour lui, avec ses fils, il se mit en marche juste derrière lui avec le reste de ses hommes, il les rassembla tous sous ses ordres et il retourna librement à la place sans recevoir de dommage d'aucune sorte. Le lendemain, le Capitaine était hors de la place à regarder une caravane qui était en train d'entrer, pour voir s'il pourrait s'informer de ce qui se passait parmi les Maures, lorsqu'il fut attaqué par des amogabares qui venaient du côté de la montagne et qui laissèrent derrière eux trois compagnies à une lieue et demie de la place. Comme la veille on avait su que la montagne était tranquille, et que d'autre part on ne soupçonnait pas qu'il pût y avoir des forces ennemies dans la campagne, l'*adail* António Freire, sans en avoir l'ordre du Capitaine, sans lui demander sa permission, et sans même tenir compte qu'il se trouvait hors de la place et légèrement à l'écart, se mit à poursuivre les amogabares, entraînant D. Fernando Pereira, fils de D. João

II, p. 382 et pp. 387-388, et David Lopes, *H. de Arzila*, pp. 379-381. D'après Fortunato de Almeida, Jorge da Silva était le neveu, et non le frère, de l'évêque de Viseu (*História da Igreja em Portugal*, III, 2, Coimbre, 1915-1917, p. 923).

(1) Août 1543.

(2) Date inexacte ; il faut lire 14 (cf. David Lopes, *História de Arzila*, p. 379, n. 3). Ferrobo = Farrobo (Jbel Ḥabîb). Sur cette montagne, voir Góis-Ricard, p. 20, n. 2.

Pereira, D. Nuno, D. Pedro et Jerónimo Mascarenhas, neveux du Capitaine, et D. Fernando, son fils, avec douze ou quinze autres hommes de cheval. Ils coururent tous après les amogabares jusqu'à donner contre les autres forces des trois compagnies. D. Fernando Pereira, qui allait en tête, y fut tué, et un familier du Capitaine, qui allait avec lui, disparut, sans que l'on sût pour lors s'il était tué ou captif. Deux hommes de la place furent encore tués, mais tous les autres réchappèrent, car le Capitaine accourut en toute hâte pour les soutenir jusqu'au-delà du gué d'Algarife (1), où il se posta sur une hauteur avec trente cavaliers jusqu'à ce qu'ils fussent tous près de lui. Avec eux venait aussi son fils D. Fernando, qui resta sur une autre hauteur, à la vue de son père, pour attendre avec quelques cavaliers ceux qui venaient encore derrière, car, tandis qu'il poursuivait les Maures, son cheval s'y était fatigué de telle manière qu'il n'avait pas pu passer plus avant. Le Capitaine, voyant rassemblés près de lui tous les siens, reprit la direction du gué d'Algarife pour le passer. Mais les trois compagnies de Maures le pressèrent de telle manière en cet endroit que tous les hommes s'enfuirent, et qu'avec douze ou quinze cavaliers seulement, qui étaient restés avec lui, il fit volte-face au gué même contre les Maures, dont les nôtres tuèrent cinq ou six et blessèrent quelques-uns, sans compter beaucoup qu'ils renversèrent dans l'eau. Il leur tuèrent aussi quelques chevaux. Parmi les nôtres moururent un familier du Capitaine et un habitant de la place. Dans ce combat se trouvèrent D. Jorge da Silva, fils du comte de Portalegre, et le fils du Capitaine D. Fernando, et ses neveux, parmi lesquels Jerónimo Mascarenhas reçut une mauvaise blessure d'un coup de flèche. Des autres qui se trouvèrent là avec le Capitaine, je ne dis pas les noms, car il ne les a pas mis dans la lettre qu'il écrivit là-dessus à S. A., et où il lui dit que les noms de tous ceux-là il les lui adresse par une autre voie sur une liste signée d'eux. Cette liste n'est pas parvenue à ma connaissance. Cette
bre même année, le sept du mois de novembre à dix heures du matin, alors que l'on avait déjà assuré (2) le territoire, cette place d'Arzila fut courue par le caïd d'El-Qṣar el-Kbîr avec la plus grande partie des gens du Gharb et tous les Turcs du roi de Fès, dont beaucoup étaient des archers et des arquebusiers, et qui pouvaient être à peu près deux mille à cheval. A cette alerte accourut aussitôt D. Manuel Mascarenhas, pour faire rentrer le bétail, et, bien qu'il s'efforçât autant qu'il put de le faire sans combat, cela ne lui fut pas possible. En effet, comme le territoire avait été assuré, les paysans se trouvaient dispersés à travers la campagne occupés à leur travail, et, bien qu'il réussît à ne rien laisser dehors, néanmoins quand il rentra en poussant tout le troupeau devant lui par les lices du Facho, les Maures étaient déjà si proches que, pour empêcher la perte des hommes qui venaient à pied, il fut obligé de faire une volte-face contre eux. Or, comme les

(1) Il faut lire *Algarrafa* (*Anais de Arzila, passim*).

(2) « já despois de estar o campo seguro » (III, p. 440), c'est-à-dire qu'on avait déjà fait la reconnaissance quotidienne, qui permettait de se rendre compte si les environs de la place étaient sûrs, et que l'on avait déjà disposé les vedettes (cf. Robert Ricard, *Un document portugais sur la place de Mazagan au début du* XVIIe *siècle*, p. 12-13). Cf. plus loin IV, 5, au début.

nôtres les malmenaient à coups de lance et étaient en train de les repousser au dehors par une porte qui était dans le retranchement de la lice d'en bas, le Capitaine vit son enseigne presque désarçonné dans la lice, et les lances des Maures contre son corps. Il abandonna aussitôt la porte pour aller le secourir, mais, comme les Maures armés de lances étaient fort nombreux, ils le désarçonnèrent, et, quand il fut par terre, il y eut tant de coups de lance et de chocs de chevaux contre lui qu'ils le maltraitèrent extrêmement: ils lui donnèrent un coup de lance fort grand à la hanche, un autre qui lui traversa le casque et atteignit la tête, mais sans vrai dommage, et un grand nombre sur son armure, qui, tout en ne le blessant pas, ne laissèrent pas de le mettre en plus mauvais état encore. Comme il était dans cette difficulté, un vaillant gentilhomme, familier de S. A., nommé Francisco Colaço, qui peu de jours auparavant avait abandonné le poste d'*adail*, se jeta à bas de son cheval, le prit dans ses bras et le sauva ainsi d'entre les Maures. Après lui intervinrent aussi Baltasar Manso, familier du Capitaine, puis quelques gentilshommes et seigneurs, qui le défendirent de telle manière qu'ils écartèrent de lui tout péril. Dans cette mêlée fut également désarçonné D. Jorge da Silva, qui remonta à cheval avec beaucoup de courage et de sang-froid. Le Capitaine, qui se trouvait dès lors tout à fait en sûreté, fut obligé d'aller se faire soigner, parce qu'il perdait beaucoup de sang par sa blessure, et qu'il n'était pas encore bien rétabli d'une maladie qu'il avait eue. Il rentra dans la place accompagné de Francisco Colaço et de Baltasar Manso, son familier. Mais Francisco Colaço rejoignit ensuite le fils du Capitaine D. Fernando, qui était encore en train de se battre, en compagnie des gentilshommes et des seigneurs qui se trouvèrent avec lui, et qui fut obligé de faire deux volte-face contre les Maures, au cours desquelles ils en désarçonnèrent beaucoup, et tous montrèrent bien leur grand courage. Je ne mets pas ici leurs noms, à cause de la négligence que quelques-uns des capitaines des places d'Afrique apportaient habituellement à les mettre dans les informations qu'ils envoyaient à S. A. sur les choses de cette espèce. Au cours de toute cette rencontre, les Maures perdirent dix-huit hommes, dont quelques notables; ils eurent beaucoup de blessés, dont on ne sut pas le nombre, et beaucoup de chevaux tués; un Maure fut pris. Chez les nôtres, il y eut beaucoup de blessés, qui se rétablirent, et dans le combat il y eut trois morts, Pero Lopes, secrétaire de l'intendance, homme fort âgé, qui se perdit parce qu'il avait la vue basse, Braz Fernandes, et un barbier. Quant à nos chevaux, il y en eut cinq ou six de tués, et autant de perdus; et aux ennemis les nôtres en prirent quatre. Par le Maure captif on sut qu'il y avait de longs jours que ces Maures étaient résolus à attaquer le Capitaine aux lices, parce qu'ils savaient que la place était alors démunie de soldats. Ceux-ci en effet les forcent à se replier loin dans l'intérieur. C'est pourquoi ils avaient amené avec eux les archers et espingardiers turcs: ce sont ceux-ci qui firent alors le plus de dommage aux nôtres, aussi bien hommes que chevaux. Et c'est l'absence de soldats dans la place qui leur permit d'arriver jusqu'aux lices avec tant d'aisance et d'audace et de se retirer avec si peu de dommage.

QUATRIÈME PARTIE

Ch. 5. *Francisco Botelho, capitaine de Tanger, sort de la ville pour combattre les Maures jusqu'à trois lieues de celle-ci, et ce qui lui arrive.*

Le 21 octobre de cette année 1546, à une heure où il était déjà hors de la ville dans la campagne et où il avait distribué les vedettes, Francisco Botelho, capitaine de Tanger, reçut la visite d'un informateur maure, qui lui dit que les caïds Muley Mafamede et Hacem (1) et le caïd de Targa voulaient lui tendre un guet-apens le jour même avec des amogabares, et que, avec leurs étendards et six cent cinquante lances, dont cent cinquante arbalétriers et espingardiers, ils s'étaient installés dans une embuscade appelée la Forcadinha, qui est à trois lieues de la ville. Le Capitaine, après avoir pris là-dessus l'opinion de quelques personnes qu'il pensait de bon conseil, décida de tendre un guet-apens aux amogabares avec trente hommes de cheval, tandis que lui leur tomberait sur le dos. Comme les vedettes étaient pour lors peu nombreuses, et qu'elles étaient déjà dehors, il fit poster ses trente hommes dans une embuscade qu'on appelle « la source du geôlier » (*a fonte do mazmorreyro*), et lui, avec l'étendard et tout le reste des cavaliers, se posta aux lices, en-deçà des trois mâts. Sur ces entrefaites, la vedette du Chérif (2), voyant les amogabares des Maures qui approchaient en prenant leurs dispositions de combat, se précipita à donner l'alarme plus tôt qu'il ne convenait, à cause de quoi les Maures se retirèrent sans avoir eu contact avec les nôtres. Alors le Capitaine, comme l'étendard royal était au dehors dans la campagne, chose dont il pensait que les Maures devaient être informés, jugea qu'il ne convenait pas au prestige du même étendard de le faire replier sans avoir eu contact avec ces ennemis. C'est pourquoi il alla à leur recherche à une allure de promenade jusqu'à l'endroit qui se trouve à côté de la Forcada, c'est-à-dire à deux lieues de la ville. Là il détacha devant lui l'*adail*, avec le fanion et quarante cavaliers, et il envoya avec eux trois autres cavaliers pour aller leur reconnaître le terrain. C'étaient le bombardier Palos Adão, qui servait alors à cheval sans ration pour nourrir sa monture, et qui était si habile à la guerre en rase campagne que peu de temps après il devint *almocadem*, Francisco Verdugo, familier de S. A., qui servait alors comme *almocadem*, et la vedette António Lourenço,

(1) Il y a lieu de se demander si Andrade ne dédouble pas ici un seul et même personnage, le notable du Nord-Marocain Sidi Aḥmed el Ḥassen, caïd de Tétouan et fils du fameux *Almandarim* (Góis-Ricard, p.3), que les textes portugais appellent *Mahamede Hacem*, *Haçim* ou *Haçym*, et qui avait un fils du même nom (*Anais de Arzila*, II, p. 314 et p. 340). Sur le père et le fils, cf. en outre *Sources inédites*, Espagne, I, p. 97, p. 126, p. 138.

(2) « a atalaya do Xarife » (IV, p. 18). Il faut probablement lire Xarfe (= Charf), petite hauteur bien connue au S. E. de Tanger. Les trois mâts correspondaient aux trois secteurs du territoire, Atalainha, Meyo et Xarfe ; le quatrième secteur, celui des Vergers, était commandé par un autre mât spécial. Sur toute cette organisation, cf. le texte de D. Fernando de Meneses dans Robert Ricard, *Mazagan*, p. 72-73. Pour toute la toponymie des environs de Tanger, il faut d'ailleurs se reporter à Meneses, *H. de Tanger*, p. 284-295.

tous trois bons soldats. Le Capitaine se mit aussi en marche derrière eux avec tout le monde. L'*adail*, qui allait devant, arrivant jusqu'en vue d'une rivière qui était près de l'embuscade sans apercevoir les Maures, s'arrêta au gué de la Forcadinha (1) avec ses quarante cavaliers et envoya ses trois éclaireurs reconnaître l'embuscade où les Maures se trouvaient. Ceux-ci sortirent au moment où les nôtres arrivaient et allèrent occuper un gué par où ces derniers devaient passer. Ils s'y retranchèrent avec des arbalétriers et des arquebusiers et tous les hommes de cheval, pensant qu'ils n'avaient pas d'autre défense. Là-dessus le Capitaine arriva en cet endroit avec l'étendard au moment où jusqu'à soixante-dix cavaliers des Maures étaient passés sur cette autre rive du gué. Les nôtres les pressèrent si vigoureusement qu'ils les firent entrer dans le gué, où ils leur tuèrent quelques hommes. Eux, de l'autre rive du gué, tirèrent aussi contre les nôtres beaucoup de coups d'arquebuse et de flèches empoisonnées, avec quoi ils blessèrent alors deux fois l'*adail*; et d'un coup de javelot ils blessèrent aussi l'*alcaide mór* de la ville dans le gué. A la suite de cela les nôtres se replièrent vers l'étendard, ce que voyant les Maures repassèrent le gué et les attaquèrent. Mais, dès que les nôtres leur firent front, ils se replièrent en fuite vers le gué, et ils firent cela trois fois sans que les nôtres pussent les écarter du gué, ni aller les attaquer sur l'autre rive à cause du grand nombre d'arbalétriers et d'espingardiers qu'ils avaient. Aussi le Capitaine se retira-t-il vers l'extérieur avec l'étendard, pour voir s'ils voulaient passer le gué avec les leurs et venir l'attaquer à l'endroit où il se trouvait. Mais ils restèrent en place sans faire un mouvement. Le Capitaine fit de même jusqu'au moment où il vit que non seulement ils ne passaient pas le gué, mais encore qu'ils battaient peu à peu en retraite par le flanc d'une montagne qu'on appelle Cazmude (2), et alors, comme il était déjà tard et qu'il n'y avait là plus rien à faire, il se replia de son côté vers la ville. Nous perdîmes ce jour-là quatre tués, l'*adail* et l'*alcaide mór*, qui rentrèrent mourir chez eux, et deux domestiques d'habitants, mal armés, qui furent tués sur place; il y eut treize blessés. Les Maures eurent au gué quelques morts et blessés, dont on ne sut pas le nombre. Les gentilshommes de garnison qui se trouvèrent là avec le Capitaine furent les suivants: Lopo de Sousa, D. Fernando de Noronha, fils de D. Alvaro de Noronha, qui eut la main droite traversée d'une flèche, et dont un des familiers fut aussi blessé, João Alvares de Andrade, fils de Fernão Alvares de Andrade, trésorier en chef du royaume, Nicolao de Sousa, qui eut un genou traversé d'une flèche, João Rodrigues de Sá, D. Vasco Coutinho, Francisco de Ataide, qui fut blessé d'une flèche à la hanche, António das Póvoas, Tristão Gomes de Aragão, qui fut atteint de deux coups de flèche, l'un à la tête et l'autre au bras, Aires Gomes da Silva, Fernão de Lima, Pero Jusarte, Cristóvão Soares, Manuel Cabral, fils d'Aires Pires Cabral, qui eut le bras traversé d'une flèche,

(1) C'est probablement à la suite de l'épisode raconté ici que ce gué prit le nom de *porto da Forcadinha de Francisco Botelho* (Meneses, *Tangere*, p. 293-294).

(2) Ce toponyme est mentionné dans Meneses, *H. de Tangere*, p. 292-293.

D. Fernando de Meneses, frère de D. João de Meneses, et Manuel Botelho, cousin du Capitaine. Les habitants et les familiers de S. A. qui habitaient la ville et se trouvèrent là en cette journée sont les suivants : André Banha, Cosme Cordeiro, son gendre, Diogo Lopes da Franca, dont le Capitaine fit son *adail* à la suite de la mort de l'autre, parce qu'il jugea qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour cette charge et même pour d'autres beaucoup plus importantes, et qui fut ensuite plusieurs fois capitaine de la ville durant la vacance du poste, Jorge de Mendonça, qui fut blessé d'une flèche, Aires Pinto Ribeiro, le Castillan Jerónimo Mealha (Mealla), qui fut aussi blessé d'une flèche, Pero Vaz Magro, António Pires et deux de ses fils, qui furent tous deux blessés d'une flèche, Pero Couceiro, Diogo de Fontes, blessé d'une autre flèche, Francisco Lopes, qui servait alors comme trésorier, Cristóvão Lobo, familier de S. A., Filipe Vaz de Sousa, familier de S. A., qui portait l'étendard royal et qui avec beaucoup de vaillance le tint toujours ferme à son poste, les trois éclaireurs dont j'ai fait mention plus haut, Francisco Ferreira, familier de S. A., et portier de la porte de la ville, qui fut blessé, Gaspar Vaz, António Martins, qui fut blessé d'une flèche au genou, Cristóvão Martins, son frère, Mestre Afonso, qui était alors chirurgien dans la ville et qui ce jour-là se conduisit plus en soldat qu'en homme de sa profession, combattant contre les Maures dans toutes les volte-face, retirant les flèches aux blessés sans perdre aucune occasion de combattre, Lopo de Coadros, qui, bien qu'il fût tenu pour chrétien nouveau, se conduisit ce jour-là de telle manière que beaucoup qui ne l'étaient pas auraient pu en concevoir de la jalousie, António da Silva, valet de chambre de S. A., et beaucoup d'autres dont on n'a pas su le nom. Le Capitaine ne resta pas tout à fait sauf ce jour-là, car à la dernière volte-face qu'il fit contre les Maures, deux d'entre eux, qui devaient le connaître, s'approchèrent si bien de lui que l'un lui donna un coup de lance qui traversa sa selle et les reins de son cheval, tandis que l'autre le prenait à bras le corps. Mais aussitôt intervinrent Jerónimo Mealha, João Alvares de Andrade, Francisco Gil et Cleofas Gil, qui allaient en sa compagnie, Diogo Lopes da Franca, Aires Pinto Ribeiro, Pero Vaz Magro et Manuel Castanho, portier de la chambre de S. A. et de la maison du même Capitaine, qui désarçonna le Maure qui le tenait à bras le corps, et avec le vaillant secours de ces gentilshommes le Capitaine fut complètement hors de danger.

Ch. 34. *Le Chérif prend par la force la ville de Fès et se rend maître de tout le royaume. Le Roi ordonne de faire fortifier les places d'Afrique.*

49 Il y avait alors (1) plus d'un an que le chérif Muley Hamete, enorgueilli par les victoires qu'il avait remportées sur son frère Muley Mahamet, ancien chérif de Maroc, avait mis le siège devant la ville de Fès ; et, bien qu'il sût l'opposition

(1) En mars 1549. Pour tous les événements des années 1549-1552, on se reportera utilement aux *Sources inédites*, Espagne, I, Paris, 1921.

de la plupart de ses caïds et le grand déplaisir et mécontentement de tous ses hommes, fatigués et dégoûtés à la fin par des travaux si continuels, néanmoins il était décidé à ne pas lever le siège sans avoir pris la ville. Cela fut cause que le royaume commença à se diviser, que beaucoup de caïds passèrent à son service et que beaucoup d'endroits prirent parti pour lui. Ainsi, ayant déjà mis la place en grande difficulté, après avoir mené contre elle quelques assauts assez vigou-
:1549 reux, le dernier de ceux-ci, qui eut lieu le 29 janvier de cette même année 1549, lui permit de l'occuper complètement. Mais elle était si forte par elle-même que, bien que ceux qui la défendaient véritablement fussent peu nombreux, car déjà la plus grande partie de la population penchait vers le parti du Chérif, il ne put l'occuper sans perdre beaucoup des meilleurs hommes de l'élite de son armée. Quand le roi de Fès, qui ce jour-là avait montré plus de courage au combat que dans le passé il n'avait montré de prudence dans le gouvernement du royaume, vit l'affaire arrivée à tel point qu'il comprit qu'il ne lui était plus possible d'empêcher le Chérif d'occuper la ville, il se replia avec ceux qui voulurent le suivre, le roi de Velez et quelques autres notables, ses parents et ses vassaux, sur Fès-le-Vieux, qui est près de la ville, endroit plus fort et où ils pouvaient plus facilement se défendre (1). Dès qu'il eut occupé la ville et se fut fait nommer roi de Fès, le Chérif, pour se concilier la sympathie du peuple et se donner des apparences de sainteté et d'attachement à la vertu — procédés et ruses dont il avait usé pour étendre et augmenter à tel point son pouvoir —, fit informer le roi de Fès que, s'il voulait passer à Maroc, il lui donnerait à cette fin sauvegarde pour sa vie et ses biens, et qu'il pourrait y vivre tranquille et sans crainte. Le Roi accepta, se conformant au temps et à la fortune, auxquels il est fort sage d'obéir, car ce
s 1549 sont des ennemis dont personne n'a jamais pu triompher par la force, et le 14 mars il partit pour Maroc avec ses femmes, ses fils et quelques parents qui, en cette misérable situation, voulurent l'accompagner, parce que le Chérif avait fait proclamer qu'aucun parent du Roi ne pourrait vivre en un endroit quelconque du royaume de Fès sous peine de la vie. Des trois filles que ce Roi avait, le Chérif prit pour femme la plus jeune, étant lui même âgé de soixante-seize ans (2), et des deux autres il donna l'une à Muley Abdala et l'autre à Muley Abdarrahamão ses fils. Des richesses que le roi de Fès emporta avec lui, outre les bijoux d'or et d'argent qu'on lui vola (et dont on dit qu'ils valaient 80.000 *cruzados*), on affirme qu'il chargea cent vingt chameaux et cinquante bêtes de somme. Pour les richesses des parents du Roi, le Chérif en fit don à ceux qui le servaient et à quelques caïds qui avaient embrassé aussitôt sa cause, à savoir Barraxa, Alaroz, caïd d'El-

(1) Il s'agit ici, semble-t-il, d'un lapsus d'Andrade. Cette phrase s'applique mieux à Fès-Jdîd (Fès-le-Neuf). De fait, c'est la vieille ville qui fut d'abord occupée par le Chérif et c'est vers la ville neuve que ses ennemis se retirèrent (*Sources inédites*, Espagne, I, p. 142-156). Voir d'ailleurs ce que dit Andrade lui-même un peu plus loin. On a discuté sur les jours, mais il demeure certain que ces événements eurent lieu à la fin de janvier 1549.

(2) ...sendo o xarife de setenta e seis annos esta tão fresco e se ca anda tãobem que esta pera viver dez annos... » (Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 433).

Qṣar, Cide Nacer, caïd de Larache, Cide Arami, le Morion (1), et d'autres encore. C'est ainsi que le Chérif resta alors maître absolu de deux royaumes aussi puissants que celui de Fès et celui de Maroc, sans compter celui de Sous, dont il était déjà maître auparavant. Luis del Mármol Carvajal, écrivain d'autorité et de crédit pour cette époque, au second Livre de la première partie de l'ouvrage où il fait la description de l'Afrique et le récit des guerres qui y ont eu lieu, dit au chapitre 40 que ce roi de Fès, après s'être retiré à Fès-le-Neuf, parce que le chérif de Maroc était déjà dans Fès-le-Vieux et en avait pris possession, reçut de Muley Buhaçon, roi de Velez, le conseil de gagner avec lui sa ville, d'où il rechercherait le secours des princes chrétiens pour recommencer à faire la guerre ; et, comme il avait répondu qu'il n'abandonnerait pas sa mère, sa femme et ses enfants, mais chercherait quelque honnête accord avec le Chérif, le Buhaçon était parti secrètement cette nuit-là par une porte dérobée et était allé à Velez ; et cette même nuit Lela Mahabib, mère du Roi, était allée trouver le Chérif, et avec beaucoup de larmes lui avait demandé de faire la paix avec son fils et de lui donner quelque région de ce royaume où il pût vivre tranquille ; et le Chérif, se montrant satisfait de cela, avait donné au Roi trois jours de délai pour partir de Fès-le-Neuf et emporter tous ses meubles, vêtements et bijoux, et tout ce qu'il aurait encore ; et, dès que le Roi était parti de la ville, le Chérif y était entré avec tout son monde, s'était installé dans son palais et lui avait ordonné d'aller à Maroc avec toute sa famille ; et, cela fait, il s'était marié avec une fille du roi de I Du vol que l'on fit des bijoux, de l'or et de l'argent du roi de Fès, ainsi que ι cent vingt chameaux et des cinquante bêtes de somme qu'il avait emmenés chargés de ses biens, des biens que le Chérif avait pris aux parents du roi de Fès pour en faire don à quelques-uns des siens et du mariage des deux fils du Chérif avec les deux filles du Roi de Fès, il ne fait pas la moindre mention. La nouvelle de la prise de la ville de Fès par le Chérif et de l'établissement de sa domination sur tout le royaume
549 parvint au Roi le 12 février de cette année 1549. Comme toujours il avait eu devant les yeux le grand préjudice qui pourrait résulter de l'union de ces deux Etats si grands et de leur sujétion à un seul maître, d'autant plus que celui-ci était si zélé à faire la guerre contre les Chrétiens, il avait toujours travaillé par tous les moyens possibles à empêcher ce résultat, et de beaucoup de façons il avait tâché à aider le roi de Fès et à le soutenir contre le pouvoir du Chérif. Mais, voyant maintenant que Dieu, dans ses desseins cachés, en avait décidé autrement, plus il vit grossir le pouvoir du Chérif, plus il se soucia de fortifier les places d'Afrique. C'était là une chose à laquelle il importait de pourvoir dans le plus bref délai, car elles étaient toutes difficiles à défendre, les unes à cause de la faiblesse de leur situation, les autres parce qu'elles étaient insuffisamment protégées contre un ennemi si puissant, et qui était en train de le devenir encore davan-

(1) Sur ces personnages, cf. *S. i.*, Espagne, I, p. 124, n. 1, p. 145, p. 222, n. 1, et surtout Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 432. Le dernier, « Homorião », « o morrião », était caïd des Turcs, l'avant-dernier était caïd de Marrakech. *Barraxa* était caïd de Chechaouen (*Sources inédites*, Espagne, I, p. 108, n. 1).

tage — car on tenait comme nouvelle certaine que le Chérif rassemblait toutes sortes de munitions, qu'il faisait mettre sur affût sa grosse artillerie, qui comptait trente pièces, parmi lesquelles il y en avait quelques-unes de vingt empans de long, sans compter d'autre plus petite qui lui appartenait déjà, et qu'il en faisait fondre pour la première fois (1). Cela, en effet, se pouvait croire et craindre de la part d'un ennemi puissant et belliqueux, enorgueilli et enflé par le bonheur de ses récentes victoires, et qui cherchait à persuader les Maures que le dessein qui l'avait amené à conquérir ce royaume ne venait d'aucune avidité à étendre sa puissance, mais de son désir et de sa résolution de libérer l'Afrique de la sujétion des Chrétiens et de leur faire une guerre si cruelle qu'il les obligeât à abandonner complètement les places qu'ils y possédaient. La chose jusqu'alors n'avait pas été possible parce que ces deux royaumes se trouvaient divisés et soumis à des maîtres différents, qui négligeaient en outre leur obligation de faire la guerre aux Chrétiens, ennemis communs de tous et de leur prophète Mahomet. A la suite de ces nouvelles et d'autres de ce genre qui avaient cours sur ce sujet, et qui semblaient dignes de crédit, le Roi se décida sans réserve à faire pourvoir les places d'Afrique le mieux et le plus rapidement possible, conformément aux besoins de chacune d'elles (2).

Ch. 35. *Le Roi ordonne de faire faire un fort sur la montagne du Seinal ; il envoie à cet effet D. Af[illegible] de Noronha, capitaine de Ceuta ; instructions qu'il lui donne. Il envoie Luiz d[illegible]oureiro en Andalousie recruter des soldats et pourvoir aux places d'Afrique. Il envoie à Lisbonne D. Afonso de Portugal pourvoir ce qui de là doit aller au Seinal.*

De toutes les places que le Roi possède en Afrique, seules Mazagan et Ceuta avaient alors la fortification nécessaire, car S. A. non seulement les avait fait fortifier, mais presque fonder, avec beaucoup de dépenses de sa part et de celle des siens. Toutes les autres places, bien qu'à diverses époques on y eût dépensé beaucoup d'argent, ne furent jamais tenues pour sûres et donnèrent beaucoup de souci, les unes à cause des difficultés naturelles qui s'opposaient à ce qu'elles fussent bien fortifiées, et les autres parce qu'elles avaient de si mauvais ports qu'elles ne pouvaient être rapidement et sûrement secourues en cas de nécessité. De toutes, celle qui se trouvait alors dans le péril le plus évident était El-Qṣar, d'un côté parce que le Chérif, disait-on, avait déjà jeté les yeux sur elle et sur son port, particulièrement commode pour les bateaux à rames qu'il avait l'intention d'amener sur le Détroit (3), d'un autre parce que le Roi était informé

(1) Sur les préparatifs belliqueux du Chérif, cf. Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 432-435, et *Sources inédites*, Espagne, I, p. 338.

(2) Les indications données par Andrade dans ce chapitre sont pleinement confirmées par les notes que M. David Lopes a publiées dans le Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 431-435, et auxquelles j'ai plusieurs fois renvoyé. Les ressemblances sont telles qu'il y a même lieu de penser que Andrade a connu et utilisé ce document.

(3) Rapprocher Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 434.

qu'elle était si faible naturellement que, dans l'état où elle se trouvait, elle aurait beaucoup de mal à résister à un siège en attendant d'être secourue. Il fallait sans tarder la munir de fortifications avec beaucoup de soin et de diligence. Le Roi étudia donc cette affaire en son conseil, où se trouvèrent présents non seulement ceux qui ont coutume d'y assister ordinairement, mais encore quelques autres personnes compétentes et expérimentées dans la guerre d'Afrique, et ils arrivèrent à cette conclusion que, en cas de siège, El-Qṣar se trouverait dans le plus grand péril et la plus grande difficulté et presque dans l'impossibilité de se défendre contre les forces du Chérif, si celui-ci prenait le fort du Seinal, qui est le sommet d'une montagne qui domine la place, et dont il suffit d'être maître pour être maître aussi de celle-ci ; et, comme on affirmait que la première chose que le Chérif entreprendrait serait d'enlever ce fort, parce qu'avec cela il aurait l'espoir d'enlever la place plus facilement, le conseil décida unanimement que, puisqu'il n'était pas question d'abandonner El-Qṣar, il fallait parer avant tout à ce péril en occupant ce mont Seinal et en le fortifiant avant que le Chérif ne pût s'en emparer, car la défense totale et la sécurité d'El-Qṣar en dépendaient de telle manière que, sans ce fort, aucun autre travail et aucun secours ne pouvaient lui être utiles. A ces raisons, qui se donnèrent alors en ce conseil, l'adulation mêla aussi les siennes, car elle ne manque jamais en la présence des princes, disant que l'édification de ce nouveau fort presque en la vue et la présence d'un ennemi si puissant, insolent et victorieux, serait un exploit digne de grand renom et de plus grande gloire que beaucoup de glorieuses victoires. Et, comme l'on comprenait que ce qui importait le plus était la rapidité et la diligence, pour que la chose pût être exécutée avant que le Chérif ne vînt à avoir vent que l'on s'occupait de cela, le Roi écrivit aussitôt à D. Afonso de Noronha, fils de D. Fernando marquis de Vila Real le Vieux, qui était alors capitaine et gouverneur à Ceuta au nom du marquis son frère. Il l'informait qu'il avait décidé de faire un fort au Seinal d'El-Qṣar, et il ajoutait que, à cause de l'importance de ce travail pour son service, il le désignait pour le diriger, car il avait une grande confiance en sa personne et il connaissait son expérience des choses de la guerre. A cette fin il lui donnait cinq mille trois cents hommes, dont quatre mille étaient soldats, mille manœuvres, et les autres charpentiers, maçons, carriers, autant de chacun de ces métiers qu'il parut nécessaire, et six maîtres d'œuvres. Il faisait recruter ces hommes partie à Lisbonne, partie en Andalousie. Dans ce nombre figuraient ceux qui avaient été déjà envoyés à El-Qṣar et sur lesquels il pouvait compter pour s'emparer aussitôt du Seinal et y faire un château de bois sans fossé, suivant le plan qu'apporterait Miguel de Arruda, maître d'œuvres des forteresses du royaume (1). Et comme l'on pouvait craindre que le Chérif, à cause de la hâte

(1) Sur le rôle de ce célèbre architecte dans cette affaire, cf. Henrique Lopes de Mendonça, *Notas sôbre alguns engenheiros nas praças de Africa*, Lisbonne, 1929, p. 9-11. Sur l'usage des châteaux de bois, cf. Góis-Ricard, III, 76, p. 151, Cenival, *Santa-Cruz*, p. 22-23, et *Sources inédites*, Portugal, I, p. 698.

qu'il apportait aux choses de la guerre, ne voulût nous devancer en se rendant maître de cette montagne, à la suite de quoi il serait devenu extrêmement difficultueux et périlleux de la lui enlever, il lui recommanda beaucoup, si par hasard il n'avait pas tout ce monde sous la main à la date fixée, d'examiner la possibilité de commencer en sécurité le travail avec celui qui serait déjà arrivé là, et, si cela lui paraissait nécessaire, d'amener avec lui quelques gentilshommes de garnison et quelques habitants de Ceuta, à la condition de laisser celle-ci bien gardée ; et, s'il était informé qu'il y avait déjà des gens du Chérif au Seinal, de ne pas laisser de les attaquer s'il jugeait qu'il pouvait le faire sans péril manifeste des siens. Quant à la fourniture de toutes les choses dont il aurait besoin, il pouvait être certain de ne manquer d'aucune, car pour toutes on avait donné les ordres nécessaires. Afin qu'il eût avec qui examiner les événements qui surviendraient, le Roi avait également ordonné de mettre au courant Alvaro de Carvalho, capitaine d'El-Qṣar, et João de Sepulveda, qu'il y envoyait ; avec le conseil de ceux-ci, et de Miguel de Arruda pour ce qui toucherait aux travaux du fort, il pourrait pourvoir à ce qui lui semblerait nécessaire. Enfin, si se présentait là D. Bernardino (1) ou quelque autre capitaine avec les galères de Castille, sur lesquelles on comptait aussi pour favoriser cette entreprise, qu'il le mît au courant de ce qu'il jugerait utile au service du Roi d'examiner avec lui. Aussitôt
1549 après ces instructions à D. Afonso, le 27 février, le Roi fit appeler Luiz de Loureiro, qui avait une grande expérience de la guerre des Maures et des affaires des places d'Afrique, où il avait été plusieurs fois comme capitaine, et il l'envoya en Andalousie recruter cinq cents soldats pour Tanger, quatre cents pour Arzila, et ceux dont on avait encore besoin pour l'affaire du Seinal, en répandant le bruit qu'il les recrutait pour Ceuta et El-Qṣar et pour les places où l'on serait obligé de reconstituer la garnison. Aussitôt après avoir mené à bien ce qui concernait le recrutement, ainsi que les munitions, les vivres et les autres choses nécessaires dont il emportait la liste, il devait aller rencontrer D. Afonso à Ceuta pour examiner avec lui cette affaire du Seinal, et, pour ne pas faire soupçonner le but de son voyage, il lui fallait faire croire qu'il allait demander au Capitaine de quoi cette place avait besoin, pour le faire venir d'Andalousie, comme il le faisait pour les autres places. Cela fait, qu'il retournât à Puerto de Santa María et disposât un brigantin pour faire constamment la navette avec Tanger et Arzila et l'informer de tout ce qui arriverait dans ces places, de manière à diminuer ou à augmenter, suivant les besoins de chacune, le nombre des choses qu'il portait indiquées sur sa liste. Enfin, qu'il l'avisât de tout immédiatement, pour permettre de prendre en cela les mesures les plus nécessaires au service royal (2). En la

(1) D. Bernardino de Mendoza, capitaine général des galères de Castille. Cf. plus haut III, 15, et plus loin IV, 86 sq.

(2) Les instructions données par Jean III à Luiz de Loureiro ont été publiées par M. David Lopes dans le Supplément aux *Anais* de *Arzila*, II, p. 488-441, avec une date fausse que l'éditeur a rectifiée lui-même dans son *História de Arzila*, p. 411-414 (spécialement p. 414, n. 1). Andrade en donne l'essentiel. On trouve dans Mexia Galvão, *Vida do famoso herói Luiz de Loureiro*, p. 199-204, le texte d'une lettre datée de Puerto de Santa María, 20 mars 1549, où Luiz de Loureiro rend compte au Roi de la manière dont il s'est acquitté de sa mission.

compagnie de Luiz de Loureiro le Roi envoya quelques-uns de ses valets de chambre pour le servir dans les choses dont il les chargerait, et que tout se fît avec beaucoup de diligence. D'autre part, pour mieux organiser l'envoi des troupes et des munitions qui devaient partir de Lisbonne, le Roi y envoya à cet effet D. Afonso de Portugal, fils du comte de Vimioso, qui servait alors à la place de son père comme contrôleur des finances d'Afrique, et qui mit à cette affaire tant de dili-
I 1549 gence que le 13 avril, en arrivant à Lisbonne, le Roi trouva déjà la plupart des munitions et des troupes embarquées, et quelques-unes parties. Dans toute l'exécution de cette entreprise, D. Afonso mit d'ailleurs tant de diligence que d'excessive elle finit par être en partie nuisible, car de toutes les choses il fit faire une telle quantité que beaucoup ne servirent pas et se perdirent. Cependant, il était utile qu'il en fût ainsi, car dans les affaires de la guerre l'abondance des choses est si importante que l'on ne se perd jamais par l'excès, et le dommage est sans comparaison bien moindre quand il y a perte par excès que lorsqu'il y a défaut par insuffisance.

Ch. 36. *Le Roi fait informer l'Empereur et le prince Maximilien, qui gouverne la Castille, de l'entrée du Chérif à Fès, et du fort que lui-même fait construire au Seinal. Il leur demande leur aide à tous deux pour cela. Réponse que lui fait l'Empereur.*

Dès que le Roi eut la nouvelle certaine que le Chérif était entré dans Fès, il lui parut qu'il avait l'obligation d'en aviser l'Empereur (qui se trouvait alors à Bruxelles), tant à cause de l'étroite parenté et amitié qui les unissait que parce qu'il y avait là un danger qui menaçait le royaume de Castille aussi bien que celui de Portugal : il incombait donc également à l'Empereur, jugeait-il, de s'occuper avec lui d'y porter remède. Aussi manda-t-il sur le champ à Lourenço Pires de Távora, son ambassadeur à la cour de l'Empereur, d'informer celui-ci de cet événement, de lui montrer les maux et les dangers que leurs deux royaumes pouvaient raisonnablement craindre du voisinage d'un ennemi si puissant et l'intérêt qu'il y avait à s'efforcer d'y remédier avec toute la promptitude possible, et de lui demander de bien vouloir s'appliquer à cette affaire avec autant de soin que son importance le requérait (1). S. A. faisait de même de son côté, et ce qui lui donnait le plus de souci, c'était la place d'El-Qṣar, où, bien que le site parût difficile à défendre et qu'on ne pût tirer profit de sa défense, il veillait aux

(1) Des instructions analogues avaient été déjà données à Lourenço Pires de Távora avant la prise de Fès, le 6 juin 1548, au moment où il allait rejoindre son poste (*Anais de Arzila*, Supplément, II, p. 428-430, et Sousa, p. 420-421). Andrade doit résumer ici la lettre de Jean III à Lourenço Pires que Sousa date du 22 mars 1549 (Sousa, p. 422). On remarquera que la chronologie des deux auteurs ne concorde pas, puisque, d'après Andrade, c'est le 6 mars que l'ambassadeur reçut ces instructions. Lourenço Pires de Távora — personnage qui joua un rôle diplomatique et politique considérable sous Jean III et Sébastien — avait une bonne expérience directe des choses d'Afrique : il avait résidé à Arzila, il avait été captif quelque temps parmi les Musulmans (1526), et il avait été envoyé en ambassade auprès du roi de Fès en 1541 (*Anais de Arzila*, II, p. 35-40, p. 74-78, p. 123, p. 328-333. Cf. David Lopes. *História de Arzila*, p. 307-308, p. 401, et aussi p. 405-406). Il devait encore gouverner la place de Tanger de 1564 à 1566 (Meneses, *H. de Tangere*, p. 77-78. Cf. Queiroz Veloso, *D. Sebastião*, Lisbonne, 1935, p. 70).

moyens d'interdire l'accès du port et de la rivière, car on disait que celle-ci était propre à abriter des galères et d'autres bâtiments à rames, qui pourraient faire beaucoup de dommage à la navigation du Détroit et aux places d'Andalousie, d'autant plus qu'il pouvait se rassembler sur ce point quelque flotte turque, ce qui était la chose la plus à craindre. A cause de cela, et comme, pour le moment, les circonstances ne montraient pas autre chose à entreprendre, rien n'avait paru plus important à S. A. que de faire faire un fort sur la montagne qui est au-dessus d'El-Qṣar et qu'on appelle Seinal. Des ordres avaient déjà été donnés à cette fin. Pour que ce travail pût être fait avec plus de sûreté, il fallait que l'Empereur envoyât les galères de Castille croiser dans le Détroit, afin de bien montrer aux Maures qu'elles étaient prêtes à secourir les gens qui étaient là. L'ambassadeur devait encore lui demander de sa part, outre le soin qu'il savait qu'il apporterait à cette affaire par suite de l'importance qu'elle avait également pour le royaume de Castille, de vouloir bien lui envoyer son opinion sur tout ce sujet, et à propos des galères écrire aussitôt au prince Maximilien, que, de son côté, S. A. faisait aussi mettre au courant. Il y avait déjà quelques années que l'Empereur avait promis sa fille aînée, l'infante Marie, au prince Maximilien son neveu, fils et héritier du roi Ferdinand son frère, roi des Romains. Comme tous deux avaient atteint l'âge convenable pour être mariés, l'Empereur, qui se trouvait alors en Allemagne occupé aux affaires de la Religion et de l'Empire, envoya le prince Philippe son fils prendre une connaissance personnelle des nations et des Etats dont il devait être le maître, et, pour le prince Maximilien son neveu, il le fit venir recevoir sa femme et il lui remit le gouvernement du royaume de Castille. Comme le Roi avait envoyé Estévão Gago résider à la Cour de celui-ci (1), il lui écrivit d'informer le Prince de la prise de Fès et de la grande puissance du Chérif, et de lui dire combien il fallait craindre que l'escadre d'Alger ne s'unît à lui, car il pouvait en résulter de grands inconvénients et dommages pour la navigation du Détroit, et la plupart d'entre eux atteindraient le royaume de Castille. Pour parer à cela, il était très important que les galères de Castille allassent croiser dans le Détroit, comme il en avait déjà fait prier l'Empereur. Aussi fallait-il de sa part instamment demander au Prince de faire préparer les galères afin que, dès l'arrivée du message de l'Empereur, elles partissent aussitôt pour le Détroit. Estévão Gago représenta tout cela comme il en avait reçu l'ordre. Le courrier
1549 que le Roi avait envoyé à l'ambassadeur Lourenço Pires de Távora arriva à Bruxelles le 6 mars, et le jour même Lourenço Pires remit la lettre à l'Empereur, en lui disant ce qui était arrivé à Fès et toutes les raisons que devait avoir la Castille de craindre grandement le Chérif : celui-ci était devenu plus puissant que jamais, il avait une expérience de la guerre plus grande encore et un plus grand désir de la faire aux Chrétiens, et il pouvait la faire aisément avec une petite

(1) Sur Estévão Gago et les négociations africaines qui furent menées par cet agent, voir le Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 413-459, et David Lopes, *H. de Arzila*, p. 404-405. Maximilien, roi de Bohême, et sa femme Marie d'Autriche, fille de Charles-Quint, gouvernèrent l'Espagne de fin 1548 à juillet 1551 (cf. *S. i.*, Espagne, I, p. 129).

dépense, un médiocre danger pour les siens et un grand pour ses ennemis, principalement s'il réussissait à utiliser la rivière d'El-Qṣar et à y abriter les bâtiments à rames qu'il avait un si grand désir d'armer; là était la principale raison qui poussait le Roi à maintenir cette place, bien qu'elle fût si faible naturellement qu'on ne pouvait la défendre qu'avec beaucoup de mal et de péril, sans compter la dépense qui devrait aussi être fort grande, comme l'était déjà celle qu'il faisait dans les autres places d'Afrique, où l'on se battait contre les Maures pour empêcher des maux dont les sujets du royaume de Castille pouvaient souffrir plus que les siens propres qui, étant plus éloignés de la côte d'Afrique et faisant moins de commerce dans le Levant, naviguent moins par le Détroit et sont moins exposés aux insultes des Maures. Après avoir écouté Lourenço Pires avec attention, l'Empereur lui répondit qu'il n'oubliait et ne négligeait pas cette affaire, mais que ses occupations continuelles ne lui laissaient ni le temps ni le loisir d'en traiter conformément à son désir, lequel était de travailler conjointement avec le Roi à la destruction du Chérif. Aussi, comme les affaires d'Allemagne n'étaient pas complètement réglées et qu'il se trouvait entouré d'ennemis menaçants, ne pouvait-il pas s'occuper pour le moment de celle-là autant qu'il était juste, ni lui répondre de manière décisive avant d'avoir vu D. Juan de Figueroa, qui devait lui apporter de Castille la réponse du Conseil: l'arrivée de celui-ci permettrait une décision immédiate. Quant à la question des galères, il attendait incessamment le prince Doria pour ordonner avec lui ce qu'il ferait de toutes ses galères, car on lui affirmait que Dargut Arraez cherchait à s'entendre avec les galères de France pour attaquer les places de la côte de Castille, et pour cette raison il n'avait pas encore résolu s'il garderait toute son escadre groupée pour protéger celle-ci. L'ambassadeur eut beau lui répliquer que, pour la sécurité du Détroit, il suffisait d'un si petit nombre de galères que celles-ci ne pouvaient pas faire faute dans la force principale de l'escadre que Sa Majesté avait dans le Levant, l'Empereur ajourna sa réponse sur les choses d'Afrique et sur les galères jusqu'à l'arrivée de D. Juan de Figueroa d'un côté et jusqu'à celle du prince Doria de l'autre. Cependant l'ambassadeur pouvait écrire au Roi, puisque celui-ci était particulièrement bien informé de ce qui convenait à cette guerre et des capitaines qui y étaient le plus expérimentés, de bien vouloir s'en occuper de près, prendre conseil à ce sujet et l'aviser de ce qu'il résoudrait là-dessus, parce que lui aussi voulait s'en occuper à loisir. Dès le lendemain, l'Empereur fut pris de la goutte, dont il souffrait habituellement, et retenu au lit quelques jours, en proie à des douleurs dans des régions du corps qui n'en avaient jamais été atteintes. Pendant ce temps D. Juan arriva de Castille, et, dès que ses douleurs le lui permirent, l'Empereur fit répondre à l'ambassadeur par le secrétaire Erasso qu'il avait bien étudié l'affaire du Chérif et que celle-ci lui paraissait aussi importante qu'il le lui avait dit: il avait reçu en effet les mêmes renseignements du Conseil de Castille. Ayant compris qu'il importait beaucoup d'empêcher Dargut Arraez de s'unir au Chérif, il ordonnait donc au prince Doria de descendre aus-

sitôt de Gênes avec quarante galères et trois mille soldats espagnols, d'aller à la recherche de Dargut à Djerba (*aos Gelues*), où l'on disait qu'il se trouvait, et de combattre avec lui sur mer, ou, s'il se retirait sur terre, de lui brûler ses galères et de lui faire tout le mal possible. Le Conseil de Castille lui écrivait en outre que, comprenant à quel point il importait d'envoyer des galères dans le Détroit, comme le roi de Portugal le lui avait demandé, il avait ordonné à D. Juan de Mendoza, fils de D. Bernardino, d'aller visiter les places portugaises avec quelques-unes d'entre elles et de se renseigner sur les projets du Chérif, ce qui devait déjà être fait d'après l'ordre que l'on avait donné à cette fin en Castille, et maintenant lui-même ordonnait aussi à D. Bernardino de partir avec toute l'escadre et de se montrer un grand nombre de fois dans le Détroit, pour donner à entendre qu'il se trouvait là en faveur de cette affaire.

Ch. 39. *Le Roi envoie des soldats en garnison à El-Qṣar; pouvoirs qu'il donne à D. Afonso sur les hommes qui se trouvent au Seinal; celui-ci commence à faire le fort. Arrivent à El-Qṣar deux gentilshommes de Castille; on trouve sous une pierre une croix laurée, dont le Roi ordonne qu'on lui apporte le dessin.*

Bien que le Roi eût donné pour faire le fort au Seinal l'ordre qui a été dit plus haut, néanmoins, pour parer aux événements que l'on pouvait craindre à cette époque, il envoya en toute hâte à El-Qṣar (dont le gouvernement était alors confié à Alvaro de Carvalho, capitaine de grand courage et prudence, fils de Pedro Alvares de Carvalho) une garnison de cinq cents soldats et un grand approvisionnement de munitions, afin que, en cas de siège, il pût se défendre jusqu'à l'arrivée du secours. En même temps il écrivit à Evora à João de Sepulveda, cousin et beau-frère du même capitaine, d'aller servir à El-Qṣar; à cause de la bonne opinion que celui-ci avait donnée de lui-même dans tous les endroits où il s'était trouvé, il escomptait être très bien servi par lui en tout ce qui exigerait du courage et de la sagesse. Il ordonnait en même temps à D. Afonso de lui expliquer l'affaire du Seinal et toutes les autres choses d'importance. Mais ce message du Roi trouva João de Sepulveda malade, à cause de quoi son départ n'eut pas lieu, car, lorsque la maladie le lui permit, ce fut à une époque où l'on n'avait déjà plus besoin de ses services. D. Afonso de Noronha, capitaine de Ceuta, à qui le Roi avait ordonné d'aller en son nom faire bâtir le fort du Seinal, était fort zélé à son service, et il apprécia vivement cette marque d'honneur et la confiance qu'il lui montrait en le chargeant d'une affaire de si grand poids. Cette satisfaction s'accrut lorsqu'il vit les vastes pouvoirs que le Roi lui donnait sur toute la troupe qui devait se touver là réunie et que l'on s'attendait à voir nombreuse. C'étaient les suivants: sur les gens de pied, juridiction jusqu'à peine de mort naturelle pour le criminel, mais uniquement contre ceux qui la mériteraient d'après les lois et ordonnances du royaume, et à condition qu'ils ne fussent pas officiers d'ordonnance, car sur ceux-ci il n'aurait juri-

Ch 39: The King sends soldiers in garrison to El-Qsar; command he gives to D. Afonso over the men who are in the Seinal; he strengthens the fortifications. Two gentlemen from Castile arrive at El-Qsar; a laurel cross is found under a stone, the drawing of which the King orders to be brought to him.

diction que jusqu'à la mort civile, qui serait la déportation perpétuelle au Brésil; sur les *fidalgos*, gentilshommes, écuyers et leurs familiers et sur les capitaines d'ordonnance, juridiction jusqu'à dix ans de déportation au Brésil sans appel ni recours; et dans le cas où des personnes de cette condition commettraient des crimes que les lois du royaume punissent de mort, il les jugerait, mais laisserait appel et recours à la juridiction plus élevée de la *Casa da Suplicação* aux parties qui voudraient y faire appel ou y avoir recours; si celles-ci ne voulaient pas, ce serait lui qui le ferait au nom de la justice et enverrait le procès pour révision. Pour les peines d'argent, il lui donna pouvoir jusqu'à concurrence de cinq cents *cruzados*, selon les cas et les personnes, sans appel ni recours; et, pour les clauses des contrats qui se feraient là-bas entre parties, jusqu'à concurrence de cinq cents *cruzados* ses sentences seraient exécutées sans appel ni recours; celles qui dépasseraient cette quantité il ne les jugerait qu'en donnant aux parties droit d'appel et de recours. De cette juridiction le Roi exempta le capitaine d'El-Qṣar, les gentilshommes de garnison, les habitants de la place et les soldats affectés à la garde de celle-ci, car tous ceux qui demeuraient à l'intérieur des murs restaient sous la juridiction ordinaire du Capitaine comme auparavant. Et, comme D. Afonso avait appris par une longue expérience à quel point il importe pour l'heureux succès des choses, et principalement à la guerre, de ne laisser perdre aucune occasion — car celles-ci se perdent souvent par insouciance et défaut de diligence —, dès qu'il eut la lettre du Roi, il commença à se préparer avec beaucoup de hâte et de dissimulation, et, après avoir conféré avec Luiz de Loureiro, sans attendre les troupes qui devaient venir de Lisbonne et d'Andalousie, il partit de Ceuta avec quelques-uns des gentilshommes qui s'y trouvaient et qui furent D. Fernando son fils, D. Pedro de Noronha, D. João de Abranches, qui s'y trouvait alors déporté, Aires Gomes de Brito, Cristóvão de Melo, Filipe de Aguilar, Luiz Alvares da Cunha, Luiz de Brito et Rui de Melo, et avec quelques habitants de la place bien choisis. Avec eux il arriva
1549 à El-Qṣar le 4 avril. Peu auparavant était arrivé de son côté Luiz de Loureiro avec mille soldats, sur les quatre mille que le Roi avait affectés au Seinal, avec Miguel de Arruda, maître d'œuvres, et avec beaucoup de bateaux chargés de vivres. Dès son débarquement, D. Afonso conféra avec le capitaine d'El-Qṣar, avec Luiz de Loureiro et avec Miguel de Arruda sur cette affaire du Seinal, conformément à ses instructions, et ils furent tous d'accord pour monter examiner la montagne, où ils notèrent, avant de redescendre, l'endroit qui serait le plus propre à faire le fort. Le même jour D. Afonso y remonta avec les *fidalgos* et les gentilshommes qu'il avait amenés de Ceuta et avec les mille soldats, et il prit possession du Seinal; et le soir même s'y transportèrent Bernardim de Carvalho, frère du capitaine Alvaro de Carvalho, et D. Jorge de Sousa et D. Pedro de Sousa qui se trouvaient alors à El-Qṣar. Puis, le lendemain matin, D. Afonso fit dire sur le Seinal une messe de la Croix, et, après que tous l'eussent entendue avec une grande dévotion, on commença les travaux du château de bois, branchage et

As soon as D. Afonso had the King's letter, he began to prepare with great haste and dissimulation, and, after having conferred with Luiz de Loureiro, without waiting for the troops which were to come from Lisbon and Andalusia, he left Ceuta with some of the gentlemen who were there: D. Fernando his son, D. Pedro de Noronha, D. Joao de Abranches, who was then deported there, Aires Gomes de Brito, Cristovao de Melo, Filipede Aguilar, Luiz Alvares da Cunha, Luiz de Brito and Rui de Melo, and with some well-chosen locals.

plâtras au haut de la montagne, où l'on trouva alors le site plus vaste et plus facile à fortifier qu'il n'avait semblé auparavant. Or il arrivait désormais chaque jour des navires avec les ouvriers indispensables, beaucoup de munitions et de vivres et beaucoup des soldats que l'on attendait. Grâce à cela, les travaux se poursuivirent pacifiquement sans que le Chérif essayât de les empêcher, car, soit qu'il fût trop occupé par les choses de Fès, soit pour quelque autre raison, tout le temps que durèrent les travaux du fort les caïds ne coururent jamais cet endroit et il n'y eut aucune alerte qui troublât les nôtres. D. Afonso envoya alors un courrier au Roi pour lui dire qu'il était maintenant maître du Seinal, et l'état dans lequel se trouvait le fort. S. A., qui était arrivée à Lisbonne, montra beaucoup de plaisir quand elle reçut cette nouvelle, que l'on tint pour excellente à cause de la crainte qu'inspirait cette affaire. Comme en Castille il ne manquait pas de seigneurs qui désiraient servir le roi de Portugal, trois jours après l'occu-
.549 pation du Seinal, qui eut lieu le 7 avril, on vit arriver à El-Qṣar, sur deux galères, le duc d'Arcos et le comte de Castellar, avec d'autres gentilshommes. Il furent très bien reçus par D. Afonso, et le Duc, montant aussitôt voir le fort, s'offrit publiquement à travailler de sa personne au service du Roi, ainsi qu'avec toutes les ressources de son Etat, chaque fois que cela serait nécessaire. Le Roi l'en fit ensuite remercier comme il était juste. A cette époque étaient déjà arrivées à El-Qṣar deux compagnies de troupes que l'on avait levées en Andalousie et dont les capitaines étaient Miguel Donzel et Jorge Vieira. En sorte que, le jour où y arrivèrent ces seigneurs de Castille, il y avait déjà au Seinal deux mille combattants, et D. Afonso, pour frapper l'esprit du Duc, les fit placer en telle ordonnance qu'ils paraissaient beaucoup plus nombreux. Voyant qu'ils n'avaient rien à faire là, le Duc et tous ceux qui étaient venus avec lui repartirent le jour même. D. Afonso, en capitaine expérimenté, était attentif à toutes choses, et il ordonna que les troupes, après avoir monté chaque jour le bois nécessaire pour les travaux, se disposassent en ordonnance de façon à résister aux attaques possibles, jusqu'à ce que le fort fût en condition de pouvoir se défendre. Ce même jour, en retournant une pierre sur un rocher où l'on devait faire une traverse, on trouva une croix laurée, ce qui remplit tout le monde de bon espoir, surtout parce que c'était un vendredi, jour tout indiqué pour ce signe sacré. Le Roi, ayant été informé, en montra un grand contentement, tenant la chose pour un bon pronostic de ce qu'il désirait, et il ordonna à Miguel de Arruda de lui en envoyer un dessin qui montrât la forme exacte sous laquelle elle avait été trouvée.

Ch. 40. *Le Roi fait parler à l'Empereur de la guerre qui se doit faire au Chérif et du roi de Velez, et ce qu'il répond. Il fait aussi parler du même sujet au prince Maximilien. On est informé par Arzila que les places d'Afrique sont menacées d'un siège; ce que le Roi fait en cela. Au Seinal des doutes se présentent sur les travaux du fort, et le Roi fait venir au royaume Miguel de Arruda et Luiz de Loureiro.*

Le Roi avait plusieurs fois ordonné à Lourenço Pires de Távora, son ambassadeur à la Cour de l'Empereur, de mettre sous les yeux de ce dernier la grande crainte qu'il fallait avoir du Chérif dans une conjoncture où celui-ci se trouvait seigneur pacifique de deux puissants royaumes tels que Fès et Maroc, si bien pourvu d'artillerie, de munitions, de gens de pied et de cheval, et d'argent, et surtout rendu si arrogant et si exalté par l'heureux succès de ses victoires. Il lui ordonna donc alors de dire aussi à l'Empereur que le fort, dont il l'avait informé qu'il décidait de le faire construire sur le Seinal d'El-Qṣar pour la garde de la rivière et la défense de la place, venait d'être achevé en bois, selon les rapports qu'il avait reçus, en sorte qu'il pouvait fort bien se défendre. Il avait fait là une grande dépense et il allait en faire une beaucoup plus grande encore en le faisant faire de pierre et chaux et fortifier autant qu'il était nécessaire. Mais, en dépit de cela, il lui paraissait très important de faire la guerre au Chérif et de tâcher à le détruire complètement ou du moins à lui faire tout le mal possible, et s'il lui paraissait que les places de Tanger et d'Arzila, bien qu'elles fussent naturellement faibles, pouvaient rendre des services dans cette guerre, il les ferait fortifier du mieux qu'il serait possible en si peu de temps. Toutefois, il lui paraissait juste que l'Empereur prît sur lui une partie du soin de cette affaire qui avait pour lui une grande importance à cause des intérêts du royaume de Castille ; et, pour faire du mal au Chérif de quelque manière que ce fût, il importait beaucoup d'entretenir le roi de Velez Muley Buaçom, vu le grand crédit qu'il avait auprès des Maures et les torts que lui avait faits le Chérif, et qui lui inspiraient le désir de se venger de lui de toutes les façons qu'il pourrait. Pour cette raison S. A., qui désirait au plus haut point la destruction du Chérif, et qui cherchait tous les moyens possibles pour réaliser ce dessein, avait déjà fait visiter le roi de Velez par Inácio Nunes Gato (1), afin de le consoler dans ses infortunes, de lui offrir son aide pour ce qui lui serait utile et de lui demander quelle serait d'après lui la manière de faire au Chérif le plus de dommage possible et quel rôle pourrait jouer en cela Muley Zidão, fils aîné de l'ancien chérif de Maroc (2), qui parmi les Maures était tenu pour une personne de grand crédit et réputation. Quand toutes ces choses furent expliquées à l'Empereur, il montra un grand désir de collaborer à cette guerre contre le Chérif, aussi bien à cause de la parenté et amitié qu'il avait avec le Roi qu'à cause de l'importance de l'affaire pour le royaume de Castille. Mais il s'excusa pour lors de s'employer entièrement aux choses d'Afrique, à cause de toutes les questions relatives à ses autres Etats qui étaient pendantes et dont il était obligé de s'occuper, et à cause des nécessités de sa trésorerie. Le

(1) Sur cet agent et son activité diplomatique, voir *Sources inédites*, Espagne, I, spécialement p. 232, n. 2, p. 273, p. 294, n. 2, et 295, n. 2, et p. 332. Góis vante sa connaissance de l'arabe (Góis-Ricard, IV, 64, p. 224) ; il était d'ailleurs interprète officiel (*Anais de Arzila*, I, p. 327, et Andrade, IV, 66).

(2) C'est-à-dire fils du chérif saadien Moulay Aḥmed el-'Arej, frère aîné de Moḥammed ech-Cheikh, dont Moulay Zidân se trouvait donc être le neveu. Sur ce prince, cf. *Sources inédites*, Espagne, I, Généalogie des princes de la dynastie saadienne, pl. III (remplaçant la pl. V erronée), nº 5, et Cenival, *Santa-Cruz*, p. 150-151, n. 1 et 2.

Roi dut donc s'incliner pour lors devant les circonstances et réserver la réalisation de son désir pour le jour où l'occasion serait favorable. Le Roi ordonna aussi à Estévão Gago, qui était à la Cour de Castille, d'informer le prince Maximilien et la princesse, ses neveux, que le Seinal devait être déjà occupé et que l'on y avait fait un château de bois ; sans doute, cela avait coûté beaucoup d'argent, mais on n'avait point perdu de monde, et le plus grand plaisir qu'il en avait était le grand profit qu'il savait devoir en résulter pour le royaume de Castille. Toutefois, il ne se contentait pas uniquement de se défendre contre le Chérif : il voulait chercher toutes les occasions de le détruire complètement, ou du moins de lui faire tout le mal qu'il pourrait, et la principale lui semblait être celle qui se présentait maintenant du côté du roi de Velez, parce que c'était une personne pour qui les Maures avaient grand amour et respect et parce qu'il était trop entièrement brouillé avec le Chérif pour pouvoir jamais se réconcilier avec lui, quels que fussent les efforts de celui-ci. Mais, comme la nécessité était fort puissante, il pouvait arriver que ce roi, se voyant abandonné de la Castille et sans grand espoir d'être secouru par elle, fût obligé d'avoir recours aux offres du Chérif, bien qu'il les tînt pour suspectes, et de rentrer dans son amitié, avec quoi se perdrait l'occasion du mal qu'on pouvait ainsi faire à ce dernier — ce qui ne serait pas un faible dommage. Il leur faisait donc rappeler combien il importait d'avoir de grandes politesses pour ce roi de Velez et de le favoriser en ce qu'il solliciterait, avec la diligence et la brièveté que demandaient ses peines et ses malheurs ; et, bien que S. A. tînt pour tout à fait certain qu'ils n'oublieraient pas une chose aussi importante et aussi fondée, néanmoins elle avait voulu la rappeler à leur mémoire, parce que, dans des affaires d'un si grand poids, on ne précise jamais trop. Et comme, après le premier courrier qui apporta la nouvelle de l'occupation du Seinal par D. Afonso,
1549 et qui arriva le 18 avril, il parvint un message de D. Francisco Coutinho, comte de Redondo, capitaine d'Arzila, d'après lequel le bruit courait avec insistance que les fils du Chérif, avec beaucoup de caïds, se préparaient à venir contre les places d'Afrique, et en particulier contre Arzila et El-Qṣar (1), et que les circonstances étaient telles que l'on pouvait avec raison accorder crédit à tous les soupçons de cette espèce, le Roi ordonna à Luiz de Loureiro, qui se trouvait alors au Seinal avec D. Afonso, de retourner à Puerto de Santa María, pour approvisionner de là, en hommes, en vivres et en munitions, les places qui en auraient besoin. Le Roi jugeait en effet que, pour lors, sa présence n'était pas aussi nécessaire là-bas qu'elle le serait en Andalousie pour régler cette affaire avec les échevins des endroits d'où ces choses devaient partir et pour mieux organiser celles-ci. En vue de cette dépense il avait fait envoyer au facteur de Málaga 30.000 *cruzados*, qu'il estimait devoir être suffisants, car, s'il n'était pas raisonnable, pour éviter des dépenses, de négliger de faire ce que son service exigeait, il ne l'était pas non plus de faire des dépenses inutiles dans des choses sans nécessité.

(1) Cf. *Sources inédites*, Espagne, I, p. 230-231. Voir aussi p. 222, n. 1.

Cependant, comme l'on connaissait chaque jour plus clairement l'endroit où se faisait ce fort du Seinal, ceux qui étaient là se rendaient de mieux en mieux compte de ce qu'il y avait lieu de faire dans des travaux si coûteux et si onéreux, et des doutes et des difficultés commencèrent à se présenter pour leur continuation, principalement au sujet de la partie que l'on avait ordre de bâtir en pierre et chaux, du point où l'on devait faire la forteresse et des dimensions que celle-ci devait avoir. Dans le conseil du Roi, on se posait aussi deux questions, les principales que l'on pût envisager au sujet de ces travaux : la première était de savoir si l'on ferait ceux-ci assez vastes pour que la forteresse pût abriter les troupes qui seraient affectées en permanence à la garde d'El-Qṣar, sans que cela entraînât une nouvelle dépense ; la seconde, puisque la fin principale de ce fort était d'interdire l'accès de cette rivière et d'empêcher le Chérif de l'utiliser et d'en profiter ainsi que du port, s'il serait suffisant d'y faire un fortin, qui serait beaucoup moins coûteux et rendrait les mêmes services. Mais S. A. ne voulut pas trancher ces doutes sans écrire à D. Afonso de lui envoyer là-dessus son opinion détaillée point par point en toutes choses. Et, comme du Seinal Miguel de Arruda lui soumettait encore d'autres doutes, que l'on ne pouvait parfaitement tirer au clair sans une vaste information, il ordonna à celui-ci de fabriquer une maquette de la montagne, des travaux qui s'y étaient faits et de ceux que l'on se préparait à faire, avec l'indication très nette de leurs dimensions et des doutes qui se présentaient, et de l'apporter au royaume. Dans le même dessein il fit venir aussi en toute hâte Luiz de Loureiro, qui se trouvait à Puerto de Santa María, parce qu'il avait également vu (1) la montagne et le commencement des travaux qui s'y faisaient.

Ch. 41. *Le Roi décide de faire évacuer Arzila ; il envoie pour cela Luiz de Loureiro, écrit là-dessus au comte de Redondo et lui indique l'ordre dans lequel doit se faire l'évacuation. Il envoie D. Afonso de Noronha attaquer Tétouan ; réponse de celui-ci sur cette affaire. [Il se transporte de Lisbonne à Enxobregas* (2).]

La même cause qui amenait alors le Roi à faire construire avec tant d'ardeur le fort du Seinal pour interdire l'accès de la rivière et du port d'El-Qṣar, et qui était le voisinage très proche d'un ennemi très puissant tel que le Chérif, lui fit aussi prendre un soin plus particulier de la défense de toutes les places d'Afrique et de la manière dont elles étaient fortifiées. Il se demanda aussi s'il ne serait pas préférable de diminuer leur nombre, et, pour les forces qui étaient dispersées à travers beaucoup de places, de les concentrer dans un plus petit nombre, c'est-à-dire uniquement dans celles dont la situation permettait une défense convenable. Les circonstances au milieu desquelles on commença à agiter cette ques-

(1) Sur ces derniers faits, voir Lopes de Mendonça, *Notas sôbre alguns engenheiros nas praças de Africa*, p. 10-11.
(2) Les lignes relatives à ce dernier événement ne sont pas traduites.

tion firent naître le soupçon que la pénurie d'argent et la crainte de grandes dépenses y tenaient plus de place que la sagesse ou la prudence. Mais jamais les esprits exagérément subtils et portés à scruter les intentions d'autrui, qui sont toujours des artisans de contradiction, ne peuvent avoir assez de force pour diminuer le mérite des choses faites après longue considération et mûr examen, ce qui est le chemin et le moyen de les mener au succès, et quiconque attache son honneur à un fil aussi mince que le jugement de ces gens est en grand risque de le perdre tout à fait; et ni eux ni ceux, quels qu'ils soient, qui suivent leur opinion ne peuvent faire qu'il ne soit pas aussi judicieux et honorable d'éviter des dépenses, même petites, lorsqu'elles sont sans profit et sans nécessité, que d'en faire de fort grandes, quand elles sont profitables ou nécessaires. Cette affaire fut donc examinée en conseil un grand nombre de fois, et, après avoir considéré les grands inconvénients qu'il y avait à maintenir tant de places en pays ennemi, et les difficultés et les pertes qui en résulteraient pour le royaume, on décida d'abandonner aussitôt celles dont le port ne serait pas propre à abriter des embarcations mauresques à rames et qui seraient trop faibles naturellement pour être fortifiées sans grande dépense et défendues sans grand péril. La place d'Arzila réunissait ces deux défauts; en outre, son récif et son port étaient tels et rendaient en tous temps le débarquement si difficile, que, si forte qu'elle fût, jamais la garnison n'aurait pu s'y trouver en sécurité, car elle était exposée à subir un siège sans pouvoir être secourue par suite du mauvais temps et des insuffisances du port. Pour ce motif, autrefois déjà, à une époque où l'on n'avait pas d'autre puissance à redouter que celle du roi de Fès, on avait envisagé d'abandonner la place et de n'y laisser qu'un fortin bien aménagé, mais on n'avait pas réalisé ce projet, car on s'était rendu compte que les mêmes raisons qui conseillaient de ne pas maintenir la place obligeaient également à ne pas construire le château; en effet, le port ne pouvait rien abriter qui fût de nature à faire du dommage aux nôtres; or c'était le motif pour lequel on pouvait être amené à vouloir empêcher les Maures de s'en servir et d'en profiter. Considérant donc avec son conseil combien de dépense sans profit et sans espoir de profit représentait la fortification d'Arzila et quel fardeau constituaient pour son royaume les émotions perpétuelles des sièges qu'elle subissait, le Roi tint pour conforme au service de Dieu et au sien propre de renoncer à cette possession. Mais, avant d'exécuter cette décision, il lui parut bon d'en informer le capitaine des genétaires (1) et D. Pedro Mascarenhas, parce qu'ils étaient les oncles du comte de Redondo D. Francisco Coutinho, qui était alors capitaine d'Arzila. Il leur écrivit donc quelques-unes des raisons qui l'avaient amené à examiner cette affaire, et il leur recommanda beaucoup de lui envoyer sur ce point leur opinion par écrit. Ils le firent comme on l'attendait d'eux. Le Roi fit encore informer aussitôt le comte de Redondo, qui se trouvait alors à Arzila avec sa femme et toute sa maison (2). Pour mener à

(1) D. Manuel Mascarenhas.
(2) Voir le Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 442.

bien cette affaire S. A. choisit Luiz de Loureiro, à cause de l'heureuse expérience qu'il avait de lui et la confiance qu'il lui inspirait; et, comme le bon succès de cette opération dépendait pour la plus grande part du secret avec lequel elle serait menée et que Luiz de Loureiro ne pouvait pas partir du royaume aussi bien muni de toutes les choses nécessaires, le Roi lui ordonna d'aller se préparer en Andalousie, à Puerto de Santa María, où il pourrait avec plus de dissimulation se procurer tout ce qu'il faudrait, en laissant entendre qu'il s'occupait d'approvisionner les places d'Afrique. Là aussi il pourrait trouver les navires nécessaires jusqu'à concurrence de soixante, car tel était le chiffre que l'on avait jugé suffisant pour embarquer toute la garnison d'Arzila et pour évacuer la place: du royaume, en effet, on ne prévoyait le départ que de vingt-cinq bateaux et une nef, auxquels devaient se joindre les bâtiments de l'escadre qui était de garde dans le Détroit. Si l'on rassembla une telle multitude d'embarcations, c'était pour pouvoir transporter à la fois et d'un seul coup la garnison, l'artillerie, les munitions, les vivres et tout le reste; et, comme cela était ce qui importait surtout, le Roi ordonna à Luiz de Loureiro de prendre quelques navires de plus si besoin était, de lui mander avis de tout, d'aller à Arzila et de remettre au comte de Redondo la lettre de lui qu'il portait à son intention. Dans cette lettre il faisait savoir à celui-ci la résolution qu'il avait prise dernièrement d'évacuer cette place, à cause des raisons qu'il lui avait déjà écrites dans une autre lettre; il le priait de donner tout son concours et toute son aide à Luiz de Loureiro pour exécuter l'opération comme il l'avait décidée, de parler en son nom aux gentilshommes, cavaliers et habitants, pour les encourager et les inviter à aller le servir à Tanger (1), et de le dire particulièrement à tout le clergé et aux religieux de Saint-François; cela fait, il s'embarquerait avec sa femme et toute sa maison et il se rendrait auprès de lui, afin de recevoir faveur et compensation de la perte que cette évacuation représentait pour lui, car il le méritait par ses services et par ceux que ses ancêtres lui avaient rendus en cette possession et en beaucoup d'autres endroits; enfin, si par hasard les troupes du Chérif étaient si proches que la place ne se pût évacuer complètement sans péril ou que, à ce moment, le Chérif vînt y mettre le siège, il lui ordonnait en ce cas d'embarquer la Comtesse sa femme, avec toute sa maison, et toutes les femmes des habitants, avec leurs familles, et toutes les autres personnes impropres à la guerre, et d'attendre lui-même, avec ceux qui demeureraient en sa compagnie, qu'il lui indiquât ce qu'il jugerait préférable pour son service. Et, comme c'était un père plein de sollicitude pour tous ses vassaux, voulant assurer l'existence de ces hommes qui abandonnaient leurs maisons et les indemniser des pertes et dommages qui en résultaient pour eux, il ordonna au Comte de choisir deux personnes de confiance auxquelles il ferait jurer sur les Saints Evangiles d'évaluer honnêtement et loyalement la fortune mobilière et immobilière de chacun des habitants et de faire dresser un registre où, par chapitres distincts, on indiquerait le nom de chaque habi-

(1) Cf. *Anais de Arzila* (Supplément), II, p. 443-444.

tant séparément, avec sa qualité et l'évaluation de sa fortune. Par la suite, le Roi chargea le comte de Vimioso de se réunir au bureau du Trésor d'Afrique avec Mestre Olmedo, son théologien et son prédicateur, avec le licencié Bernardim Esteves, juge des procès du Trésor de l'Inde, avec Francisco Coelho, juge des griefs (1), et avec d'autres fonctionnaires pour donner satisfaction à toutes les parties. L'ordonnance de cette évacuation fut de rassembler toute l'artillerie et les munitions, de démolir ensuite l'église et le monastère de S. Francisco, d'en emporter les ornements sacrés à Tanger et de remettre ceux de l'église à la cathédrale et ceux du monastère au couvent du même Ordre qui se trouvait alors en cette ville et qui passa ensuite à d'autres instituts et appartient aujourd'hui aux Dominicains (2) ; les gentilshommes de garnison et les soldats devaient être les derniers à s'embarquer. Après cela, que l'on mît le feu aux mines du château et aussitôt après à celles des murs, et que l'on démolît toutes choses le plus complètement possible. Cela fait, qu'il (3) se rendît à Tanger, qu'il y fît installer les habitants qui voudraient y rester, et inscrire leurs chevaux, et qu'il fît remettre aux fonctionnaires à qui elles appartiendraient chacune des choses apportées d'Arzila, comme il convenait pour la bonne administration de toutes ces propriétés. Luiz de Loureiro partit de Lisbonne avec ces instructions au mois de
49 juin de cette année 1549. Mais, avec cette occupation si importante, le Roi ne perdit pas de vue le mal qu'il désirait faire au Chérif. C'est pourquoi l'occasion que représentaient les troupes réunies au Seinal pour défendre ce point tandis que l'on faisait le port, l'amena à envisager de les employer à une entreprise conforme au service de Dieu et au sien, car l'on se rendait compte qu'elles n'étaient
49 plus aussi nécessaires pour la défense du Seinal qu'on le croyait au début. A la fin du mois d'avril, il écrivit donc à D. Afonso que si, une fois les travaux du Seinal terminés, il pouvait avec les troupes qui s'y trouvaient faire une incursion contre Tétouan et piller cette ville en y faisant tout le mal possible, il en aurait grande satisfaction ; aussi lui recommandait-il beaucoup de lui envoyer sans délai son opinion sur cela et de n'en parler absolument à personne : il pouvait écrire uniquement à son frère D. Nuno Alvares son opinion sur cette affaire, car le Roi l'en avait déjà entretenu. A quoi D. Afonso répondit que les troupes du Seinal, pour la quantité, c'était beaucoup, mais, pour la qualité et le fond que l'on pouvait faire sur elles, c'était fort peu de chose : en effet, contre le seul faubourg de Tétouan, qui était ce que l'on pouvait attaquer par surprise, il fallait de trois à quatre mille hommes, et beaucoup plus contre la ville, même sans compter

(1) On donnait ce nom à des juges devant qui l'on pouvait attaquer les abus de pouvoir commis en matière civile par les magistrats inférieurs (Fortunato de Almeida, *História de Portugal*, III, Coimbre, 1925, p. 38). Mais le haut tribunal royal appelé *Casa da suplicação* comprenait aussi des *desembargadores dos agravos*, qui connaissaient des appels portés devant ce tribunal (F. de Almeida, *ibid.*, p. 345-346) ; il s'agit ici d'un de ces derniers, comme le précise Mexia Galvão (p. 225). Le comte de Vimioso était D. Afonso de Portugal.

(2) Sur l'organisation religieuse d'Arzila et de Tanger, cf. *Anais de Arzila* (Supplément), II, p. 362, p. 421-424, p. 445-446, et Meneses, *H. de Tangere*, p. 34.

(3) Le contexte montre qu'il s'agit de Luiz de Loureiro.

l'artillerie de bombardement, parce que, comme on ne pouvait l'attaquer sans être signalé, on courait grand risque de se perdre si l'on ne faisait pas l'expédition de cette manière, car il y avait dans les montagnes autour de Tétouan près de ving mille lances, et beaucoup de villages sur le chemin. Néanmoins, il lui paraissait tout à fait nécessaire de chercher un moyen pour abattre de quelque façon la présomption et l'arrogance que montraient alors les Maures, et que, si l'on faisait du recrutement en Andalousie en accordant libre butin et des vivres, on y enrôlerait beaucoup de monde pour cette grande entreprise, ou pour toute autre. A la suite de cette réponse de D. Afonso, le Roi, après avoir examiné les conditions de l'affaire et avoir vu les choses qui arrivèrent par la suite, renonça à cette pensée...

Ch. 43. [*Mention de «D. James», évêque de Ceuta et frère du duc d'Aveiro* (1).]

Ch. 44. [*Cette année* (1549) *part pour l'Inde une flotte de cinq bâtiments* (2)]; *une autre part pour le Détroit et garde la côte d'Algarve; une autre va garder la côte de Portugal. Le Roi envoie D. Pedro Mascarenhas et D. João Mascarenhas, son neveu, prendre information sur le Seinal et examiner la ville de Tanger; instructions qu'il lui donne sur ces deux points.*

ril 1549 ...Après cette flotte, le 17 avril suivant, il en partit une autre pour le Détroit et la garde de la côte d'Algarve; elle comptait cinq caravelles avec deux cents hommes, et elle avait pour *capitão mór* Luiz Coutinho, qui allait sur celle qui était appelée *a Galga*, et les quatre autres étaient commandées par António Pessoa,
llet 1549 Rui Gonçalves, Francisco Lopes et Jorge Gomes. Le 1er juillet partit une autre caravelle, qui était commandée par Francisco de Madureira, pour naviguer en compagnie de cette escadre... Trois navires se préparèrent également, avec deux cents hommes, pour aller à Arzila, Tanger et El-Qṣar, au service du Roi. La dernière escadre qui fut organisée cette année comptait trois navires avec deux cents hommes, et elle alla croiser le long de la côte pour la protéger contre les
ıt 1549 corsaires. Celle-là partit au mois d'août; elle avait pour *capitão mór* Belchior de Sousa, qui allait sur un des bâtiments (les deux autres étaient commandés par Francisco Faleiro et Manuel Ribeiro), à la place d'António Leme, à qui l'on avait donné le commandement, et que la maladie empêcha de s'en charger. A cette époque, le Roi, voyant les nombreuses difficultés que l'on soulevait dans son conseil au sujet des choses d'Afrique, et que la grande variété des informations et des opinions empêchait de réussir à trancher, résolut d'envoyer là-bas D. Pedro Mascarenhas, dont il était sûr qu'il saurait lui donner sur ce sujet une information vraie et certaine, et il décida de le faire accompagner par son neveu D. João Mas-

(1) Il s'agit de D. Jaime de Lancastre, confirmé évêque de Ceuta par Paul III le 9 octobre 1545; il mourut en 1569 (Fortunato de Almeida, *História da Igreja em Portugal*, tome III, 2e partie, Coimbre, 1917, p. 983-984. Cf. Góis-Ricard, III, 45, p. 98).

(2) Les lignes relatives à ce sujet ne sont pas traduites.

carenhas, qui était capitaine de la forteresse de Diu lors du second siège mis par le roi de Cambaya, car il s'y était conduit avec tant de jugement et de prudence et avec un courage si intrépide que, à cause de l'expérience qu'il y avait acquise S. A. estimait que son opinion sur les fortifications de ces places d'Afrique serait d'une grande importance. Il renvoya en outre avec eux Miguel de Arruda, qui avait été l'ingénieur de tout ce qui s'était fait au Seinal et qui avait une particulière connaissance des travaux, et il fit partir aussi Diogo Teles Português, qu'il avait mandé peu auparavant d'Allemagne où il avait servi l'Empereur quelques années, aussi bien dans la guerre que dans d'autres entreprises, avec un si bon succès que l'Empereur lui avait confié beaucoup de missions importantes. Avec ces deux ingénieurs le Roi envoya aussi deux pilotes tout à fait rompus et expérimentés aux choses de la mer: ils étaient chargés de bien regarder et examiner si la rivière du Seinal pouvait servir ou non de port, car c'était un des points les plus importants de cette affaire, et celui dont dépendait surtout la décision relative au fort du Seinal. Mais il importait aussi grandement de fortifier la ville de Tanger avant que n'arrivât l'automne, moment où le Chérif, disait-on, avait résolu de venir l'assiéger en personne, et il restait déjà si peu de temps qu'il convenait beaucoup de commencer aussitôt la fortification et de savoir combien de monde il faudrait envoyer à ce travail. Le Roi ordonna donc à D. Pedro de s'occuper tout d'abord et avant le reste de la ville de Tanger, dont le capitaine était alors D. Pedro de Meneses, fils de D. Duarte. Il chargea D. Pedro d'examiner avec celui-ci quelle serait la meilleure façon de fortifier la ville pour se protéger contre les hauteurs qui la dominaient alors, s'il serait opportun de faire un réduit (1), de quel côté, de quelle manière et à quel prix, quels progrès avaient faits les travaux qu'on avait déjà donné l'ordre d'entreprendre, s'ils répondaient bien à l'intention avec laquelle on les avait décidés, si des galères ou des fustes pouvaient s'abriter dans la port, et combien, quels vents y soufflaient, enfin si l'on pouvait y faire une forteresse qui protégerait des ennemis les navires qui s'y trouveraient mouillés, et la dépense qu'elle entraînerait. Et pour l'affaire présente qu'il examinât bien combien de monde serait nécessaire pour la sécurité de la ville dans les conditions où elle se trouvait alors, en plus de la garnison ordinaire qui s'y trouvait habituellement, et avec combien de monde elle pourrait se maintenir et se défendre, une fois fortifiée et le réduit achevé; qu'il sût aussi combien de gens de pied et de cheval s'y trouvaient alors, et qu'il fît dresser de tout un mémoire bien clair et précis. S'il arrivait que, lorsqu'il serait à Tanger, avec son neveu D. João, occupé à chacune de ces affaires, il vînt du monde du Chérif y mettre le siège, ou la nouvelle que lui-même venait pour cela, ils ne devaient pas s'attarder dans la ville à cause du siège, une fois qu'ils auraient fini de régler les choses dont ils étaient chargés. Il leur faudrait aller aussitôt au Seinal, comme ils en

(1) *atalharse*, du substantif *atalho*. Sur le sens, cf. Cenival, *S. i.*, Portugal, I, p. 440, n. 1, et le compte rendu de M. David Lopes, dans *Revista da Faculdade de Letras* (Lisbonne), IV (1937), p. 406. Il s'agit de réduire l'enceinte primitive lorsque celle-ci est trop étendue.

avaient l'ordre, parce que, pour cette difficulté qui pouvait survenir, ordre avait été donné de lever en Andalousie deux mille soldats, dont mille partiraient immédiatement, et dont les autres attendraient son message; outre ces deux mille soldats on enverrait des vivres pour plus de quatre mille pendant une durée de trois mois, sur lesquels on prendrait ceux qui lui paraîtraient nécessaires, ainsi qu'au capitaine D. Pedro de Meneses et à D. João, sans compter les mille soldats qu'il ordonnait de faire partir aussitôt. Quand il aurait donné ordre à tout cela, qu'il l'en avisât rapidement, et qu'ils se rendissent au Seinal; là, ils se renseigneraient sur la disposition de la rivière, verraient si l'on pouvait y organiser un mouillage et un abri pour les bateaux, et de quelle qualité, et sous quels vents. Il fallait étudier également sur quel point bâtir le fort, si c'était à l'endroit où on l'avait commencé, si c'était en bas, sur la pointe du Seinal, ou si on le ferait de manière qu'il dominât une partie de la montagne et descendît ensuite vers la pointe, chose à quoi l'on voyait cependant beaucoup d'inconvénients; puis, quand une décision aurait été prise pour l'emplacement, étudier quelles dimensions il devrait avoir pour garantir la sécurité du port, parce que, s'il suffisait pour cela d'un fortin où logeraient cent cinquante soldats sans chevaux, la chose semblerait préférable pour le service du Roi, qui s'épargnerait la dépense d'El-Qṣar et le ferait aussitôt évacuer complètement (quant au fortin, on le munirait de telle manière que ceux qui le garderaient n'auraient pas besoin de sortir dans la campagne pour quoi que ce fût); étudier aussi les fossés, chaussées, canalisations d'eau et puits, la dépense qu'entraîneraient toutes ces choses, et la manière dont il faudrait les faire; faire un mémoire sur la décision prise au sujet de chacune d'elles, pour que le Roi vît et résolût en tout ce qui convenait le mieux; enfin, quand il retournerait au royaume, jeter en passant un coup d'œil aux fortifications de Ceuta, pour en rendre compte au Roi et lui en donner son avis. Après avoir reçu ces instructions et pris congé du Roi, D. Pedro et D. João partirent sur les trois navires dont il a été dit plus haut qu'ils s'étaient préparés pour aller aux places d'Afrique, et qui emportaient cent cinquante hommes; celui qui s'appelait *S. Miguel* était commandé par D. Pedro lui-même, qui y voyageait, et les deux autres par Tomé de Sousa et Manuel Jacques.

Ch. 45. *Le Roi fait informer l'Empereur des raisons pour lesquelles il veut faire évacuer Arzila, et il envoie D. Pedro Mascarenhas examiner les affaires du Seinal et de Tanger; il essaie d'aider le roi de Velez, et il fait parler de cela au roi de Bohême et à l'Empereur* (1).

Le Roi, voyant que l'Empereur, encore qu'il eût bien compris l'importance de ces affaires d'Afrique dont il lui avait fait parler, s'abstenait d'y intervenir

(1) Sur les affaires relatives au «roi de Velez» Aboû Hassoûn, on renverra une fois pour toutes à *Sources inédites*, Espagne, I, p. 75-661, *passim*. Voir aussi *Anais de Arzila* (Supplément), II, p. 449-472.

à cause de la pénurie de son trésor et de l'occupation que lui donnaient d'autres entreprises, à la suite de quoi tout le poids en retombait sur lui seul pour la lutte contre le Chérif et la défense des places d'Afrique, décida de pourvoir à l'une et à l'autre chose avec ses seules ressources, de la façon qui lui parut nécessaire pour remédier aux nécessités présentes et s'assurer contre les dangers à craindre de la part d'un ennemi si puissant et si proche. Néanmoins il lui parut juste d'informer l'Empereur de ce qu'il avait ordonné, et il chargea l'ambassadeur Lourenço Pires de lui dire, après l'avoir remercié de la bonne volonté avec laquelle il lui offrait son concours et son aide, que, puisqu'il jugeait qu'il ne devait pas être question pour lors d'attaquer l'ennemi et que les circonstances ne le lui permettaient pas, il était bon de remettre ce projet au jour où tous deux pourraient le réaliser ensemble facilement ; et que, puisque les circontances ne lui permettaient pas de faire plus, il décidait de faire munir les places de la frontière d'Afrique et de les ramener à un nombre plus petit de façon à les rendre plus aisées à défendre et plus à même de faire du mal au Chérif. Pour ces raisons, il avait décidé de faire évacuer Arzila, non pas tant à cause des périls qu'il pouvait y avoir à la maintenir et à la secourir que parce qu'elle n'avait pas de port qui pût abriter des galères et des embarcations à rames, car, bien qu'il parût que de cette place on pouvait faire la guerre au Chérif plus commodément que d'aucune des autres, cette seule raison qu'il pouvait y avoir pour la maintenir n'était cependant pas aussi forte que beaucoup d'autres qui obligeaient à l'abandonner; il avait donc déjà donné l'ordre de l'évacuer avant que l'été ne passât, parce que c'était la saison où le récif d'Arzila permet le plus facilement et le plus sûrement l'embarquement et le débarquement. A Tanger il avait envoyé D. Pedro Mascarenhas avec quelques ingénieurs examiner les conditions du port et la meilleure façon possible de le fortifier et voir si les dispositions de l'emplacement rendaient opportun l'établissement d'un réduit, et de quel côté, afin de se fonder sur le rapport qu'on lui enverrait pour prendre une décision au sujet de cette place ; entre temps il la faisait ravitailler en hommes, vivres et munitions, de manière qu'elle pût mieux résister. Pour le Seinal, le château de bois était déjà presque terminé, mais tant de doutes et de difficultés avaient surgi sur le point de savoir si on le ferait en pierre et chaux, et sur la manière dont on le ferait, qu'il n'avait pas jugé bon de prendre une décision sans le faire examiner de nouveau par quelqu'un en qui il eût pleine confiance pour le servir en cette affaire, à cause de quoi il avait ordonné au même D. Pedro Mascarenhas, après avoir quitté Tanger, de se rendre au Seinal, de bien examiner l'emplacement de ses propres yeux, d'étudier les doutes et les difficultés qui avaient été soulevés, et de lui envoyer un rapport qui lui permettrait de prendre la résolution la plus conforme à ses intérêts. Mais, comme le principal projet et désir du Roi était d'attaquer le Chérif et de chercher à le détruire, il lui avait paru qu'une voie favorable s'ouvrait pour cela par le moyen du roi de Velez, dont il a déjà été fait mention plus haut]IV, 34] : celui-ci s'était retiré dans son royaume après l'entrée du Chérif dans Fès, et, appelé par lui avec

de grandes promesses, il n'avait pas voulu lui obéir parce qu'il ne se fiait pas à lui. Mais il n'avait pas non plus confiance en sa propre ville ni en ses propres vassaux, qui, ayant oublié l'obligation qu'ils lui avaient, s'étaient soulevés contre lui et déclarés pour le Chérif, et il avait été obligé de passer à Melilla, où l'on disait qu'il se trouvait alors (1). Le Roi jugeait que ce souverain, pour lui-même et pour son courage, méritait non seulement un bon accueil, mais un concours et une aide entiers; en outre, il se rendait aussi compte à quel point il importait au royaume de Castille que le Chérif ne demeurât pas maître de Velez, où il pouvait abriter ses galères et celles de ses amis et confédérés. Pour cette raison, il avait entretenu de cette affaire Lope Hurtado de Mendoza, ambassadeur de l'Empereur à sa Cour, il l'avait fait rappeler au roi de Bohême, et maintenant il la faisait encore exposer par Lourenço Pires à l'Empereur, afin que celui-ci écrivît rapidement au Conseil de Castille de s'intéresser à ce roi et de l'aider, et de mettre à profit cette occasion avant qu'elle ne leur échappât.

Ch. 46. *D. Pedro Mascarenhas arrive à Tanger; ce qu'il y fait; il est informé par le Roi que Dargut Arraiz a pénétré dans le Détroit; il passe de là au Seinal avec D. Bernardino de Mendoza; démarches qui s'y font et décision que l'on prend.*

et 1549 D. Pedro Mascarenhas arriva à Tanger le 25 juillet de cette année 1549, en la fête de l'Apôtre saint Jacques, et le jour même, avec D. Pedro de Meneses, capitaine de la ville, avec D. João Mascarenhas et avec les autres personnes qu'il emmenait avec lui à cet effet, il alla reconnaître toutes les murailles de mer à mer du côté de l'intérieur, la fortification que l'on y avait faite et celle qui restait à faire selon le plan que le Roi avait envoyé auparavant. Il chargea Miguel de Arruda de faire un croquis de ce qu'il avait trouvé fait et il l'envoya au Roi. Puis, le lendemain de son arrivée, accompagné de celui-ci et des mêmes que la veille, il suivit la muraille du côté de l'extérieur et voyant la hauteur qui, dominant la ville, se trouve près des lices et que l'on appelle « le Coran » (2), tous jugèrent que cet endroit, par sa situation comme par ses murailles, était le plus faible qui se pût voir en face d'ennemis, et celui qui était le plus mal disposé pour être fortifié, si ce n'est avec beaucoup de dépense. Après que chacun d'eux eût fait son examen et que tous eussent discuté ensemble un grand nombre de fois toutes les façons possibles de faire cette fortification, ils en vinrent à se mettre d'accord sur un plan qui leur parut le plus convenable pour la garde et la défense du port et de la ville, et qui comportait la construction d'un réduit. D. Pedro l'envoya au Roi. Entre temps il fit presser les anciens travaux, corrigea quelques points sur l'avis unanime de tous et ordonna de raser le Coran, en quoi il fit faire le plus de diligence, car la nouvelle arriva alors à Tanger que le Chérif venait mettre le

(1) Cf. *Sources inédites*, Espagne, I, n°s LXXIV-LXXVI et LXXXV sq.; Aboû Hassoûn était arrivé à Melilla le 17 avril 1549; il en repartit en juillet 1549 (*ibid.*, p. 303-304 et p. 315-316).

(2) Sur ce nom et ce point, cf. Ricard, *Mazagan*, p. 40, n. 2.

siège devant cette ville, et il ne s'y trouvait à ce moment-là que trois cent cinquante soldats en deux compagnies, plus trois cent cinquante artisans et gens de service. C'est pourquoi D. Pedro écrivit au Roi d'envoyer aussitôt les mille hommes qu'il avait prévus et un renfort d'artisans, de munitions et surtout de bois, et de toutes les choses nécessaires pour les réparations. Quant au port de la ville, tous estimèrent qu'il était assez grand pour abriter beaucoup d'embarcations à rames et de bon abri pour celles-ci par tous les vents, et qu'on pourrait en assurer la sécurité avec peu de dépense. Suivant les instructions qu'il avait reçues, D. Pedro envoya ce rapport au Roi, avec le plan qui fut établi sur l'avis de tous pour la fortification de la ville; puis il décida de partir aussitôt pour le Seinal sans attendre D. Bernardino. Or, comme il était en train d'attendre le vent d'est, avec lequel il devait faire son voyage, il reçut du Roi, le dernier jour
t 1549 de juillet (1), l'avis que Dargut Arraiz avait pénétré dans le Détroit à la tête d'une forte escadre et qu'il avait des intelligences secrètes avec le Chérif; il lui recommandait donc de bien veiller sur lui-même, de manière que sa personne ne fût pas en péril. Cette nouvelle avait été apportée aussi à Tanger par un captif qui s'était enfui de Fès et qui avait déclaré qu'il y avait entendu parler de cela; et, si d'une part le fait que l'on sût à la cour du Chérif les choses de Dargut Arraiz confirmait les soupçons que l'on avait d'une intelligence secrète entre eux deux, ce qui donnait encore plus à réfléchir à D. Pedro, néanmoins, d'autre part, voyant que n'arrivait aucune confirmation d'une nouvelle si grande et si importante et dont il n'était pas possible qu'elle fût si dissimulée que la renommée ne la répandît pas de divers côtés, d'autant plus qu'elle touchait à tant de choses, il jugea qu'il n'y avait pas lieu de craindre ce risque. Comme D. Bernardino se trouvait déjà là avec quelques galères, il partit donc avec lui de Tanger, après avoir complètement mené à bien ce que le Roi lui avait ordonné, et tous deux
1549 arrivèrent le 7 août au Seinal (2). Dès qu'ils y eurent mouillé ils furent rejoints par D. Afonso de Noronha, et, pour ne pas perdre de temps, tous deux, avec D. João Mascarenhas, D. Bernardino et Miguel de Arruda, allèrent sur les mêmes

(1) Le texte porte : *junho* ; mais il faut évidemment lire : *julho*. Il ressort d'une lettre du Roi publiée par M. David Lopes que Jean III écrivit à D. Pedro Mascarenhas le 26 et le 28 juillet (Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 448).

(2) Il y a ici une petite difficulté chronologique, due sans doute à une inexactitude d'Andrade ou de son éditeur. Deux documents publiés dans les *Sources inédites* (Espagne, I, n^{os} CV et CVI) prouvent que D. Bernardino de Mendoza se trouvait à Málaga le 6 août. Or c'est à la fin de ce chapitre qu'Andrade mentionne son départ pour Málaga. Par ailleurs, il est peu vraisemblable que D. Bernardino se soit séparé des Portugais, qu'il soit allé toucher Málaga le 6 août et qu'il se soit trouvé au Seinal dès le 7 août. Il est également peu vraisemblable que, arrivé le 7 août, D. Pedro ait dès le jour même envoyé son rapport au Roi (voir plus loin ch. 47) : la complexité de l'enquête rend cette idée inadmissible. Nous avons d'autre part une lettre de Jean III à D. Pedro d'où il ressort que le 6 août celui-ci se trouvait déjà au Seinal (Supplément aux *Anais de Arzila*, II, p. 448). Il faut donc fixer aux tout premiers jours d'août l'arrivée de D. Pedro et de D. Bernardino au Seinal, au 2 ou 3 par exemple, le second partant très vite pour Málaga. La date du 7 peut s'expliquer soit par un lapsus de l'auteur, soit par une faute de lecture, soit par une confusion avec la date du rapport. La note des *Sources inédites*, Espagne, I, p. 328, n. 1, serait à mettre au point.

galères voir les ports du côté du Ponant. Le premier qu'ils virent et qui s'appelait de Santa Cruz ne leur parut pas pouvoir desservir la forteresse, parce qu'il était largement découvert aux ennemis, et de peu de profit pour les nôtres. L'autre, qui s'appelait du Pé da Rocha, et où ils virent beaucoup de travailleurs en train de briser des roches qui se trouvaient dans l'eau, était, à ce qu'ils jugèrent, abrité du vent d'est, mais par vent d'ouest le débarquement risquait d'y être très dangereux, à moins que l'on n'y fît quelque protection pour l'abriter contre ce vent ; et la chose ne pouvait pas se faire sans une grande dépense, et avec un profit incertain et douteux. Tous débarquèrent alors dans ce port et montèrent au fort du Seinal, le reconnaissant à l'intérieur et à l'extérieur, et les batteries qu'il pourrait avoir, et les autres endroits où l'on avait dit qu'il serait préférable de le construire. Tous furent d'accord que, sur quelque point qu'on le fît, c'était un travail assez coûteux, et plus dangereux que profitable, pour beaucoup de raisons. Une de celles-ci, très forte, était que l'on ne pouvait compter pour ravitailler la forteresse en eau que sur la pluie que l'on recueillerait dans des citernes ou sur ce que l'on pourrait avoir dans des tonneaux, parce que, dans les puits que l'on avait creusés, il y en avait si peu que c'était plus une occasion de disputes qu'un remède à la nécessité et au manque d'eau, et ceux-ci se trouvaient si loin que, en cas de siège, les nôtres ne pourraient s'en servir que très difficilement, tandis que les ennemis auraient beaucoup de facilité à empoisonner l'eau ou à la couper. Sur la quantité de monde qui serait nécessaire pour la garde de ce fort il y eut parmi eux différentes opinions. Au bout du compte ils finirent par décider que, jusqu'à ce qu'on le fît en pierre et en chaux, il devait contenir cinq cents soldats si l'on n'évacuait pas El-Qṣar, car les gens de cheval qui s'y trouvaient assureraient la campagne pour ceux du fort ; mais, si l'on jugeait bon d'évacuer El-Qṣar, il fallait disposer au Seinal de quarante cavaliers jusqu'à ce que les nouveaux travaux fussent achevés, car les matériaux et surtout l'eau étaient si loin qu'il était nécessaire d'avoir toujours des vedettes dans la campagne et du monde pour protéger les travailleurs, monde qui diminuerait peu à peu à mesure que les travaux iraient en progressant. Ils arrivèrent donc à la conclusion que, par suite des dimensions qu'on avait projeté de lui donner — et la disposition des lieux ne souffrait pas qu'il fût plus petit — il ne pourrait pas se maintenir avec moins de deux cent cinquante soldats et vingt cavaliers, car on ne pouvait se dispenser d'avoir ces derniers pour plusieurs choses nécessaires à ceux qui seraient chargés de la garde du fort. A toutes ces choses se trouva présent D. Bernardino de Mendoza, qui s'en fut de là à Ceuta quand elles furent terminées ; il s'y arrêta peu de temps et mit ensuite à la voile pour gagner Málaga.

Ch. 47. *D. Pedro Mascarenhas fait une nouvelle enquête sur le port d'El-Qṣar ; il l'envoie au Roi avec son opinion et celle des autres qui se trouvent là, aussi bien sur ce point que sur les travaux du Seinal et l'évacuation de la place ; ce que le Roi*

répond à tout. Le Roi lui ordonne de reformer l'escadre, et en compagnie de D. Bernardino il va à la recherche de Dargut Arraiz.

D. Pedro, qui n'était pas encore complètement satisfait de l'examen qu'il avait fait personnellement de ce port du Ponant, demanda au capitaine d'El-Qṣar, Alvaro de Carvalho, de lui envoyer à cet endroit les hommes qu'il estimait avoir la connaissance la plus familière et la plus expérimentée de cette côte, pêcheurs ou mariniers, et qui la fréquentaient assidûment été comme hiver. Trois pêcheurs arrivèrent aussitôt, et D. Pedro, devant les maîtres et les pilotes que le Roi y avait envoyés à cet effet et devant les autres personnes qui l'accompagnaient, leur fit jurer de dire honnêtement et loyalement si en hiver, avec vent d'ouest, il y avait là un bon débarcadère et un bon mouillage pour les bateaux, et sur quel point. Ils répondirent que, durant tout l'hiver, quand soufflait le vent d'ouest ou qu'il y avait de la houle (ce qui se passait le plus souvent), il n'était pas possible de débarquer sur toute cette côte ; il en était de même en été par vent d'ouest violent ; et par vent d'est doux il y avait bien là un abri, mais un peu plus avant du côté de la pointe du Seinal, et non à l'endroit où l'on projetait de faire le port ; d'ailleurs même là, en hiver, si le vent d'est était fort, il provoquait une telle houle qu'il ne permettait pas de débarquer. Après cette enquête, D. Pedro fit aussi jurer à deux hommes de Ceuta qui fréquentaient cette côte sur des brigantins et d'autres embarcations et qui connaissaient bien ce port, de lui dire en toute vérité ce qu'ils en savaient. Leur réponse fut différente de celle des premiers, car ils dirent que, à moins qu'il n'y eût en hiver une tempête de vent d'ouest qui provoquât de la houle, l'endroit était en tout temps propice à un débarquement ; en outre, ces tempêtes arrivaient rarement et duraient peu, parce que le vent ou bien changeait aussitôt ou bien faiblissait ; par vent d'est il y avait là un bon port en hiver comme en été, et on pouvait le rendre encore meilleur en démolissant quelques rochers contre lesquels la mer se brisait. Devant une telle diversité d'opinions, D. Pedro demeura quelque peu déconcerté et irrésolu. C'est pourquoi il ordonna aux maîtres et aux pilotes qui l'accompagnaient d'aller sonder la mer à l'endroit où les grands bateaux devaient ancrer et de voir s'il fallait choisir cet endroit pour le port, si le fond était net et de bon mouillage, combien de bâtiments y trouveraient place, et quels vents y pourraient gêner le débarquement ou l'empêcher. Ils trouvèrent qu'une partie était nette et sans pierre, qu'il était susceptible de recevoir beaucoup de bâtiments, abrité sur un point contre certains vents, et sur d'autres contre les autres vents, et que les bâtiments qui seraient ancrés dans un de ces endroits pouvaient mettre à la voile en tout temps ; quand au débarquement, ils dirent qu'il ne pouvait y avoir lieu par vent d'ouest, parce que l'endroit était fort découvert à ce vent et que celui-ci y provoquait beaucoup de houle, comme on s'en apercevait clairement aux marques que la mer avait faites sur ces rochers contre lesquels elle se brisait ; en été, il y aurait le même péril par fort vent d'ouest, et même s'il

y avait là une protection contre le vent d'est, celui-ci néanmoins, s'il soufflait avec violence, ferait aussi tant de mer qu'il empêcherait le débarquement. Leur opinion était donc, puisque les hommes qui avaient une habitude familière de ce port étaient d'avis contradictoires, que l'on en prît une expérience plus exacte et plus à loisir tout le long de l'hiver suivant, en y faisant séjourner une personne compétente. De tout cela D. Pedro envoya aussitôt un long rapport au Roi; il ajoutait que, par suite de la variété de ces avis, son neveu D. João et lui-même pensaient que, pour la place d'El-Qṣar, il ne fallait se précipiter en aucune chose jusqu'à ce que l'on eût vérifié s'il pouvait y avoir là un port du côté du Ponant, ou non; S. A. devait donc envoyer séjourner en cet endroit des personnes expérimentées dans les choses de la mer, qui fussent capables de prendre une expérience exacte de la situation et de tirer la question au clair, visitant le port par tous les changements de vent; entre temps on ne devait faire au Seinal d'autre travail que d'achever les défenses du fort avec de la terre, des fascines et du bois, ôter la pierre sèche du bastion qui était fait du côté du Ponant, le refaire aussi en conglomérat de terre et de fascines, et exhausser entièrement le parapet de la muraille avec des cabas de terre, comme on l'avait commencé, et de manière qu'il fût assez haut pour qu'on ne pût l'escalader du dehors; ces travaux, avec la construction de quelques maisons à l'intérieur du fort pour y emmagasiner des vivres et des munitions, devaient suffire jusqu'à ce que l'on eût acquis une connaissance suffisante du port pour que S. A. résolût sur ce point ce qui convenait le mieux à son service; et, pour l'exécution de ces travaux et d'autres qu'il était nécessaire de faire, Miguel de Arruda jugeait qu'il fallait laisser deux cent soixante-dix travailleurs, entre artisans et manœuvres. Quant à la place d'El-Qṣar, elle devait se maintenir l'hiver suivant avec cinq cents hommes de garnison, dont trente cavaliers pour découvrir la campagne; tout le reste des troupes devait être évacué aussitôt. Il fallait que ces cinq cents hommes s'occupassent à démolir les maisons de la place et à en jeter les pierres au fond de la rivière et, ce travail fini, qu'ils sapassent le mur par l'intérieur et le soutinssent par des étais pour y mettre le feu quand ce serait nécessaire; chose qu'il serait toujours bon de faire, que l'on continuât le fort du Seinal ou qu'on le démolît, car, du moment qu'il y aurait là un fort, la dépense de la place serait inutile, et sans celui-ci elle ne pourrait pas se maintenir. A cela s'ajoutait que l'on tenait pour certain que, avec les pierres des maisons et des murs et avec le platras et la terre qui en proviendraient, on boucherait l'entrée de la rivière de telle manière qu'il ne pourrait pénétrer ni sortir aucun bâtiment à rames plus grand qu'un brigantin. Ce travail aurait tant d'avantages et d'importance que, si on l'exécutait, il suffirait à lui seul à justifier toute la dépense qui était faite au Seinal. Aussi D. Pedro lui-même et les autres personnes avec lesquelles il s'était entretenu de cette affaire étaient-ils d'avis que le Roi devait faire enlever de la place la grosse artillerie, n'y laisser que quelques berches, que les hommes pourraient emporter avec facilité le jour où l'on devrait faire l'évacuation complète, et recommander beaucoup au Capi-

taine qu'il y nommerait de ne jamais sortir, en cas d'alerte, que jusqu'à la porte, laissant toujours sur les murs la garde nécessaire. Et, pour mieux se protéger contre les attaques qu'il fallait craindre en ces circonstances, que quelques navires séjournassent en ce port, car ils pouvaient le faire avec sécurité. D. Pedro envoya,
549 le 7 août, ce rapport signé par lui, par D. Afonso de Noronha et par son neveu D. João Mascarenhas. La réponse du Roi à D. Pedro fut que tout ce qu'il lui indiquait au sujet du Seinal et d'El-Qṣar lui paraissait bien, car il comprenait que c'était ce qui convenait le mieux à son service, et que, puisque tous jugeaient qu'avant que l'hiver ne fût passé il n'était pas possible de prendre une résolution définitive, qui dépendait uniquement de l'enquête que durant cette saison l'on devait faire sur ce port, lui aussi jusqu'alors ne pouvait pas se résoudre complètement. Entre temps, il tenait pour une chose très importante de combler le plus profond de cette rivière en face de la place d'El-Qṣar, avec la pierre qui en proviendrait; si ce travail était aussi facile et d'une exécution aussi certaine qu'il le disait, l'on ne pouvait pas nier que c'était la meilleure façon possible d'enlever aux Maures l'usage de ce port, chose qui était le but principal de toute la dépense faite au Seinal et des frais plus grands encore que l'on allait faire en continuant les travaux du fort, et cette méthode serait la moins coûteuse de toutes pour la réalisation de ce que l'on cherchait. Puisque l'affaire du comblement de la rivière était de si grande importance et que de là dépendait sa résolution en cette matière, que D. Pedro en fît donc une nouvelle et plus soigneuse étude et l'avisât aussitôt clairement de ce qu'il trouverait et lui envoyât là-dessus son opinion. Pour qu'El-Qṣar se maintînt entre temps, le Roi ordonna au capitaine Alvaro de Carvalho de surseoir à son départ et à celui de sa femme jusqu'à ce qu'il eût reçu de lui un autre message, et de conserver dans la place la vigilance et la prudence habituelles, qui étaient nécessaires à la garde et à la défense. Quant à la nouvelle que Dargut Arraiz avait pénétré dans le Détroit, le Roi, pour bien des raisons, la jugeait fausse; toutefois, comme dans les choses de la guerre il ne faut négliger aucun soupçon de façon à ne pas être surpris, et que cette nouvelle se répandait de plus en plus, il ordonna à D. Pedro de réunir aux siens les navires de la flotte de Luiz de Loureiro, et, se joignant aux galères de D. Bernardino, de chercher cet ennemi et de l'attaquer. Il fallait pour cela que D. Pedro vînt retouver D. Bernardino à Puerto de Santa María, où il pourrait se munir de plus de navires et de troupes, s'il jugeait en avoir besoin; en vue de cela, le Roi avait déjà envoyé à Francisco Botelho, qui était alors facteur à Málaga, l'ordre de l'aider en tout ce qui serait nécessaire. En outre, pour une meilleure exécution, il fit aussitôt partir une grosse nef bien équipée, et il écrivit à D. Pedro que, s'il avait besoin d'autres navires, il l'en avisât, car il les lui enverrait en très peu de temps. En effet, il était déjà informé du retour de la flotte de l'Inde et des bateaux de la Mina, et il pouvait utiliser les bâtiments qu'il avait envoyés les attendre et les autres qu'il avait envoyés à la côte de la Malaguette. Enfin, pour qu'il pût avoir par lui des nouvelles plus exactes de ce qui se passait en cette

affaire, il serait préférable qu'il se tînt à Gibraltar en compagnie de D. Bernardino, comme il était décidé.

Ch. 48. — *Le roi de Velez passe de Melilla à Málaga; il fait dire à D. Pedro Mascarenhas d'écrire au Roi de lui livrer Arzila pour qu'il puisse la défendre. D. Pedro écrit; réponse que le Roi lui envoie. D. Pedro empêche Luiz de Loureiro d'aller évacuer Arzila; motif de cet acte.*

Le roi de Velez Muley Buaçon, pour fuir ses propres vassaux qui voulaient le livrer au Chérif afin de se concilier la bienveillance de celui-ci, avait quitté sa ville en cachette avec ses enfants et quelques-uns de ses parents et amis, qui avaient voulu l'accompagner, et il avait essayé de se réfugier au Peñón, un château assez fort qu'il possédait sur cette même côte. Mais il y trouva le même changement qu'il avait éprouvé dans sa ville de Velez et dans tout son royaume (1). Il choisit donc comme dernier moyen de salut de s'en aller à Melilla, qui est une place frontière que les rois de Castille possèdent sur la côte de Berbérie et où ils ont une garnison régulière; c'est là que plus haut nous l'avons laissé réfugié [IV, 45]. De là, il fit informer le roi et la reine de Bohême de son arrivée et de la cause de celle-ci, et il leur demanda la permission d'aller les voir et traiter avec eux de quelques affaires qui importaient beaucoup à son honneur. Ceux-ci non seulement la lui accordèrent, mais donnèrent au comte de Tendilla et à D. Bernardino de Mendoza l'ordre de le faire passer à Málaga sur les galères de Castille. Il apprit dans cette ville que le Roi faisait évacuer Arzila et il jugea qu'il le faisait dans une conjoncture défavorable à son service et à l'intérêt du Portugal, car c'était à un moment où il semblait que les forces du Chérif commençaient d'elles-mêmes à décliner; or, en agissant ainsi, on augmentait son crédit parmi les Maures et l'on affermissait sa fortune. Il écrivit donc à D. Pedro Mascarenhas, qui était encore à El-Qṣar, et lui demanda d'informer le Roi de cela; si ce dernier se décidait tout à fait à ne pas maintenir Arzila, qu'il la lui fît livrer, et lui irait s'y établir pour la défendre avec ses enfants, ses parents et ses amis, et il espérait que se joindrait à lui tant de monde du royaume de Fès et de ses vassaux que, avec cette aide et celle qu'il espérait de Son Altesse, non seulement il pourrait faire la guerre au Chérif, mais le chasser du royaume de Fès et le détruire complètement (2). Aussitôt D. Pedro écrivit cela au Roi, qui tint l'affaire pour importante et de très grande considération, car, bien qu'il fût déjà résolu à l'abandon d'Arzila et qu'il eût envoyé Luiz de Loureiro mettre ce dessein à exécution, le retard que celui-ci y apporta

(1) Sur ces événements, cf. *Sources inédites*, Espagne, I, pp. 233-245 et pp. 272-306. Il s'agit ici de la ville de Badis et du Peñón de Velez de la Gomera; celui-ci, occupé par les Espagnols de 1508 à 1521, ne fut définitivement repris par eux qu'en 1564 (cf. *Sources inédites*, France, 1re série, I, pp. 260-278, et Angleterre, I, Paris, 1918, pp. 77-84).

(2) C'est la lettre dont une copie se trouve publiée dans *Sources inédites*, Espagne, I, nº CVII. Elle est datée de Málaga, 6 août 1549; le même jour, Aboû Hassoûn avait parlé à D. Bernardino de Mendoza de l'affaire d'Arzila (*ibid.*, nº CVI), et sa démarche fut vraisemblablement encouragée — sinon suggérée — par celui-ci.

sur les instances de D. Pedro, comme on le dira plus loin, permettait d'examiner encore l'affaire. Sans doute, la situation du roi de Velez pouvait amener à penser qu'il n'aurait pas la possibilité de maintenir et de défendre Arzila ; néanmoins, pour qu'il ne restât pas sans réponse et pour avoir le temps de mieux examiner cette affaire et de la résoudre à loisir, le Roi ordonna à D. Pedro de se rencontrer avec lui et de lui dire en son nom qu'il saisirait toujours avec joie toutes les occasions qu'il aurait de lui montrer par ses actes la sympathie qu'il ressentait envers lui, et, pour mieux le faire en cette question d'Arzila dont il lui faisait parler, il désirait savoir plus clairement de quelle manière il espérait défendre la place contre le Chérif, sur quelles amitiés il croyait pouvoir compter parmi les Maures et jusqu'à quel point il avait de cela des intelligences certaines ; car, s'il se rendait compte qu'il pouvait bien la défendre, non seulement il lui ferait aussitôt le plaisir de la lui livrer, mais encore il enverrait à Tanger assez de gens de cheval pour l'aider et le favoriser efficacement en cela. Comme aucune de ces choses ne souffrait de long délai, il le priait de lui répondre rapidement à ce qu'il lui faisait demander, pour que lui aussi pût lui répondre à temps. Telle fut la réponse que le Roi envoya au roi de Velez par D. Pedro, mais il laissa à celui-ci la faculté de lui dire les choses soit au nom de S. A., soit en son propre nom, à la manière de quelqu'un qui voulait s'informer là-dessus plus longuement, pour mieux plaider en faveur de ses affaires. Le Roi ordonnait d'employer comme truchement dans cette négociation Inácio Nunes Gato, interprète d'arabe de la Couronne, par qui il avait fait visiter le roi de Velez, comme il a été dit plus haut [IV, 40], et qu'il s'imaginait être encore avec lui à Málaga. Mais, comme il était déjà parti pour le royaume, cet office fut alors rempli par un certain Francisco Fernandes, naturel d'El-Qṣar, qui avait une grande connaissance de la langue arabe. Dès qu'il eut ce message du Roi, D. Pedro dépêcha aussitôt un courrier au roi de Velez, qu'on lui disait être en route vers la Cour de Castille, lui demandant de ne pas quitter Málaga avant de l'avoir vu, et ajoutant qu'il allait rejoindre aussitôt cette ville sur les galères de D. Bernardino. Et, comme à cette époque on craignait encore de voir arriver Dargut Arraiz dans le Détroit, D. Pedro dit à Luiz de Loureiro, qui se trouvait aussi en Espagne, à Puerto de Santa María, avec les navires de son escadre, qu'il ne lui paraissait pas sage ni conforme au service du Roi d'aller évacuer Arzila à cette époque ; il serait préférable qu'il eût tous ses navires réunis et bien organisés en un seul corps pour pouvoir combattre avec l'ennemi, comme le Roi l'ordonnait, plutôt que de les laisser naviguer dispersés en vue de l'évacuation d'Arzila, en quoi ils couraient grand' péril, et il devait ajourner son départ jusqu'à ce que le Roi eût été informé et que l'on vît ce qui était le plus favorable à son service. Luiz de Loureiro avait l'intention de partir exécuter les ordres qu'il avait reçus, parce qu'il jugeait qu'il y avait urgence, mais il attendit néanmoins que le Roi répondît à D. Pedro ce qui suit : comme l'affaire d'Arzila était d'une grande importance et qu'il ne fallait pas y perdre de temps, puisqu'on était déjà le 17 août,
1549 — mois où le récif permettait d'entrer et de sortir en sécurité, chose qui au mois

de septembre ne se pouvait faire qu'avec beaucoup de peine et de danger —, il tenait pour conforme à son service que Luiz de Loureiro n'attendît pas et que, avec quelques navires et la hourque qu'il lui avait envoyée pour cela, il allât commencer l'évacuation d'Arzila ; car, bien que la proposition du roi de Velez au sujet de cette place fût d'une grande importance et susceptible de procurer de grands profits, il convenait cependant d'exécuter tout de suite la partie de l'évacuation qui s'imposait en tout cas et qui était d'emmener les femmes, les enfants et toutes les autres personnes impropres à la défense ; que Luiz de Loureiro y restât uniquement avec les gentilshommes de garnison et les soldats, jusqu'à ce que l'on connût l'issue de la proposition du roi de Velez ; et, si l'on voyait que l'affaire ne se réaliserait pas, il ferait évacuer la place complètement, car c'était une chose qui pourrait se faire sûrement en toute époque, une fois effectuée cette évacuation à laquelle il envoyait maintenant Luiz de Loureiro (1). Sur cette réponse du Roi, celui-ci partit aussitôt faire ce que ses instructions lui indiquaient.

Ch. 49. — *On apprend avec certitude que la nouvelle de l'arrivée de Dargut Arraiz dans le Détroit est fausse. D. Pedro Mascarenhas part de Puerto de Santa María pour Málaga ; il rencontre en route quelques navires qui ramènent des gens évacués d'Arzila; ce qui se passe à Málaga avec le roi de Velez.*

D. Pedro et D. Bernardino étaient en train de réorganiser chacun sa flotte pour aller ensemble à la recherche de Dargut Arraiz, dans le cas où celui-ci serait entré dans le Détroit, lorsque l'on sut par des lettres du vice-roi de Majorque et de marchands que la nouvelle de son arrivée était fausse. Elle tenait au fait que l'on avait vu quelques galères près du cap de Palos, et, comme l'on savait que le Dargut naviguait avec une forte escadre et qu'il cherchait l'occasion de faire des prises sur mer et sur terre, surtout aux dépens des habitants de cette côte, on s'imagina que ces galères devaient être les siennes. Dès que l'on apprit avec certitude que ce corsaire naviguait dans le Levant et s'employait à d'autres entreprises, D. Pedro renvoya les navires qu'il avait fait préparer ; puis il s'occupa d'aller voir le roi de Velez et il lui envoya le courrier qui a été dit plus haut [IV, 48]. En même temps il dépêcha à Arzila un brigantin avec un message pour le comte de Redondo et pour Luiz de Loureiro, qui y était déjà : il leur faisait savoir ce que le roi de Velez avait proposé au sujet de l'évacuation d'Arzila et ce que S. A. lui ordonnait, c'est-à-dire d'aller examiner l'affaire avec lui à Málaga, où il se rendait. D. Pedro
5-28 envoya ce message le 25 août ; le 28 août il partit de Puerto de Santa María sur
t 1549 les galères de D. Bernardino, et, en sortant de la baie de Cadix, il rencontra vingt-trois navires où venaient le comte de Redondo avec la comtesse et tous ceux que le Roi avait fait évacuer d'Arzila. Il ne put prendre langue avec le navire où allait le Comte, parce que celui-ci naviguait fort au large, mais des autres il sut

(1) Cf. la lettre de Jean III à Luiz de Loureiro, dans le Supplément aux *Anais de Arzila*, II, pp. 454-455.

que l'opération s'était faite paisiblement, et qu'il ne restait plus dans la place que les gentilshommes de garnison et les soldats auxquels le Roi avait ordonné d'y rester. Le lendemain il arriva à Málaga, où le roi de Velez l'attendait chez Francisco Verdugo, provéditeur des escadres de cette côte (1). Par l'interprète il lui dit que, lorsque l'on traite les affaires par lettres, les explications sont plus courtes et les délais plus longs qu'il ne convenait à cette affaire d'Arzila sur laquelle il lui avait écrit à El-Qṣar, et que pour ce motif il avait tenu à venir le trouver pour lui donner en personne la réponse que le Roi lui avait confiée à ce sujet; puis il lui donna cette réponse de la manière dont il en avait reçu l'ordre. Le roi de Velez lui répondit que, exilé de sa maison et de son royaume, il se confiait à toutes les vertus et grandeurs du Roi et de l'Empereur, et qu'il venait leur demander aide et secours contre un tyran, son ennemi capital, d'ailleurs très dangereux pour les royaumes de Portugal et de Castille; contre celui-ci il offrait sa personne, ses enfants, ses vassaux et beaucoup d'amis et d'alliés qu'il avait dans le royaume de Fès et qui ne seraient pas d'un petit secours pour en expulser le Chérif et restituer ce royaume à son maître naturel, sous les conditions qui paraîtraient bonnes au Roi et à l'Empereur; mais, pour le présent, il se trouvait dans un tel état que pas même ses propres vassaux n'oseraient soutenir sa cause s'ils ne le voyaient pas assez puissant pour pouvoir les protéger et les défendre; au contraire, s'ils le voyaient assez fort, il tenait pour très certain que les siens et ceux des autres viendraient à sa cause, autant par suite de l'amour qu'ils avaient pour lui et du crédit qu'ils lui accordaient que pour se voir libres de la tyrannie du Chérif; car celui-ci les traitait de telle manière que déjà beaucoup de Berbères étaient soulevés dans les montagnes et que les Arabes étaient fort agités et sur le point de faire la même chose; pour ce qu'il lui avait écrit au sujet d'Arzila, il avait été poussé par la douleur et le regret qu'il éprouvait de voir le Roi la faire abandonner à un moment où une pareille décision ne servait qu'à augmenter les forces et l'audace du Chérif, et, pour ne pas assister à cela, il s'était offert à aller s'y établir et la défendre, jugeant qu'il serait moins mauvais pour lui d'aller y mourir que de la voir au pouvoir de son ennemi; et encore maintenant il ferait la même chose, si le Roi lui donnait des gens de cheval avec lesquels il pût rassembler et protéger ceux qui viendraient à sa cause et tenir tête aux ennemis qui voudraient l'attaquer, jusqu'à ce qu'il eût réuni une si grande quantité des siens qu'il pourrait se défendre de lui-même et de là faire la guerre au Chérif. A cela D. Pedro lui répondit que le Roi avait déjà fait partir d'Arzila tous les gens de cheval, sans y laisser autre chose que quelques compagnies de soldats, et qu'il avait ordonné de surseoir jusqu'à ce qu'il sût les forces sur lesquelles le roi de Velez comptait pour la maintenir, s'il la lui faisait livrer; comme ce qu'il lui avait dit lui montrait le peu de forces qu'il avait présentement et sa vive espérance d'en avoir de grandes dorénavant, il travaillerait à lui obtenir du Roi quatre cents arquebusiers qui s'établiraient dans la citadelle d'Arzila pour la garder le temps qui serait jugé utile,

(1) Cf. *Sources inédites*, Espagne, I, p. 315.

et cela suffirait pour voir si ces vassaux et amis le soutenaient ou pour perdre toute illusion sur le secours qu'il attendait d'eux ; et, pour mieux favoriser ses entreprises, il demanderait au Roi de sa part d'établir à Tanger une bonne garnison de gens de cheval. Le roi de Velez lui répliqua que, pour la guerre contre les Maures, il ne faisait aucun cas de gens de pied et qu'il ne s'enfermerait pas à l'intérieur des murs d'Arzila avec moins de quatre cents hommes de cheval, afin de pouvoir sortir avec eux dans la campagne et se montrer à ses amis et à ses ennemis, car aucune autre méthode ne convenait au crédit et à l'autorité de sa personne ni au bien de l'affaire elle-même. D. Pedro lui répondit à son tour que, si le Roi acceptait d'envoyer à Arzila ces gens de cheval qu'il demandait, il ne manquait pas de capitaines pour faire avec eux la guerre au Chérif, qu'il n'avait pas fait évacuer la place par crainte de celui-ci, mais à cause de son mauvais port, qui ne lui permettait pas de recevoir de secours en hiver, et qu'elle retrouverait ces mêmes inconvénients si l'on y établissait de nouveau les gens de cheval qu'il demandait ; et, même si S. A. voulait négliger ces inconvénients, cela ne pourrait plus avoir lieu cet hiver, car on passerait toute cette saison à réunir de nouveau le monde, sans compter le grand péril que l'on courait au débarquement. Le roi de Velez, voyant les raisons de D. Pedro, lui dit que, en chose faite et qui comportait tant d'inconvénients, il n'avait plus rien à dire, si ce n'est qu'il regrettait beaucoup qu'on abandonnât Arzila en pareille circonstance, mais qu'il faudrait la maintenir au moins durant cet hiver, pour ne pas favoriser à ce point les affaires du Chérif. Au bout du compte, il décida que, sans hommes de cheval, il n'irait pas s'établir à Arzila, car il n'était pas conforme au service du Roi ni à son propre honneur d'aller montrer aux Maures la faiblesse de son pouvoir, alors qu'ils s'attendaient à le voir ramener de grands secours, qui lui auraient permis de rendre de grands services au Roi et à l'Empereur. Au reste, il était appelé par le roi de Bohême, avec qui il négocierait rapidement, puis il irait voir le Roi notre maître, dont il espérait que, l'entendant lui-même, il donnerait plus de crédit à ses paroles et réglerait cette affaire comme il convenait le mieux à son service. Et là-dessus D. Pedro prit pour lors congé du roi de Velez.

Ch. 50. — *D. Pedro Mascarenhas a une nouvelle entrevue avec le roi de Velez au sujet de l'affaire d'Arzila, et ce qui se passe avec celui-ci ; il informe le Roi, et la réponse qu'il a de celui-ci. Le Roi fait mettre l'Empereur au courant de cette affaire.*

Désireux de parvenir à une conclusion avec le roi de Velez au sujet de l'affaire d'Arzila, D. Pedro se rencontra de nouveau avec lui et lui dit que, puisqu'il savait la situation dans laquelle se trouvait cette place et que l'on n'attendait plus que sa décision pour la maintenir encore ou pour l'évacuer complètement, il le priait de prendre enfin cette décision ; et, s'il jugeait peu favorable à son prestige personnel d'aller s'établir dans Arzila, peut-être en revanche lui conviendrait-il d'y établir ses fils avec quelques caïds en qui il aurait une particulière confiance, car

lui demanderait au Roi de l'aider en donnant les quatre cents soldats pour garder leurs personnes et la place et en doublant la garnison de cavalerie de Tanger. Le roi de Velez refusait d'envoyer ses fils en alléguant les inconvénients qu'il avait déjà allégués pour ne pas y aller en personne, mais il se laissa convaincre par les raisons que lui donnèrent D. Pedro et Francisco Verdugo son hôte, et il se décida à faire prendre aussitôt possession d'Arzila par ses deux fils ou par l'un d'eux avec le caïd Xacron, parce que c'était un homme prudent, courageux et de grande confiance (1). Il ajouta toutefois qu'il importait beaucoup au service du Roi que ce caïd eût au moins soixante hommes de cheval, pour pouvoir aller en sécurité trouver les Maures Berbères des villages et répandre dans l'intérieur la nouvelle qu'il avait déjà ses fils à Arzila et qu'il était en train de réunir du monde pour expulser le Chérif du pays; si le Roi voyait un inconvénient à ce qu'il eût ces soixante hommes de cheval à Arzila, il pouvait ordonner au capitaine de Tanger de les donner au caïd Xacron quand celui-ci les lui demanderait; et pour garantir leur sécurité un de ses fils resterait en otage à Tanger, ou à l'endroit que le Capitaine voudrait. D. Pedro lui répondit que, si le Roi lui faisait livrer Arzila, il était évident que de Tanger il lui ferait donner tout le concours et toute l'aide que permettraient les circonstances, mais qu'il devait faire de ce qu'il disait un mémoire qu'il enverrait aussitôt au Roi, en s'efforçant d'obtenir rapidement une réponse favorable. Ce mémoire lui fut envoyé le jour même par le roi de Velez avec une lettre pour le Roi sur le même sujet. Or, comme les galères étaient sur le point de partir ce soir-là et que D. Pedro s'y était déjà embarqué, le temps changea de telle façon qu'il empêcha le départ, et dès le lendemain matin Francisco Verdugo vint le voir pour lui dire de la part du roi de Velez qu'il lui semblait que Dieu avait changé le temps pour le faire changer de résolution sur ce qu'il avait conclu la veille avec lui. En effet, réfléchissant plus à loisir pendant la nuit, il lui avait paru plus opportun et plus avantageux pour le service du Roi d'aller s'établir lui-même dans Arzila avec ses fils, de manière à bien faire connaître aux Maures qu'il s'y trouvait avec eux, qu'il les y laissait en son nom et qu'il allait ensuite au Portugal prendre la tête des gens que l'on était en train de recruter, pour faire avec eux la guerre au Chérif. Après cela il viendrait voir le Roi pour le mettre tout à fait au courant des choses d'Afrique, et de là il s'en irait à la Cour de Castille demander au Prince une décision conforme aux espoirs que ses lettres lui avaient fait concevoir de le favoriser et de l'appuyer auprès de l'Empereur en ce qui serait nécessaire à la défense d'Arzila et à la sécurité de la place, si par hasard ses ennemis venaient y mettre le siège (2). D. Pedro approuva ce changement de décision et lui fit demander de lui remettre encore un autre mémoire sur cette nouvelle opinion, pour envoyer aussitôt l'un et l'autre au Roi et lui faire tenir la réponse très rapidement; à quoi le roi de Velez satisfit aussitôt, et il lui envoya

(1) Sur ce caïd Ali ben Chakroûn, cf. *Sources inédites*, Espagne, I, p. 238 et p. 280, et *Anais de Arzila*, II (Supplément), pp. 459-460.

(2) Sur tout cela, rapprocher *Sources inédites*, Espagne, I, pp. 341-344.

à sa galère ce second mémoire, que D. Pedro expédia au Roi par un courrier qui
1-15 arriva le 11 septembre. Dès le 15 du même mois, après en avoir traité en son conseil,
t. 1549 le Roi répondit à D. Pedro de retourner voir le roi de Velez et de lui dire que tout ce qu'il avait proposé de nouveau en cette affaire d'Arzila, après avoir décidé de faire évacuer la place, avait pour but de lui montrer sa volonté et son désir de tâcher à l'aider et à le favoriser dans cette situation où il le voyait, et, pour qu'il se rendît compte que c'était vrai, il était heureux de lui faire livrer Arzila avec cinq cents soldats qui l'aideraient à la garder jusqu'à ce qu'il eût assez de monde pour pouvoir la maintenir, et il lui donnerait encore de la poudre et des munitions pour cet hiver; en outre, pour qu'il trouvât de plus grandes amitiés et plus d'appuis auprès des Maures, il enverrait à Tanger jusqu'au début de l'été une garnison de deux mille lances; mais, à cause de la dépense qu'il ferait en cela et de celles qu'il était obligé de faire pour secourir toutes ses autres places d'Afrique, dans le cas où le Chérif viendrait les assiéger, il ne pourrait intervenir à Arzila ni le secourir si par hasard il venait à y être assiégé; il lui paraissait donc qu'il devait se ménager un secours certain, et que personne ne pourrait mieux le lui apporter que le roi de Bohême, à qui il devait aller le demander aussitôt, car celui-ci pourrait le lui accorder facilement, à cause du voisinage de la Castille et de la grande importance de cette affaire pour ce royaume; aussi, pour cette raison et pour celles qu'il lui donnait dans sa première lettre, ne devait-il pas aller s'établir dans Arzila, car, pour la réalisation de ce qu'il prétendait, il suffisait d'y envoyer ses fils, ou du moins l'un d'eux avec le caïd Xacron, en qui il déclarait avoir confiance; donnant ainsi à entendre aux Maures qu'il restait en Europe négociant la destruction du Chérif, il mettrait un frein aux entreprises de celui-ci, et inspirerait à ses amis courage et audace à cause de l'aide qu'ils attendraient de lui; pendant ce temps, il pourrait essayer d'obtenir du roi de Bohême, pour l'été suivant, une aide de mille lances, qui, jointes aux deux mille que lui-même enverrait en garnison à Tanger, pourraient être d'un grand effet; quant aux soixante hommes de cheval qu'il demandait pour accompagner son caïd quand celui-ci voudrait aller parler avec ses amis, il était heureux de les lui donner sans autre gage ni garantie que celle de sa loyauté et de l'obligation qu'il lui devait pour cette amitié qu'il lui faisait maintenant et pour celles qu'il espérait lui faire dorénavant, mais il lui paraissait préférable pour son entreprise d'avoir ces soixante hommes de cheval à Arzila même, plutôt que d'être forcé de les faire venir de Tanger, à cause des inconvénients du chemin; et, si, dans ces conditions, il voulait accepter Arzila, il en aurait le plus grand plaisir, et il serait très content à cette occasion, et dans les autres qui s'offriraient à lui, de pouvoir l'aider dans ses entreprises. En même temps que cette réponse, le Roi écrivait à D. Pedro, si le roi de Velez acceptait, de dresser avec lui une convention générale et de revenir, et, s'il n'acceptait pas, ou faisait des objections contre l'ensemble ou quelque partie, de l'aviser en grande hâte et d'attendre tout seul ses instructions, car, informé de l'indisposition de D. João Mascarenhas, son neveu, il écrivait à celui-ci de venir se soigner. Et,

comme le Roi avait toujours fait mettre l'Empereur au courant de ces affaires d'Afrique parce qu'elles intéressaient aussi le royaume de Castille, il lui parut qu'il devait le faire aussi pour cette affaire du roi de Velez, d'autant plus que sa solution dépendait du secours que le roi de Bohême devait accorder à celui-ci, dans le cas où le Chérif viendrait l'assiéger, et des mille lances qu'il devait envoyer en garnison à Arzila ; or, bien que le roi de Velez eût grand espoir de parvenir sur ce point à une bonne entente avec le roi de Bohême, néanmoins, comme celui-ci gouvernait la Castille au nom de l'Empereur, il était facile de comprendre qu'il ne ferait que ce que celui-ci lui ordonnerait, car lui-même avait simplement offert au roi de Velez d'être son intermédiaire auprès de l'Empereur. Le Roi ordonna donc à l'ambassadeur Lourenço Pires de Távora de mettre l'Empereur au courant de tout ce qui s'était passé avec le roi de Velez, jusqu'au moment où D. Pedro Mascarenhas était retourné voir celui-ci, et de s'acharner à lui faire comprendre, ainsi qu'à ceux de son conseil, l'importance de cette affaire, et de quel effet pourraient être le secours et l'aide que l'on accorderait à ce roi, qui le méritait bien par ce qu'il était et par les qualités de sa personne, sans compter qu'il obtiendrait d'autant plus de crédit parmi les Maures qu'ils le verraient tenu ici en plus grande réputation et traité avec plus d'honneur. Lourenço Pires fit en cela très complètement ce que le Roi lui avait ordonné, et l'on dira tout à l'heure la réponse.

Ch. 51. — *Le Roi fait évacuer El-Qṣar par les habitants et il y fait établir une garnison de soldats. Il ordonne à D. Afonso de Noronha de se retirer à Ceuta et envoie António Leite comme capitaine du Seinal. D. Pedro, après avoir fixé avec le roi de Velez les conditions dans lesquelles on doit lui livrer Arzila, se rend à Lisbonne ; Mulei Hamet et le caïd Xacron viennent à la Cour pour les affaires du roi de Velez.*

On a dit plus haut [IV, 47] que D. Pedro Mascarenhas, D. Afonso de Noronha, D. João Mascarenhas, Alvaro de Carvalho, capitaine d'El-Qṣar, et Bernardim de Carvalho, son frère, se trouvant ensemble au Seinal, étaient convenus que, du moment que le Roi ne prenait pas de décision en cette affaire et celle d'El-Qṣar, il devait faire évacuer la place par toutes les personnes impropres à la guerre et y établir seulement cinq cents hommes (dont trente cavaliers) pour la garder, démolir toutes les maisons, en jeter les pierres et le plâtras dans la rivière, en face de la place, et faire les autres choses nécessaires. Comme le Roi jugea qu'il était
n conforme à son service de faire exécuter cette décision, il écrivit à la fin de septem-
embre bre au capitaine Alvaro de Carvalho de venir avec sa femme et d'aider à embar-
49 quer tous les habitants ou pour Tanger ou pour le royaume, selon la préférence de chacun, et il ordonna à Bernardim de Carvalho de rester comme capitaine de la troupe qu'il affecta à la garde de la place, lui recommandant beaucoup de combler la rivière, parce que c'était le principal point de cette affaire. Cette évacuation fut exécutée aussitôt, car le Roi ordonna à Jaime Mendes Botelho, qui était alors facteur en Andalousie, de presser l'affaire et de fournir pour cela toutes les res-

sources nécessaires, vu qu'on était au début de l'hiver et qu'il voulait que ce travail fût fait en toute hâte. Comprenant d'autre part que la dépense de tout ce monde qu'il y avait au Seinal était inutile, tant parce que le fort était déjà si facile à défendre et pouvait aisément se maintenir avec moins de soldats que parce que la décision relative aux travaux qui devaient se faire au Seinal était remise au début de l'été prochain, il eut pour bon que D. Afonso renvoyât une partie des troupes et rentrât à Ceuta. Il manda pour capitaine du Seinal António Leite, à qui il écrivit qu'il faisait évacuer la place d'El-Qṣar et y laissait pour capitaine Bernardim de Carvalho avec cinq cents soldats; et, comme il n'y en avait que deux cents dans la place, il en faisait donner à celui-ci trois cents de ceux qui seraient au Seinal; il lui ordonnait donc de les lui donner aussitôt et de tâcher que tous deux fussent toujours bien d'accord et s'aidassent l'un et l'autre en tout ce qui importerait à son service; ce qui fut fait comme le Roi l'ordonnait. Dès que D. Pedro Mascarenhas eut la réponse du Roi aux mémoires qu'il lui avait envoyés de la part du roi de Velez, il alla voir celui-ci, et tous deux fixèrent les conditions dans lesquelles S. A. jugeait bon de lui faire livrer Arzila. Elles furent les suivantes: le roi de Velez enverrait à Arzila ses fils, ou l'un d'entre eux avec le caïd Xacron, et quelques autres de ses familiers; le Roi lui ferait donner pour sa défense de l'artillerie, de la poudre, des boulets, des artilleurs et d'autres munitions et cinq cents soldats armés, payés, et munis de vivres, qui tiendraient garnison à Arzila pour aider à garder celle-ci; il lui donnerait en outre soixante hommes de cheval qui résideraient dans la place, pour accompagner ceux qui iraient traiter avec les Maures au sujet de cette guerre contre le Chérif; et il n'acceptait du roi de Velez d'autre garantie ni otages que sa parole et sa loyauté. Celui-ci irait cependant voir le roi de Bohême et lui dirait dans quelle situation se trouvaient ses affaires; que, puisque le Roi l'aidait de telle manière à défendre Arzila qu'il renonçait à l'obligation de lui porter secours si le Chérif venait l'y assiéger, il lui était très nécessaire d'être appuyé auprès de l'Empereur pour que celui-ci voulût bien lui accorder ce secours s'il en avait besoin. Ce serait d'ailleurs du plus grand profit pour le royaume de Castille, principalement si l'Empereur avait pour bon d'établir à Arzila une garnison de mille lances, car, s'il l'y établissait, le roi de Portugal en établirait aussi à Tanger une autre de deux mille, et avec les unes et les autres on pourrait faire la guerre au Chérif. Cela fixé, D. Pedro déclara que cette aide que S. A. donnait au roi de Velez pour maintenir Arzila ne dépasserait pas la durée qui semblerait suffisante pour apprécier l'attitude et la décision des Maures à l'égard du roi de Velez et ses chances de succès, et qu'ensuite il ferait ce qui conviendrait le mieux à son service. Le roi de Velez déclara de son côté que, comme ses fils étaient présentement captifs entre les mains d'un corsaire turc (ce qu'il n'avait pas encore déclaré jusque-là) (1), il ne pouvait pas les envoyer à Arzila comme le disait le Roi, mais il n'y aurait pas là de quoi empêcher ce qui était convenu, car à leur place il enverrait son cousin Muley Hamet, gentilhomme cou-

(1) Sur cet événement, cf. *Sources inédites*, Espagne, I, p. 348 sq.

rageux et de grande réputation parmi les Maures (1), qu'il attendait d'un jour à l'autre, accompagné de quelques-uns de ses parents et familiers ; ce que D. Pedro
embre accepta sans objection. Cette capitulation fut conclue finalement le 27 septembre
9 et signée par D. Pedro, au nom du Roi, et par le roi de Velez (2). Une fois qu'ils eurent pris congé l'un de l'autre, D. Pedro s'en fut à Puerto de Santa María, d'où il dépêcha aussitôt un courrier porter la nouvelle de ce qui était conclu avec le
e 1549 roi de Velez. Il repartit le lendemain, qui était le 3 octobre, et il gagna Lisbonne, où le Roi était alors. Le roi de Velez aurait voulu de son côté partir aussitôt pour la Cour de Castille. Mais son hôte Francisco Verdugo le retint, lui disant qu'il semblait raisonnable de mettre d'abord les rois de Bohême au courant de la situation dans laquelle se trouvaient alors ses affaires, et, une fois qu'il aurait la permission d'aller les voir, on se mettrait à examiner alors cette question d'Arzila ; il dépêchait aussitôt un courrier à cet effet, et, d'après la réponse qu'apporterait celui-ci, il ferait ce que les Rois ordonneraient. Le roi de Velez fut ainsi obligé de demeurer quelques jours à Málaga. Peu après cela vinrent à la Cour de Portugal le même Muley Hamet, cousin du roi de Velez, et le caïd Xacron pour baiser la main du Roi, et pour continuer et conclure l'accord que D. Pedro Mascarenhas avait fait avec le roi de Velez sur l'affaire d'Arzila. Ils furent bien reçus du Roi ; celui-ci les fit honorer et munir de tout le nécessaire jusqu'à ce qu'il eût fini d'étudier l'objet de leur démarche, et il chargea de ce soin Inácio Nunes Gato, interprète d'arabe, qui le fit avec beaucoup d'attention et de diligence.

Ch. 52. — *Le Roi décide de renoncer aux travaux du Seinal ; il fait mettre l'Empereur et le Prince au courant de cela et de la décision finale qu'il a prise avec le roi de Velez au sujet d'Arzila, et il leur demande d'appuyer celui-ci ; réponse de l'Empereur.*

Cette question de la fortification d'El-Qṣar fut tenue d'abord pour si importante, sur l'opinion de beaucoup d'hommes qui avaient une expérience familière de cette côte, à cause de la grande crainte que l'on éprouvait de voir s'abriter dans cette rivière des galères et autres bâtiments à rames, dont le royaume et celui de Castille principalement pouvaient beaucoup souffrir, parce qu'il serait devenu impossible de naviguer dans le Détroit, qu'elle obligea le Roi à faire faire au Seinal, avec tant de frais pour son Trésor, le fort dont il a été traité jusqu'ici. Plus tard, par suite de l'enquête de D. Pedro Mascarenhas, de D. João, son neveu, de Bernardim de Carvalho et de D. Bernardino de Mendoza, à l'opinion duquel on devait accorder un grand crédit, car il avait beaucoup d'usage et d'expérience de ces choses, il devint certain que l'on pouvait écarter complètement cette crainte. En effet, la rivière d'El-Qṣar ne pouvait abriter aucune espèce de bâtiments à

(1) En réalité, Aḥmed ben Aboû Zekri, neveu d'Aboû Hassoûn. Cf. *S. i.*, Espagne, I, pp. 350-351.

(2) Cf. *S. i.*, Espagne, I, pp. 361-366.

amenaient trois mille hommes de cheval. On donna l'alerte dans la ville. Le Capitaine accourut aussitôt et, avec les premiers qui se joignirent à lui, il sortit hors des retranchements pour protéger ceux qui se trouvaient dans la campagne et qui, ayant entendu l'alerte, se repliaient peu à peu. La plupart de ceux qui accoururent à l'alerte prirent leur chemin par différentes lices, les uns jugeant que c'était par celle qu'ils avaient choisie qu'ils rejoindraient le Capitaine, les autres pour prêter main forte aux endroits où il leur semblait que leur concours serait le plus nécessaire. Ainsi, les uns et les autres accourant sur trois points différents, soixante-dix ou quatre-vingts cavaliers seulement rejoignirent le Capitaine. Et, comme celui-ci se battait avec eux contre les Maures (dont un grand nombre attaquait à cet endroit) pour secourir les siens qui se repliaient peu à peu, il fut blessé d'un coup de javelot, et d'un autre il perdit son cheval. Il dissimula sa blessure avec beaucoup de courage, mais il ne put la cacher tout à fait à cause de la grande quantité de sang qui en coulait. Toutefois, ainsi blessé, il monta sur un autre cheval que lui amenait un de ses familiers, et, de peur que les hommes, comprenant son état, ne se débandassent, il ordonna à ceux qui avaient vu de ne faire semblant de rien, et ceux qui n'étaient pas au courant le virent combattre et faire son office avec tant de courage que ni les siens ni les ennemis ne s'aperçurent qu'il était blessé. Or, pour que les nôtres pussent se replier plus à l'aise, car malgré tout ils venaient serrés de près par les Maures, il fit volte-face avec tant d'impétuosité qu'il mit ceux-ci en fuite complètement battus. Mais il fut une seconde fois blessé d'un coup de flèche au-dessus d'un gorgerin de mailles, dont il perdit tant de sang qu'avec la perte de celui qui avait déjà coulé de sa première blessure, il se trouva d'une faiblesse extrême. Néanmoins il ramena tous les siens en lieu sûr, laissant sur le terrain les cadavres de vingt-quatre ennemis, quelques-uns tués de sa propre lance, sans compter beaucoup d'autres qui furent blessés. Cet événement fut l'occasion de vifs regrets pour les Maures, car ils y perdirent un des principaux caïds du Chérif et quelques autres hommes d'importance, tenus parmi eux pour de vaillants guerriers. Ce combat eut lieu dans un petit terrain qui est près des lices et qui aujourd'hui encore, en souvenir d'un jour qui serait demeuré fameux si la perte d'un capitaine si glorieux et si intrépide ne l'avait quelque peu assombri et attristé, est appelé la volte de D. Pedro. Dès que le Capitaine fut rentré dans la ville, on s'occupa de le soigner avec autant de diligence et d'attention que le pays le permettait, mais il était déjà dans un tel état que le soin de son âme importait beaucoup plus que celui de ses blessures. Il l'entendit ainsi lui-même et il s'en occupa aussitôt comme il lui convenait, recevant tous les sacrements de la Sainte Eglise. Puis, voyant que sa dernière heure approchait, il fit appeler João Alvares de Azevedo, qui était alors trésorier de la ville, et, bien qu'il fût peu lié avec lui, cependant, par intérêt pour le service du Roi et le bien de cette ville, tels qu'il les voyait, il lui en remit la capitainerie et la garde jusqu'à ce que le Roi prît en cela la décision qui lui semblerait bonne. Quelques heures après il
1550 rendit son âme à Dieu le 25 du même mois de juin, abondamment pleuré et re-

gretté de tout le monde, tant des gentilshommes de garnison que des habitants, car tous avaient pour sa personne une grande affection, bien due non seulement à l'abord gracieux et aimable, mais aussi à la multitude de grandes actions que tous reconnaissaient en lui, Son corps fut déposé dans la cathédrale de la ville ; de là on devait transférer ses restes au monastère de S. Francisco de Santarém, où se trouve la sépulture de ses ancêtres (1). Après la cérémonie des funérailles, qui furent faites avec toute la solennité possible, le trésorier João Alvares de Azevedo se chargea donc de la capitainerie et de la défense de la ville, et tous lui promirent obéissance au nom du Roi jusqu'à ce que l'on vît ce que celui-ci ordonnait. Pendant ces brèves journées que survécut le capitaine D. Pedro, il n'y avait eu personne pour penser à autre chose qu'à aller le visiter et savoir de ses nouvelles. Lorsque fut terminée la cérémonie de l'enterrement, on s'occupa donc de célébrer de quelque manière la victoire que les nôtres avaient remportée ce jour du combat et qui méritait bien d'être célébrée. Il n'y avait qu'une façon de le faire, et c'était que le capitaine João Alvares de Azevedo armât quelques chevaliers en témoignage du courage qu'ils avaient montré ce jour-là. Parmi ceux-ci furent D. João Lobo, fils du baron d'Alvito D. Rodrigo Lobo, et D. Filipe de Sousa son cousin, fils de D. Francisco de Sousa, commissaire du Roi, dont on dit qu'aux endroits où ils se trouvèrent ils se comportèrent vaillamment ; de D. João Lobo on affirma même que c'était lui qui avait désarçonné le caïd qui fut tué là, et que pour cela lui fut adjugé le cheval de ce caïd. Il en fit cadeau au Prince, parce qu'il était de grand prix et avait été capturé un tel jour. Après la mort du capitaine D. Pedro il servit là grandement le Roi en ouvrant très fréquemment sa table à tous ceux qui voulaient accepter cette invitation, il pourvut beaucoup d'habitants de chevaux, d'armes, de vêtements et d'argent pour leurs besoins, et à quelques-uns il donna d'importantes subventions pour se racheter, en quoi il fit très grande dépense.

Ch. 66. — *Réponse que l'Empereur fait à l'ambassadeur Lourenço Pires au sujet de l'affaire du roi de Velez ; réplique de l'ambassadeur. Le roi de Velez quitte la Cour de Castille pour se rendre auprès de l'Empereur ; ce qui se passe avec celui-ci au sujet de son affaire ; le Roi lui fait aussi répondre par Lourenço Pires sur l'affaire d'Arzila. Muley Hamet et le caïd Xacron quittent la Cour pour aller en Flandre ; le roi de Velez lui-même y va ; Son Altesse l'envoie à Velez avec une bonne escadre ; et ce qui arrive aux nôtres après y être parvenus.*

Lourenço Pires de Távora attendait la réponse que l'Empereur devait lui faire à ce qu'il lui avait dit de la part de S. A. sur le secours qu'on lui demandait pour le roi de Velez, au cas où celui-ci viendrait à être assiégé dans Arzila par le Chérif. Il y avait déjà quelques jours que l'Empereur faisait tarder cette réponse,

(1) Sur ce point, cf. le *Guia de Portugal* publié par la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, II (1927), pp. 352-362.

à cause de son indisposition de goutte. Lourenço Pires avait avisé le Roi, et lui avait dit là-dessus son opinion, comme il a déjà été indiqué à l'année antérieure [IV, 52]. Puis, cette indisposition tourmenta de nouveau l'Empereur et le maltraita tellement qu'elle supprima tous les moyens et toutes les occasions de lui parler, ce qui redoubla la préoccupation de Lourenço Pires, car de cette réponse dépendait la décision que le Roi devait prendre dans l'affaire d'Arzila. Voyant donc que personnellement il ne pouvait négocier cette affaire, alors qu'il importait de le faire rapidement, il résolut d'employer un procédé qui lui parut devoir être moins désagréable pour l'Empereur, et, du côté de ses ministres, plus facile et plus adapté aux circonstances : il la rappela à l'Empereur par un écrit qu'il remit au duc d'Albe. Il s'y excusait du moyen qu'il employait, mais celui-ci tenait à la grande importance de la réponse dans une affaire où la temporisation était si coûteuse au Roi et si nuisible au bien même de l'affaire. L'Empereur lui fit répondre aussitôt par le Duc lui-même que, pour les mille lances que le roi de Velez lui demandait d'établir à Arzila, il n'était pas en situation de pouvoir le faire, car en Castille il n'y en avait pas d'autres qui pussent servir à cela que les gardes, dont on ne pouvait se passer en aucun cas. En outre, il ne lui paraissait pas que ces mille lances, jointes aux deux milles du Roi, pussent avoir assez d'effet pour les pousser, le Roi et lui, à une pareille entreprise. Quant à secourir Arzila si cette place était assiégée par le Chérif, il était assurément disposé à envoyer du secours aux possessions du Roi toutes les fois qu'elles en auraient besoin, car il avait de nombreuses raisons pour cela, mais d'aucune manière il n'accepterait la charge et le soin de secourir une place déterminée, à cause de la grande obligation qu'il contracterait en engageant sa parole, et à cause de l'expérience qu'il avait déjà de ce que coûtaient de tels engagements et obligations. Mais, toutes les fois que le Roi envisagerait quelque manière de conquérir l'Afrique avec de meilleures espérances que celles que l'on pouvait concevoir de ce moyen du roi de Velez et qu'il fût en situation favorable, il serait heureux de l'aider en tout ce qu'il pourrait. Lourenço Pires jugea utile de résumer au Duc toutes les origines de l'affaire, et il lui dit que l'intention du Roi, en faisant parler de cette question à l'Empereur, n'était pas de lui demander son aide, car il savait bien qu'en toute certitude et toujours il pouvait compter sur elle, mais il estimait que maintenir Arzila, et appuyer le roi de Velez contre le Chérif résultait plus profitable au royaume de Castille qu'au sien. Toutefois, puisque l'Empereur voyait les choses autrement et n'était pas en état de donner l'aide et le secours qu'on lui demandait, et qui étaient la base de la capitulation entre S. A. et le roi de Velez, le Roi déciderait au sujet de la place ce qu'il jugeait le plus convenable, et c'était ce qu'il avait fixé auparavant, pour les raisons qu'il lui avait déjà dites. Cette réponse de l'Empereur fut envoyée aussitôt au Roi par Lourenço Pires, au moyen d'un courrier
er 1550 qui arriva en janvier de la même année 1550 (1). Le roi de Velez, que nous avons laissé plus haut [IV, 51] à la Cour de Castille, vit qu'il ne pouvait obtenir du roi

(1) D'après Sousa (p. 424), la lettre de Lourenço Pires serait du 15 janvier 1550.

de Bohême Maximilien, qui gouvernait alors ce royaume, ni de son conseil les conditions auxquelles, par l'intermédiaire de D. Pedro Mascarenhas, le Roi lui avait promis son appui et son aide pour rentrer d'Arzila dans ses Etats et faire la guerre au Chérif. Mais il ne voulut négliger aucune tentative qui lui parût susceptible de conduire à une solution, et il décida d'aller trouver l'Empereur, s'imaginant que, en sa présence, il pourrait obtenir ce qu'en Castille on lui laissait entendre que son absence ne permettait pas de lui concéder. Il alla donc aussitôt à la Cour de l'Empereur, où il fut fort bien reçu et traité avec beaucoup d'honneur et de considération (1). Quelques jours plus tard, quand il soumit à l'Empereur l'affaire qui l'avait amené à sa Cour, et dont celui-ci était déjà informé, l'Empereur lui répondit aussitôt qu'il n'avait pas le loisir d'abandonner les nombreuses et importantes affaires dont il était occupé, soit pour toute la Chrétienté, soit pour la défense de ses Etats, et qu'il ne lui était pas possible de l'aider, bien qu'il vît combien cette aide pouvait contribuer à la destruction du Chérif, qu'il désirait beaucoup, à cause de l'importance qu'elle avait pour la sécurité de son royaume de Castille ; mais il espérait que Dieu le délivrerait des travaux au milieu desquels il se trouvait et lui donnerait le temps et le loisir de s'occuper de cela comme il convenait. Le roi de Velez fut passablement déçu par cette réponse de l'Empereur, si éloignée de celle qu'il attendait, et perdit presque tout espoir d'obtenir quelque chose du Roi, car les conditions auxquelles celui-ci lui avait promis son aide impliquaient que l'Empereur l'appuierait de son côté. Pendant ce temps, à la suite de son rapport sur la réponse de l'Empereur au sujet du roi de Velez, Lourenço Pires reçut un message de S. A. qui lui indiquait la réponse à faire de sa part au même Roi, et c'était la suivante : il devait se bien rappeler les négociations qui avaient été menées avec lui au sujet d'Arzila par D. Pedro Mascarenhas ; le Roi y avait été poussé uniquement par l'initiative que le roi de Velez avait prise, en lui présentant les moyens qu'il avait de réaliser cette entreprise, et par le désir qu'il avait toujours eu de tâcher à l'aider dans ses malheurs ; la grande dépense qu'il avait faite pour ce motif en maintenant Arzila depuis le temps où l'on avait commencé à examiner cette affaire, alors qu'il avait décidé de faire évacuer la place, devait bien le lui faire comprendre ; voyant maintenant que l'été approchait tellement de sa fin que ce qu'il en restait encore à passer ne pouvait entrer en ligne de compte pour quelque action de guerre, que l'Empereur, à ce qu'il avait su par son ambassadeur, n'était pas en situation d'intervenir en cette affaire ni de lui donner l'appui et l'aide que l'on espérait, à cause de la foule d'autres affaires qu'il avait à diriger, et qui importaient grandement au bien de la Chrétienté et à la défense et conservation de ses Etats, et que sans son aide tout ce qui avait été dit là-dessus ne pouvait se réaliser, il convenait à son service d'abandonner Arzila plutôt que de la conserver sans raison véritable ; il avait donc résolu de la faire évacuer complètement avant l'arrivée de l'hiver, durant lequel on ne pourrait

(1) Cf. *Sources inédites*, France, 1re série, I, doc. no XXVII.

pas le faire sans grand péril, et il voulait le lui faire savoir d'abord, à cause de ce qui était arrivé entre eux à ce sujet ; s'il jugeait qu'à Tanger l'on pouvait faire quelque chose d'utile à ce qu'il prétendait, il serait très heureux de le favoriser en cela, s'il se conduisait comme il était juste, car il faisait munir cette place de manière à empêcher le Chérif de s'imaginer que l'évacuation d'Arzila avait diminué le nombre de ses ennemis ; il espérait en Dieu Notre-Seigneur que, entre temps, les circonstances et les affaires s'arrangeraient de façon si calme et paisible que l'Empereur et lui pourraient faire ce qu'ils désiraient en vue de la destruction du Chérif ; il lui rappelait combien il devait à son grand courage, déjà connu de beaucoup de manières, de montrer présentement la vaillance qu'il avait toujours montrée en toutes choses, et il lui demandait de croire que, en tout ce qui lui importerait et serait juste, il trouverait toujours en lui un ami véritable (1). Lourenço Pires, après avoir mis l'Empereur au courant de cette réponse, sur l'ordre que lui en avait donné le Roi, la remit au roi de Velez ; celui-ci la reçut fort bien, avec des paroles de grand remerciement et non moins de courage, et séjourna quelques mois encore à la Cour de l'Empereur, puis, avec sa permission et de grandes faveurs, il s'en retourna en Castille. Dès qu'il eut dépêché à Lourenço Pires le courrier qui portait la réponse destinée au roi de Velez, le Roi répondit aussi dans le même sens à son cousin Muley Hamet et au caïd Xacron, qui se trouvaient à la Cour au sujet de ses affaires. Ceux-çi prirent alors congé du Roi et s'embarquèrent sur les hourques qui partaient pour les Flandres, dans le dessein de rejoindre le roi de Velez et contents des faveurs qu'ils avaient reçues du Roi, bien que les circonstances ne leur permissent pas d'emporter la réponse qu'ils désiraient. J'ai trouvé encore écrit que ce roi de Velez Muley Buhaçon vint ensuite en ce royaume traiter personnellement de ses affaires, qu'il fut très bien reçu de S. A. et traité avec les honneurs et la considération qu'il méritait, et, après avoir résidé quelque temps en cette Cour, il fut importuné de beaucoup de messages et de lettres que ses vassaux lui envoyaient pour qu'il vînt les rejoindre, car tous se soulèveraient en sa faveur (2). Lui, jugeant que c'était la meilleure occasion qu'il pût alors avoir de mettre fin à ses travaux et à ses pérégrinations et de recouvrer son royaume, en informa S. A. et lui demanda pour grâce de bien vouloir le faire mettre en sécurité dans sa ville de Velez. Le Roi notre maître fit donc apprêter aussitôt trois navires d'escadre bien munis d'artillerie, de monde et de tout ce qui était nécessaire, sur lesquels il l'envoya accompagné d'Inácio Nunes Gato, gentilhomme de sa maison et interprète de langue arabe, qui avait ordre de réunir à ces trois navires deux caravelles qui naviguaient dans le Détroit pour le ravitaillement des places d'Afrique et de prendre le commandement en chef de ces cinq bâtiments réunis. Quand Inácio Nunes arriva au port de Velez avec cette escadre et fit tirer toute l'artillerie pour célébrer l'arrivée du Roi, il

(1) Andrade transcrit de très près dans ce passage la lettre de Jean III à Lourenço Pires en date du 9 juin 1550 (texte dans le Supplément aux *Anais de Arzila*, II, pp. 468-469. La date du 6 juin donnée dans le titre est une faute d'impression).

(2) Cf. *Sources inédites*, Espagne, I, p. 395 sq.

se trouva que dans les lagunes proches de Velez le roi d'Alger Ardearraiz (c'est ce que dit l'information d'où j'ai tiré cela et qui m'a semblé digne de crédit) venait de faire enduire de goudron vingt-quatre galères, dont une bâtarde sur laquelle il naviguait. Entendant le grondement de l'artillerie, il s'embarqua en toute hâte et vint à Velez ; il y trouva notre escadre mouillée par un tel calme qu'on ne pouvait manœuvrer les voiles, mais disposée en ordre pour se défendre dès qu'elle eut vue des ennemis. Ceux-ci engagèrent aussitôt avec les nôtres une bataille si dure et si cruelle qu'elle coûta beaucoup de sang et beaucoup de vies des deux côtés, mais, comme nos navires n'avaient pas de vent, que la force des ennemis était fort grande et qu'ils combattaient avec beaucoup d'avantages à cause de leurs rames, les nôtres ne purent tellement résister, en dépit de leur vaillance, qu'enfin ils ne fussent tous captifs, et emmenés à Alger en même temps que toute l'escadre. Mais avant longtemps le Roi notre maître fit racheter Inácio Nunes et tous ceux qui avaient été pris avec lui et tous les autres Portugais qui se trouvaient prisonniers en Alger, sans y laisser personne quelconque, de quelque condition et qualité qu'elle fût, qui parlât la langue portugaise (1).

Ch. 68. — *Le Roi envoie cette année deux caravelles pour garder la côte de Guinée ; il envoie une flotte de douze voiles pour garder la côte d'Algarve ; il en envoie une autre de six voiles attendre les navires de l'Inde ; et une autre de six voiles encore pour garder la côte de Portugal* (extrait).

...A cause des avis que les capitaines des places d'Afrique envoyèrent au Roi sur les navires à rames qui cette année [1550] furent construits et armés dans les
50 ports de Larache, Velez et Alger, celui-ci jugea qu'il fallait pourvoir à la protection de la côte d'Algarve avec une escadre plus importante que d'habitude. Il fit donc apprêter cinq caravelles, auxquelles devaient se joindre les quatre brigantins dont était chargé Bastião Coelho, naturel de Ceuta, homme de confiance et vaillant soldat, pour que tous ces navires réunis pussent non seulement défendre la côte, mais attaquer les ennemis et les rechercher, si l'on avait de leurs nouvelles. Le Roi donna le commandement de cette escadre à D. Pedro da Cunha, fils d'Aires da Cunha, qui s'appela ensuite D. Aires da Cunha, à qui le titre de *dom* fut conféré par sentence judiciaire, parce que ses ancêtres l'avaient déjà eu, et qui fut seigneur de Taboa, qui est le chef-lieu de ce nom. Le commandant en chef D. Pedro da Cunha allait sur une des cinq caravelles, et les quatre autres étaient commandées par Filipe Rodrigues, Francisco Lopes, João Lobo et Baltasar Rebelo. Sur elles toutes et les quatre brigantins, qui se joignirent à elles sur la côte de l'Algarve, il y avait quatre cents soldats, sans compter ceux qui allaient sur la fuste de Pedro Paulo (2)...

(1) C'est probablement à ces événements que se rattache la mission de rédemption confiée à Alger, en 1555, au marchand portugais Jerónimo Dias Sanches (cf. G. Jacqueton, *Les archives espagnoles du Gouvernement Général de l'Algérie*, Alger, 1894, p. 64), personnage bien connu par ailleurs (*Anais de Arzila*, II p. 416-417, *Sources inédites*, Espagne, I, p. 138-150, et Cenival, *Santa-Cruz*, p. 91, n. 5).

(2) Sur Pedro Paulo, voir plus loin, ch. 110.

Ch. 69. — *Le Roi envoie aux Indes comme vice-roi le capitaine de Ceuta D. Afonso de Noronha; faveurs qu'il lui fait. Il nomme à quelques charges dans l'Inde des hommes que celui-ci lui indique. Il envoie à Ceuta comme capitaine D. Pedro de Meneses, fils du comte de Linhares* (extraits).

[Le gouvernement de l'Inde étant vacant, le Roi désigna pour ce haut poste] D. Afonso de Noronha, qui était alors déjà rentré du Seinal à Ceuta, et en qui il savait être réunies toutes les qualités requises pour cette charge. Au surplus, il y avait de longues années qu'il était à Ceuta comme capitaine et il y avait bien montré, ainsi que dans l'affaire du Seinal, la valeur de sa personne, son courage et ses aptitudes au gouvernement, à quoi il joignait le plus grand zèle pour le service du Roi. Celui-ci le fit appeler aussitôt. Le message parvint à D. Afonso alors qu'il était en train d'examiner les travaux de Ceuta, et, dès qu'il eut lu la lettre que le Roi lui envoyait à ce sujet, il alla prier au sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique, qui est une église fort dévote en cette ville. A celui qui lui apporta la lettre il donna un genet mauresque, un vêtement d'écarlate et cinquante *cruzados*. Puis il partit, après s'être préparé le plus rapidement possible, laissant la capitainerie à son neveu D. Antão de Noronha, comme le Roi le lui ordonnait, et il arriva

vembre 1550 à Lisbonne en novembre... Le Roi jugea également conforme à son service que D. Antão de Noronha, neveu du vice-roi, que celui-ci, sur son ordre, avait laissé à sa place comme capitaine de Ceuta, partît avec lui pour l'Inde. D. Antão vint donc aussitôt de Ceuta, laissant la capitainerie à Jorge Vieira, habitant de la place. Celui-ci en eut la charge jusqu'à ce que le Roi jugeât bon d'envoyer comme capitaine de cette ville, qui avait une si grande importance, D. Pedro de Meneses, cinquième fils du comte de Linhares D. António, que son cousin germain le marquis de Vila Real lui avait présenté, parce que cette capitainerie lui appartenait. Après avoir occupé quelques jours au règlement de ses affaires et à l'organisation de quelques autres qui intéressaient la ville même, D. Pedro partit pour Ceuta au

in 1551 début de juin avec D. Constança de Gusmão, sa femme, et toute sa maison.

Ch. 101. — *D. Afonso de Noronha, capitaine de Ceuta, et Alvaro de Carvalho, capitaine d'El-Qṣar, font une incursion contre Tétouan; ils y brûlent beaucoup de navires; ce qui leur arrive encore.*

D. Afonso de Noronha, capitaine de Ceuta, et Alvaro de Carvalho, capitaine d'El-Qṣar es-Ṣġîr, s'entendirent entre eux pour aller ensemble courir Tétouan, quand les circonstances leur en fourniraient une bonne occasion. D. Afonso fit donc prendre un informateur, qui lui donna la nouvelle que le Chérif avait battu le roi de Fès et le tenait captif, qu'il s'était déjà rendu maître de Meknès, de Salé et de Tadla, qu'il marchait sur Fès, dont tout le pays lui obéissait déjà, et que toute la population allait le rejoindre. C'était ce que faisaient aussi Muley Mafamede et Acem (1) avec tout leur monde, et Acem partait de Tétouan ce jour-là. Les

(1) Cf. plus haut p. 284, n. 1.

deux capitaines comprirent à cette nouvelle qu'ils avaient sous la main l'occasion qu'ils désiraient. Celui d'El-Qṣar passa donc aussitôt à Ceuta, et, le soir même de son arrivée, tous deux partirent de Ceuta pour Tétouan. Ils étaient déjà arrivés si près de la place lorsqu'ils furent éventés qu'ils ne pouvaient plus revenir en arrière, et tous deux jugèrent bon de continuer jusqu'à ce qu'ils fussent en vue de celle-ci. Ils continuèrent donc de marcher tout doucement sans rien voir qui les gênât sur tout le chemin. Quand ils se trouvèrent tout près de la place, Alvaro de Carvalho alla se poster avec ses hommes sur une hauteur appelée le Bogiarral, et D. Afonso s'installa avec les siens en bas, près de la source. De sa hauteur, le capitaine d'El-Qṣar envoya son frère Gil Fernandes de Carvalho avec vingt-cinq hommes de cheval prendre un peu de bétail qui se voyait dans des parcs où on le rassemblait la nuit, et ils en ramenèrent quatre-vingts ou cent bêtes. Puis les deux troupes se rejoignirent, et les Capitaines se mirent fort lentement à armer beaucoup de chevaliers. Là-dessus accoururent à l'alerte jusqu'à mille Maures de pied, et trente ou quarante de cheval; ceux de pied se portèrent tous sur une hauteur devant les nôtres, d'où ils leur tirèrent beaucoup de coups d'espingarde, sans s'approcher d'eux davantage. Quand le moment leur parut venu, les Capitaines abandonnèrent l'endroit sans recevoir aucun dommage, bien que tombassent au milieu de leurs hommes beaucoup de projectiles de bombardes et d'espingardes, et ils s'avancèrent de façon à se trouver tout à fait en vue de la ville. Là, voyant la faiblesse des Maures par le petit nombre de gens de cheval qui étaient sortis, il leur parut que ce que leur avait dit l'informateur qu'on avait pris la veille était exact et qu'Acem était bien parti pour Fès. Ils décidèrent donc de ne pas perdre la bonne occasion qui se présentait ainsi de faire quelque dommage à ces ennemis. Mais, pour être plus sûrs de leur renseignement, et de commun accord, D. Afonso envoya trente de ses cavaliers prendre un autre informateur. Ils lui ramenèrent douze captifs, qui tous d'une seule voix donnèrent la même nouvelle au sujet du Chérif, et dirent que Muley Mafamede et Acem étaient partis pour Fès. Alors les Capitaines, comprenant sur le conseil des hommes d'expérience que le plus grand dommage qui se pouvait faire à ces ennemis, et le plus grand service à Dieu et à S. A., était de leur brûler leurs vaisseaux, chose si importante et désirée depuis si longtemps, décidèrent de mettre cette idée à exécution. Pour le faire avec plus de sécurité, ils jugèrent bon d'aller attaquer Benamede (1), très gros village situé près de la rivière de l'autre côté, car, tandis que les habitants seraient occupés à se défendre, les nôtres auraient le temps de réaliser leur projet. On convint donc que les deux capitaines iraient avec tout leur monde et deux cents hommes de pied, mais, comme ceux-ci venaient par mer, que le temps leur était défavorable et qu'ils ne purent arriver à l'heure nécessaire, les Capitaines partirent uniquement avec les gens de cheval pour aller attaquer le village. Or,

(1) Vraisemblablement le *Benamade* ou *Benamadem* des autres textes portugais, c'est-à-dire Beni Ma'dân, plage au sud-est de Tétouan, sur la Méditerranée, et fraction des Beni Hozmar (Ricard, *Maroc septentrional*, § 10 et § 32).

comme ils étaient déjà près de la rivière, on s'aperçut que manquaient vingt ou trente cavaliers de ceux de Ceuta, à cause de quoi D. Afonso, sur l'avis de tous, resta là pour rassembler ses hommes le lendemain ; et Alvaro de Carvalho, avec les siens et quarante cavaliers que lui donna D. Afonso, alla attaquer le village. Mais, quand il y arriva, le voyant si grand et si important, et ayant lui-même si peu de monde, il se retira avec toute la hâte possible, emmenant néanmoins douze captifs et un peu de bétail et sans recevoir de dommage. Comme il se repliait ainsi peu à peu, les Maures commencèrent à essayer de s'accrocher à lui, mais, en capitaine expérimenté, il les maintint à distance le plus qu'il put, et, quand il en vit l'occasion, il fit contre eux une volte-face où il leur tua trente-trois hommes et leur prit trois chevaux, sans autre dommage que sept ou huit blessés, dont le plus maltraité fut un homme qui perdit une main. Ils furent rejoints à ce moment par D. Afonso qui, les voyant faire la volte, était accouru en toute hâte leur prêter main forte. Mais il les trouva déjà débarrassés des Maures, qui, après le dommage qu'ils avaient subi dans la volte, n'osèrent pas les attaquer de nouveau, et les deux capitaines allèrent ensemble brûler les bateaux, auxquels ils mirent le feu sans aucune opposition : c'étaient une galiote de vingt-deux bancs, deux fustes, neuf brigantins et cinq gabares, qui brûlèrent complètement avec tous leurs agrès et appareils. Au milieu de ce travail quelques hommes de Ceuta se débandèrent, et D. Afonso fut obligé d'aller les rassembler, en quoi il fut accompagné par Gil Fernandes de Carvalho, frère du capitaine d'El-Qṣar. A ce moment sortit de Tétouan une troupe qui comptait beaucoup de gens de pied et qui fit mine de vouloir accrocher D. Afonso au milieu des vignes. Voyant cela, Alvaro de Carvalho, qui était en train de finir de brûler les bateaux, s'élança vers le point d'où il voyait venir ce renfort ; les Maures se retirèrent devant lui et se mirent à suivre le flanc de la montagne, tandis que les nôtres prenaient le chemin de Ceuta. Quand ils arrivèrent à un ruisseau qui coule au bas de la tour située du côté de Ceuta, ils virent descendre par la pente de la tour beaucoup de Maures de pied, que d'autres Maures évaluèrent en gros à deux mille. Beaucoup d'entre eux arrivèrent en bas jusqu'à la rivière, et beaucoup d'autres restèrent en haut. A cette vue, D. Afonso fit une volte-face contre eux par un passage que lui montra un Morisque, mais, voyant qu'il avait découvert ce passage, les Maures s'enfuirent aussitôt en se dispersant dans la campagne, et les nôtres à leurs trousses. Alvaro de Carvalho aurait voulu mener la poursuite sans laisser ses hommes se disperser, mais, quand ceux-ci se virent au milieu de tant de Maures battus et en fuite, il n'y eut rien qui pût les retenir ; ils se débandèrent derrière eux de tous côtés, et ils en tuèrent tant que l'on n'en put alors savoir le nombre exact. Au milieu de cette furie désordonnée Alvaro de Carvalho regroupa jusqu'à vingt-cinq cavaliers des siens et de Ceuta et il partit à la recherche de D. Afonso. En route il vit une compagnie de Maures, dont le nombre paraissait atteindre environ cent trente, postée sur des rochers qui ne comportaient d'accès que d'un côté. Voyant que les Maures commençaient à se grouper au-dessus dans la montagne pour venir secourir ces

derniers, que lui tenait assiégés sur leurs rochers, il les attaqua avant qu'ils ne fussent secourus et les serra de si près qu'il les précipita du haut des rochers. Là-dessus D. Afonso arriva au pied de ceux-ci par en bas, et, voyant qu'Alvaro de Carvalho attaquait les Maures par en haut, il les attaqua lui aussi avec beaucoup d'impétuosité par l'endroit où il se trouvait jusqu'au point que les chevaux purent atteindre, car, comme ce terrain était tout à fait mauvais, les Maures échappèrent à une perte complète. Alvaro de Carvalho, qui marchait par en haut et sur un terrain meilleur, serra les Maures de plus près et les malmena jusqu'à l'endroit où il put arriver, mais ils le traitèrent si durement à coups de flèche et d'arquebuse qu'il fut obligé de se retirer. Tous ceux qui se trouvèrent avec lui, tant de Ceuta que d'El-Qṣar, se comportèrent en fort bons hommes de guerre. On m'excusera de ne pas mettre ici leurs noms. Si j'ai omis de le faire, c'est parce que je ne les ai pas vus dans l'information que j'ai trouvée de cet événement. Néanmoins j'y ai vu cité celui de Filipe de Aguilar, qui fut un de ceux-ci et mérita bien, par ce qu'il fit là, d'être nommé entre tous (1). Pour les autres *fidalgos* et gentilshommes de garnison qu'il y avait alors en ces deux places, il ne s'en trouva là aucun, parce qu'ils étaient occupés à poursuivre l'ennemi. Les deux capitaines jugèrent bon alors de ne laisser mettre pied à terre à aucun de leurs hommes, bien qu'ils eussent quelque besoin de repos, tant parce qu'ils craignaient qu'avec les clameurs des Maures et le fracas des arquebuses qu'ils tiraient les chevaux ne s'enfuissent que parce qu'ils voyaient que les ennemis, pourvus de gros renforts, descendaient de la montagne pour porter secours à ceux des leurs qui étaient encerclés sur les rochers. Ensuite, décidant de se replier, car il n'y avait plus rien à faire, ils envoyèrent chercher les gens de pied, qui se trouvaient dans certains passages. Ils les attendirent deux ou trois heures sans qu'ils arrivassent; puis, voyant qu'ils ne couraient aucun péril à l'endroit où ils se trouvaient et que eux, s'ils s'attardaient davantage, pourraient être surpris par la nuit sur le chemin avant de franchir un passage difficile, ils se replièrent sur la ville sans perdre un homme de l'une ou l'autre compagnie et sans plus voir d'autres Maures que les vingt-cinq captifs qu'ils emmenaient (2).

Ch. 110. — *D. Pedro da Cunha, général des galères, part de Lisbonne avec une bonne escadre pour garder la côte d'Algarve. Il rencontre un corsaire turc nommé Xaramet Arraiz, auquel il livre une rude bataille; issue de celle-ci.*

1554 L'été de cette année 1554 D. Pedro da Cunha, dont j'ai déjà fait mention plus haut [IV, 68], partit du port de Lisbonne à la tête d'une escadre que l'on apprêta pour la défense de la côte d'Algarve, et qui comprenait quatre galères, trois pata-

(1) D'après Mascarenhas (voir plus loin), ce gentilhomme était Castillan.

(2) Mascarenhas, qui au chapitre 73 de son *Historia de Ceuta*, utilise largement la chronique d'Andrade, a également presque transcrit le chapitre ci-dessus (ch. 74, pp. 286-288). Chronologiquement, le chapitre d'Andrade n'est pas à sa place, puisque au chapitre 69 l'auteur a déjà raconté comment D. Afonso de Noronha dut quitter Ceuta pour assumer le gouvernement de l'Inde.

ches et deux caravelles. Les galères étaient commandées par D. Pedro lui-même, par D. Vasco da Cunha son frère, commandeur de l'Ordre de Malte, qui allait comme amiral sur la galère *S. João*, par D. Nuno da Cunha, fils de D. António da Cunha, seigneur de Santar, qui allait sur la galère *S. Catarina*, et Diogo Vaz da Cunha, qui allait sur la galère *Vitoria*. Les pataches avaient pour capitaines Gramatão Teles, Isidro de Almeida et Manuel Gonçalves do Porto, et les caravelles Baltasar Rebelo et son frère, dont je n'ai pu savoir le nom. Avec cette escadre
t 1554 D. Pedro alla croiser sur toute la côte de l'Algarve, puis au mois d'août il se retira dans la ville de Tavira. Ce même été partit d'Alger un fameux corsaire de cette époque, Turc de nation, nommé Xaramet Arraiz, avec huit galères bien peuplées de rameurs, de soldats expérimentés, d'artillerie, de munitions et de tous autres engins de guerre, et, au mois d'août, il vint gagner la côte d'Algarve dans la résolution, à ce que l'on affirma alors, de chercher notre escadre et de combattre avec elle. Il alla ainsi longeant la côte jusqu'à ce qu'il arrivât devant la ville de Tavira. D. Pedro en fut informé, tant par les vigies qu'il avait sur mer et sur terre que par un brigantin qui venait d'Ayamonte, et, décidant de combattre l'ennemi, il fit embarquer son monde en toute hâte et prépara son escadre au combat. Mais nos soldats étaient insouciants et sans soupçon d'un événement si soudain, en sorte que beaucoup se trouvaient quelque peu éloignés de l'escadre, et l'on fut obligé d'en laisser à terre quelques-uns, qui ne purent la rejoindre, quelque hâte qu'ils se donnassent. Toutefois, dans une information que j'ai eue entre les mains sur cette affaire et qui m'a paru digne de foi, bien que quelque peu courte, j'ai trouvé que deux frères, naturels de la Beira, hommes de qualité et de courage, ne trouvant pas d'autre moyen pour réussir à s'embarquer, gagnèrent à la nage la galère capitane, où ils avaient leur poste ; j'ai trouvé aussi que s'embarquèrent sur cette escadre quelques personnes nobles et de qualité de la ville même de Tavira, mais je n'ai pas trouvé leurs noms, ni ceux des deux frères de la Beira. Les deux escadres vinrent à se rencontrer dans une baie qu'on appelle de la Carvoeira (1). Dès qu'elles s'aperçurent, elles ne voulurent pas admettre de perdre du temps, bien que l'après-midi fût déjà assez avancée, et les capitanes mirent toutes deux proue à proue, tirant les canons des courcies et autre artillerie ; nos trois autres galères firent de même chacune avec les bâtiments ennemis qui se trouvaient le plus à portée, avec un tel fracas et une telle fumée que cela faisait peur et qu'ils ne pouvaient se voir les uns les autres. Quant à nos pataches et à nos caravelles, elles ne purent s'approcher des ennemis, car il y avait sur la mer un tel calme que les voiles restaient inertes, et le plus qu'elles purent faire fut de tirer quelques coups de canon, qui, venant de très loin, furent de peu d'effet. La fumée dissipée, il s'engagea une bataille passablement dure et cruelle, avec beaucoup de courage et d'opiniâtreté de part et d'autre, et beaucoup de sang et de vies perdus, encore qu'avec de grands avantages pour les Turcs, parce qu'ils avaient le double de galères. Notre galère capitane, ayant perdu sous les coups de l'artillerie ennemie

(1) La baie de Carvoeiro, sur la côte à l'est de Lagos et au sud de Silves.

beaucoup des principaux soldats qui y combattaient, se trouva quelque peu en difficulté par manque d'hommes, mais le général, homme de grand courage et de grande habileté, se comporta de telle manière à l'égard des ennemis qu'il en tua aussitôt quelques-uns qui osèrent monter sur notre galère, après quoi les nôtres forcèrent leur galère capitane à se rendre et firent prisonnier son général Xaramet Arraiz. Les trois autres galères se conduisirent si vaillamment aussi que, tout en étant si inférieures en nombre aux ennemis, après des succès divers de part et d'autre, et une lutte qui dura si longtemps que l'on dit qu'elle se prolongea quelques heures dans la nuit, la victoire finit par se déclarer pour les nôtres. Les ennemis perdirent quatre galères et beaucoup de monde, et leur général fut pris ; une de ces quatre galères fut si maltraitée dans le combat qu'elle se perdit avec tous les soldats et les rameurs qu'elle portait. Il mourut là parmi les nôtres quarante soldats, entre autres les deux frères de la Beira dont j'ai fait mention plus haut, et cent soixante furent blessés ; parmi les ennemis il y eut cent cinquante morts, plus de quatre-vingt-dix captifs, une grande quantité de blessés, et on tira de leur pouvoir plus de deux cent vingt Chrétiens, qu'ils tenaient captifs à leurs bancs. Cette prise fut aussitôt emmenée à la ville de Tavira ; de là le Xaramet Arraiz fut conduit à Lisbonne et mis dans la prison du Limoeiro, où le capitaine général D. Pedro da Cunha, tout le temps qu'il s'y trouva et qui dura plusieurs années, lui envoya quelques présents et le pourvut chaque jour d'argent pour aider à ses dépenses. Or il était venu à ce royaume, pour se faire chrétiens, deux frères, Turcs de nation, hommes de qualité et soldats de valeur, auxquels on fit beaucoup d'honneurs et de faveurs parce qu'ils le méritaient, et dont l'un s'appelait Pedro Paulo et l'autre Lazaro Volpe ; de ceux-ci, j'ai vu le Pedro Paulo naviguer comme capitaine d'une de nos galiotes, appelée la *Custodia*, sur la côte d'Algarve, en compagnie de galères portugaises, qui naviguaient alors en escadre de surveillance. Ce Pedro Paulo, lorsqu'eut été levé le siège de Mazagan, qui eut lieu l'année 1561 (1), sous le gouvernement de la feue reine D. Catarina notre dame, y fut envoyé comme capitaine d'une galère pour ramener quelques-uns des personnages de qualité qui s'y trouvaient encore. Comme il revenait de Mazagan, il fut pris par les Turcs avec sa galère et tous ceux qu'elle portait, et emmené à Alger, où les Turcs, le reconnaissant, pensèrent aussitôt à le supplicier. Mais, estimant plus judicieux de le conserver pour l'échanger contre le Xaramet, ils lui laissèrent la vie et engagèrent aussitôt des négociations pour donner l'un des prisonniers à la place de l'autre. Elles furent rapidement menées à bien, et tous deux recouvrèrent leur liberté (2).

(1) Exactement du 4 mars au 7 mai 1562. Cf. Ricard, *Mazagan*, p. 23, n. 2. La reine Catherine de Castille, grand-mère du roi Sébastien, était alors régente.

(2) Sur Pedro Paulo, cf. Agostinho de Gavy de Mendonça, *Historia do cerco de Mazagão*, édit. Lisbonne, 1891, ch. XVI et XVII ; mais l'auteur ne parle pas de sa captivité. Ce personnage est également mentionné dans *Sources inédites*, 1re série, France, I, p. 165.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les chiffres romains renvoient à la partie, les chiffres arabes au chapitre.

Additional information on Gutierrede Monroy from: R. Ricard, "L'occupation Portugaise d'Agadir," Hesperis, 1946, 33 (1-2): 100.

Rui Dias de Aguiar transmitted his powers to the new titular governor, D. Gutierre de Monroy (Guterre, in Portuguese texts), in 1534 or 1535. D. Gutierre de Monroy was the captain who had the misfortune to lose Santa-Cruz during his second government. Son of a Spanish gentleman, D. Alfonso de Monroy, keyring of the Order of Alcantara, who had come to settle in Portugal towards the end of the 15th century or the beginning of the 16th, he had fought in Arzila and lived in India with high office. He was probably fifty-two years old when he first arrived in Santa Cruz. This mission lasted barely a year, due to his poor health, but he managed to maintain a satisfactory enough situation to be able to send help to besieged Safi.